

Ça a commencé par une caresse...

SYRINE SAÏDI

sous la direction de Frédéric Veille

Retrouvez tous les titres City Éditions :
www.city-editions.com



© City Éditions 2025

Photo de couverture : © Benjamin Defossé

ISBN : 978-2-8246-2929-2

Code Hachette : 82 8292 6

Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Mai 2025

SOMMAIRE

Introduction	5
--------------------	---

PARTIE 1

1. Petite enfance à Paris	11
2. Ma mère.....	19
3. Paris, la fin	23
4. Nice.....	27
5. Naissance de ma sœur	35
6. Nina	37
7. La première caresse.....	41
8. Le trouple	45
9. Premier bain	51
10. Le cycle qui s'installe.....	55
11. La première fois	57
12. La vie qui suit son cours.....	61
13. La Norvège.....	69
14. Découverte du crime.....	95
15. Le procès	105

PARTIE 2

16. Lou.....	113
17. Rencontre avec ma fille	129
18. Hypersexualisation	137
19. Solitude	151
20. Pygmalion	161
21. Ce que je suis réellement.....	181
22. Chère mère	185
23. Le jasmin.....	195
Conclusion	205
Annexe	235

INTRODUCTION

J'ai toujours rêvé d'ailleurs, sans jamais pouvoir en définir les contours, sans savoir quel serait véritablement mon refuge. Aujourd'hui encore, je rêve avec l'innocence d'un enfant, une innocence qui ne m'a pourtant jamais été accordée.

En cette matinée du 13 juin 2024, je suis allongée dans mon lit, tasse de café à la main, un café qui est encore et toujours froid, mais je l'apprécie. C'est un café qui fait durer les moments, un café qui parfois sonne le glas du premier. Ces deux cafés sont les prémices d'une matinée de légèreté, une matinée où je laisse mes responsabilités au pied de mon lit. Ce lit, mon lit, j'adore y rester des heures. C'est le seul endroit où je me sens en sécurité. J'aime parfumer mes draps d'une senteur d'écorce d'orange, vive et fraîche, éveillant instantanément les sens. Ce sillage clair et sensuel se mêle aux accords transparents de jasmin et de rose, enveloppant mon corps d'une douceur familière. C'est le même parfum que je porte sur ma peau, comme une caresse invisible qui prolonge mes nuits et berce mes rêves.

Ça a commencé par une caresse...

Mais entre deux gorgées, j'ai ce matin envie de vous parler de moi, de vous parler de ce que fut ma vie de jeune fille, ma vie d'enfant, mon enfance volée, violée. Cette enfance bousillée qui laisse des traces indélébiles, cette innocence bafouée et couverte de cicatrices corporelles et mentales qui peut-être ne se refermeront jamais.

Alors je vis avec. Je survis avec.

Ma vie n'a jamais été facile mais chaque jour j'essaie de la rendre meilleure et de soigner mes blessures passées.

Je m'appelle Syrine, j'ai la trentaine pétillante, je suis une mère comblée mais aujourd'hui, j'ai décidé de craquer l'armure et de vous parler de la petite fille que j'étais, de cette fillette à qui on a fait perdre toute innocence.

Depuis mon lit, dans mon chez-moi si différent de ceux qui ont la chance d'avoir un vrai havre de paix, je vais poser mes mots pour que vous compreniez qu'un enfant, qu'une petite fille, peut être traumatisé à vie par ceux qui l'ont détruit.

Dans mon chez-moi, ce refuge friable où je n'ai jamais eu la chance de pouvoir fermer la porte d'une pièce et de m'y sentir bien, je vais fermer les yeux, me souvenir, me livrer, sans fard.

Les images vont défiler, les questions, se bousculer dans ma tête et mes angoisses, arriver comme une couverture de soie qui, j'en suis certaine, va venir m'étrangler dans mes pensées, comme elle le fait depuis des années dans mon sommeil, un peu comme si la lune avait le pouvoir de faire remonter à la surface, ce que le jour a de plus secret.

Introduction

Je vais vous raconter mon enfance, avec mes mots, avec mes cris, avec mes pleurs. Je vais vomir toute la bile qui depuis mon plus jeune âge est enfouie au plus profond de moi.

C'est pourquoi ce matin, il est nécessaire pour moi d'être dans mon lit. C'est étrange, je sais, mais c'est cet endroit que j'ai choisi pour grandir à nouveau, les yeux ouverts, à la lumière du jour sans les tourments de la nuit. Il n'y a que là, avec mon café, les volets et le ciel ouverts, tirant sur ma cigarette, que je me sens prête. Comme si le jour était une chance d'échapper au sommeil, un repos, une trêve avant la nouvelle guerre.

J'ai besoin d'écrire pour ne plus survivre et apprendre à vivre.

C'est comme une thérapie, même si c'est assez précoce à seulement 30 ans, d'écrire sur soi, c'est bien assez tard pour guérir ma douleur et me pardonner d'un crime banalisé.

Par cet exercice, je prends le courage d'oser enfin ne plus être coupable !

Je n'avais que 9 ans quand j'ai endossé le poids de tes aspérités sur mon corps frêle, seulement 9 ans quand tu as décidé de m'enlever le peu d'espoir et d'insouciance qui me restaient...

PARTIE 1

PETITE ENFANCE À PARIS

C'est en 1995, le 11 janvier précisément, que j'ai vu le jour.

Je n'ai que peu d'éléments et de souvenirs pour décrire les premières années de ma vie, ni même la connaissance de l'histoire de mes parents qui m'a conduite à voir le jour une matinée d'hiver.

Je sais seulement que mes géniteurs se sont rencontrés à l'occasion d'un séjour touristique en Tunisie qu'avaient fait ma mère et mon grand-père dans un club de vacances. C'est là qu'elle a rencontré mon père, un Tunisien.

Ce père, je ne peux pas en parler ni même vous le décrire car je n'ai pas de souvenirs de cet homme. Je sais juste qu'il aurait aimé apprendre à m'aimer, qu'il s'est séparé de ma mère peu de temps après à mon arrivée au monde. Je n'en connais pas les raisons exactes, mais je sais qu'il était question de nombreuses infidélités.

Ça a commencé par une caresse...

Pour la suite, on m'a dit que j'étais un bébé très sage, toute petite, que je vivais avec ma mère et une nounou dans un village tunisien et que j'essayais de signifier le moins possible ma présence. Je restais souvent des heures à attendre que l'on vienne me chercher dans mon lit par crainte de déranger ma mère.

Nanina, ma tante, la sœur de ma mère disait souvent : « On ne t'entendait jamais. » Aujourd'hui cette phrase prend tout son sens...

Dans cette petite enfance si particulière et sans souvenirs, je sais pourtant que j'ai été aimée et désirée par une femme, qui n'est pas ma mère. Cette femme, c'est Nanina. Elle a été l'un des liens les plus importants de ma vie. Encore aujourd'hui, je l'en remercie.

De ce qu'on m'a raconté, je devais avoir 3 ou 4 ans quand ma mère et moi avons quitté la Tunisie, arrachées au sel de la mer et aux effluves de jasmin.

C'est à Paris que nous avons atterri.

Quand je suis arrivée en France, je me souviens qu'il m'était difficile de parler cette nouvelle langue, le français. Et puis il faisait froid, le ciel était souvent gris et les gens n'étaient pas les mêmes que ceux que je côtoyais de l'autre côté de la Méditerranée.

Mais ma tante était très présente pour moi. Elle veillait à ma scolarité, à mon éducation. Elle l'a toujours fait. Les souvenirs de cette période sont trop loin, mais je sais que j'étais déjà en état de vigilance constante, mes grands yeux marron regardaient le monde avec beaucoup d'appréhension.

À présent, je peux essayer de reconstituer mon histoire en faisant quelques bonds en avant.

Je devais avoir 6 ans, quand ma mère s'est mise en couple avec un dénommé Éric. Ensemble ils se sont installés dans une petite maison située en banlieue parisienne. Cette maison avait tout pour faire de moi, une petite fille épanouie. C'était une maison composée d'un étage et d'un rez-de-chaussée. Ma chambre était à l'étage, et au sol, il y avait de la moquette beige couverte de peluches enfantines réconfortantes. Dans cette chambre, il y avait aussi des châteaux de princesse, du maquillage, des vernis. Tout ce qui peut constituer une chambre de petite fille.

Mais sans que je sache vraiment pourquoi, quelques mois plus tard, ma mère m'a demandé de quitter cette belle chambre pour une pièce du rez-de-chaussée, une pièce au sol froid avec un carrelage en damier noir et blanc. Désormais, j'allais dormir sur un vieux clic-clac grinçant avec pour seule compagnie une petite télévision, celle qui aujourd'hui encore m'accompagne pour trouver le sommeil sans que mes souvenirs reviennent.

Éric était un homme peu loquace et assez froid, sans doute sa silhouette longiligne et ses mains allongées aux ongles longs et sales dissimulaient déjà un caractère sournois et fuyant.

J'ai partagé près de sept ans de ma vie avec cet homme et je compte sur les doigts de ma main les rares fois où nous avons partagé ne serait-ce que quelques mots. Il travaillait dans le domaine informatique et, comme ma mère était en proie à de nombreuses addictions, dont la plus dévastatrice, l'alcool.

Ça a commencé par une caresse...

Mais ça, je ne le saurais que plus tard, quand, à 9 ans seulement, j'étais souvent missionnée pour aller chercher son « médicament » pour, disait-il, « avoir la paix ».

Alors je courais à la supérette du coin lui acheter son breuvage quotidien, un pack de vingt-quatre bières accompagné d'une bouteille de Pastis 51.

C'était ainsi chaque jour.

Éric, tout comme ma mère, n'a jamais souhaité ma présence. Je pense n'avoir jamais eu l'occasion de lire un sourire sur ses lèvres en ma compagnie, il baissait souvent les yeux devant moi. Longtemps j'ai pensé que j'en étais responsable, que quelque chose n'allait pas chez moi, sans doute parce que je n'étais pas sa fille. Je ne sais pas, mais aujourd'hui cela n'a plus aucune importance.

À l'école, aussi, j'essayais d'être la plus transparente possible, je souffrais à la maison et je souffrais à l'école. Ma silhouette était aussi discrète que moi. En classe, je ne levais pas la main pour répondre aux questions et surtout pas pour aller au tableau. De toute façon, je n'avais rien à raconter de beau.

Mes seuls souvenirs, je voulais les garder pour moi. Comme si les préserver du monde me permettait de les garder intacts à tout jamais.

Ces souvenirs, je les dois à ma tante et à mon grand-père maternel. Un homme fort et puissant. Je me souviens de sa peau aux notes orientales de cuir et de tabac. J'aimais son odeur, sa puissance et sa douceur. Je sais que c'est un homme qui m'a aimée pour ce que j'étais et non pour ce que je pouvais lui apporter.

Un des rares hommes de mon enfance qui m'aient respectée.

Un des rares êtres humains qui m'aient respectée.

Ce qui n'est pas le cas de ma maîtresse de CE1.

C'était en septembre 2001. Les actualités passaient en boucle les images des attentats de New York et ce jour-là, elle avait, par la violence de ses mots, condamné toute la population du monde arabe.

Se doutant de mes origines, elle m'avait alors demandé de m'avancer vers le tableau. Je ne sais plus pour quelle raison, mais je me souviens très bien de mes mains moites qui lui avaient inspiré une réaction de dégoût. C'est ainsi que, devant toute la classe, elle m'avait invectivée :

— Tu es sale, ma pauvre fille, va te laver, tu transpires trop !

Des paroles violentes, j'en ai aussi entendu de ma mère, de mes camarades de classe. Plus tard, je les répétais sous ma douche. De cette école, je garde le souvenir d'une jeune fille fluette, je passais mon temps à ramasser les billes le long de la cour, j'essayais de ne pas faire remarquer aux autres la solitude dans laquelle j'étais plongée malgré moi. J'étais si sage que je collectionnais les images, d'ailleurs, je crois que les seules interactions avec mes camarades étaient pour m'en soutirer. J'ai compris malgré moi qu'il fallait donner pour recevoir, donner de soi pour obtenir un semblant d'amour. Aujourd'hui encore, je cours après cette même quête.

C'est dans ma chambre, quand j'étais encore à l'étage, que j'arrivais à créer mes récits imaginaires. Je passais des heures entières à jouer à la maman.

Ça a commencé par une caresse...

J'avais de belles poupées à qui je donnais l'affection dont je manquais tant. Cette pièce était mon endroit à moi. À cette époque, je crois que j'avais encore le droit de participer à la vie de la maison ; je devais rester à ma place, c'est-à-dire ne pas trop faire de bruit. Ma mère détestait le bruit, les effusions de bonheur, les imprévus, les gens qui viennent frapper à la porte, tout cela était proscrit. Elle faisait en sorte de garder sa maison comme une forteresse où personne ne pouvait pénétrer. Elle faisait en sorte que nous soyons seuls, nous trois à l'intérieur.

Cette maison que j'appelle forteresse était presque propre, je dis ça parce que tout n'était en réalité qu'apparence, il fallait pousser quelques meubles pour voir s'installer la moisissure cachée derrière les murs.

Aujourd'hui encore, une des pièces en particulier retient mon attention. Une pièce dont la porte était toujours fermée, une pièce que j'ai découverte un matin d'été pendant les vacances scolaires. Il y avait une porte fermée qui suscitait en moi un désir indescriptible de l'ouvrir et de voir ce qu'il y avait derrière. Je ne saurais pas dire si cette porte était réellement bouclée à double tour ou si c'était l'interdiction ferme de ma mère qui retentissait dans mon esprit. Peu importe, cette porte, je l'ai ouverte. Derrière cette porte, le sol était lui aussi en damier noir et blanc, et il m'a semblé voir un tas d'immondices. Je ne sais pas si c'est parce que j'étais petite ou parce que la pièce était grande, mais elle m'a paru immense.

Il y avait là une tonne de vêtements éparpillés, pour la plupart des guenilles. Il y avait aussi à même le sol

des protections hygiéniques usagées, des préservatifs ouverts, usagés eux aussi, des papiers entassés dans un coin... Parmi tout ce désordre, il y avait aussi quelques objets encore intacts dont je n'ai compris le sens et l'usage que des années après... Ce spectacle qu'il m'était donné de voir n'était autre que son reflet. Les prémices de la rencontre avec cette femme, ma mère.

MA MÈRE

J'arrive enfin à parler d'elle. Longtemps, je suis restée dans l'attente et dans l'espoir de son amour. Je pense que j'aurais préféré son absence à sa présence. J'ai beaucoup de mal à comprendre cette femme, surtout depuis que je suis devenue mère.

C'est une petite femme, de seulement vingt ans de plus que moi. Des cheveux fins et noir entourent son visage émacié. Quelques taches de rousseur viennent décorer son nez ainsi que ses joues. Ses yeux noisette tirent vers le bas, lui donnant une mine presque toujours grave. Elle n'est ni grosse ni maigre, elle est tout ce qu'il y a de plus banal. Ses lèvres sont fines et pincées, mais cela ne gâche en rien son sourire. Excepté, les quelques fois où elle se fait coquette, c'est une femme qui ne prend pas soin d'elle. Ses ongles sont souvent sales et mal rongés. Elle n'a pas de style vestimentaire particulier, elle peut sortir en minijupe et talons extravagants tout comme en sweat et en jogging.

Elle ne porte que deux ou trois bijoux, une bague bleu émeraude ainsi qu'un collier fin en or avec un pendentif en forme de cœur et ne se maquille que très rarement.

Ça a commencé par une caresse...

Je pense que ma mère fait partie de ces gens dont on dit qu'ils avaient tout pour être heureux. Des parents aimants et ouverts, un cadre de vie stable avec des valeurs et du respect. J'ai su par ma tante que c'était une famille où le dialogue était présent, où la table était régulièrement animée de débats et où chacun devait avoir un minimum de positions et de culture pour pouvoir argumenter. Il y avait de la vie dans cette maison, des rires, des larmes et, par-dessus tout, de l'amour. Tout ce dont j'ai manqué...

C'est difficile de parler d'une femme auprès de qui j'ai finalement peu vécu. Je l'ai quittée à l'âge de 13 ou 14 ans pour ne la revoir que rarement, puis plus du tout.

Qu'est-elle devenue ?

Ma mère a une sœur, Nanina, c'est comme ça que je l'appelle. J'ai beaucoup de pudeur quand je parle d'elle. Elle est le contraire de ma mère. Elles ont huit ans d'écart, ma mère est la cadette. Nanina est une très belle femme. Sans doute que mon jugement est biaisé par l'amour que j'ai pour elle, mais personne ne pourra me contredire. C'est une femme qui, à l'inverse de ma mère, a fait beaucoup d'études, elle s'est passionnée pour le cerveau et l'histoire des civilisations. Je ne connais à ce jour personne qui ait été capable de lui tenir tête. Ma tante est aussi très discrète, je ne connais que peu de choses de sa vie, mais j'en sais assez pour l'admirer. C'est important pour moi, cette notion d'identification. Je ne me suis jamais identifiée à ma mère mais j'ai toujours voulu ressembler à sa sœur. J'ai construit une partie de mon identité à ses côtés. C'est une femme libre, réellement libre, elle a construit sa liberté à l'intérieur

d'elle-même sans avoir besoin de la *doxa* pour conforter ses choix. Elle est droite et juste, elle a de la prestance et du charisme.

Je sais que si elle me lit, elle détestera ce que j'écris sur elle. Mais j'assume ! Que ce soit avec mes yeux d'enfant ou avec mes yeux de femme j'aime à dire à propos de Nanina que j'aurais tant voulu qu'elle soit... Bref, c'est comme si j'avais grandi dans le mauvais ventre...

Ma mère était une enfant assez dynamique, tenant difficilement en place. Comme beaucoup d'enfants, elle était attirée par l'interdit. Je sais de son entourage qu'elle n'était pas la dernière pour faire la fête, fumer quelques joints et rentrer tard, mais rien de bien méchant. Je regrette de ne pas avoir connu cette femme quand elle était encore « humaine ».

Ma mère me fait penser à une sirène, elle a toujours su attirer les gens et provoquer la sympathie. En société, elle fait rire son public, se dévoue pour ses proches et a toujours les bons mots pour s'exprimer. Vue de l'extérieur, elle est une femme charmante, souriante, et presque toujours enjouée. Je crois que les personnes qui l'ont côtoyée ne pourraient soupçonner ce qui se cache quand la porte de la maison se ferme et que son visage se perd.

J'ai toujours peur de ma mère, elle est comme ces monstres cachés derrière la porte ou sous notre lit, elle est là, tapie dans le noir, prête à surgir pour me dévorer.

PARIS, LA FIN

Ma vie à Paris était presque paisible. Afin de laisser tout le loisir à Éric et à ma mère de vivre le début de leur union, ma tante me recevait souvent, pour son plus grand plaisir. Ma tante a toujours aimé s'occuper de moi, tout comme mon grand-père et sa femme, Annie. Avec eux, j'avais la sensation d'être précieuse, j'étais considérée, choyée et aimée. Je me rappelle que ma venue était toujours marquée par une attention particulière. Chez Nanina, nous avions nos habitudes. Sitôt arrivée, si je n'étais pas chez le coiffeur, je devais être en train d'essayer une nouvelle robe qu'elle avait pris soin de choisir. Nous allions faire nos courses chez Franprix, ou elle choisissait presque toujours la même chose : des escalopes, de la crème fraîche, du lait et des Prince. J'ai le souvenir d'elle assise dans sa cuisine, le soir, trempant son Prince dans un verre de lait froid. Ces week-ends étaient des rituels pour moi, je connaissais presque toujours à l'avance le programme, c'était sécurisant. Aujourd'hui encore, j'ai besoin de savoir ce qui se passera demain.

Ça a commencé par une caresse...

Le décès de mon grand-père a marqué la fin de notre vie à Paris. À ce moment-là, je n'ai pas saisi ce qu'être mort voulait dire. Pour moi, la mort était un état, pas une fin. C'est seulement des années plus tard, quand le manque s'est cristallisé dans mes chairs, que j'ai compris ce que cela voulait dire.

Quand, à la fin de l'année scolaire, Éric a eu une proposition professionnelle à Nice, j'ai compris que nous allions devoir déménager dans le sud de la France et que je verrais moins ma tante. La seule chose qui m'importait à Paris, c'était elle.

Pendant cette période de transition entre Paris et Nice, j'étais régulièrement chez les « amis » de ma mère. Dont un que je tiens aujourd'hui à remercier : Antoine. Il était père d'une petite fille appelée Marine. Je ne sais plus comment ma mère avait fait sa connaissance, mais je me souviens qu'à cette étape de ma vie, nous allions régulièrement les voir. Marine était tétraplégique. Je parle d'elle au passé car je crois qu'elle n'est plus de ce monde aujourd'hui.

Dans cet appartement non loin de Paris où nous avions l'habitude d'aller prendre le goûter avec ma mère, je me sentais bien, les murs étaient propres. Une grande baie vitrée laissait pénétrer la lumière dans le séjour. J'adorais regarder des films dans cet immense salon équipé d'un rétroprojecteur. Chez Antoine, je passais des heures à jouer aux Polly Pocket avec Marine. Comme elle ne pouvait bouger ses mains, j'écoutais soigneusement ses instructions et je redoublais d'efforts pour que chaque scénario soit plus grisant que le précédent.

Marine devait avoir 17 ans quand, moi, j'en avais seulement 7. J'enviais sa vie malgré sa chaise roulante. Quand je voyais Antoine la porter pour ses soins et sa toilette, masser chacune des parties de son corps douloureux, lui passer la brosse dans les cheveux puis l'allonger délicatement avant de lui déposer un baiser sur le front, je me répétais que malgré sa condition, j'aurais aimé être à sa place.

Pour la première fois, je voyais l'amour d'un père, un amour sincère. Je n'étais pas Marine, mais à côté de la porte, regardant ce spectacle, je pouvais éprouver cette énergie protectrice et bienveillante.

Jamais je ne me suis sentie considérée par ma mère, aussi loin que je me souviens, jamais je n'ai connu caresses et baisers, jamais je n'ai provoqué de sourire, d'émerveillement, de joie chez elle.

Je n'aurais pas dû quitter son ventre.

J'aurais dû comprendre qu'elle était incapable d'aimer, pas même ce qu'elle est.

Antoine était très gentil avec moi. Il s'occupait de moi comme de sa propre petite fille. Longtemps, je me suis demandé pourquoi. Qu'avait-il à gagner en faisant ça ? Voulait-il séduire ma mère, la conquérir ? Pourtant, ma mère vivait avec Éric.

J'ai toujours vu en ma mère une séductrice. Elle savait faire naître la compassion dans le cœur des gens. Très habile, elle parvenait toujours à ses fins pour obtenir son butin. Le plus souvent, ce qu'elle voulait, c'était de l'argent...

Ça a commencé par une caresse...

J'ai donc quitté Paris pour Nice, ses palmiers et son climat ensoleillé. Je n'aurais jamais pu imaginer que cette ville signerait ma défaite, mon plus gros malheur. Je ne sais plus exactement quand j'y suis arrivée, ni même comment s'est passé l'aménagement, je devais être chez les « amis » de ma mère ou alors chez ma tante quand le décor a été planté.

NICE

J'ai environ 8 ans quand, au terme d'un voyage entre Paris et Nice, la voiture d'Éric approche d'un grand portail noir électrique aux magnifiques moulures ondulées. Je le revois encore tendre le bras en direction du capteur pour déclencher son ouverture.

C'est dans cette résidence que j'allais vivre. Je n'avais encore jamais rien vu de tel. Les maisons étaient toutes plus grandes les unes que les autres. J'arrivais à entrevoir, cachés derrière de grandes haies, les magnifiques jardins fleuris. Pour arriver à notre maison, nous devions faire seulement quelques mètres, monter une petite pente et nous garer devant notre garage.

Ce n'était pas la plus grande demeure, ni même la plus accueillante, mais c'était notre maison, à tous les trois ! L'occasion de tout recommencer, d'apprendre à s'aimer. Je pensais que cette maison loin de Paris nous permettrait de devenir une vraie famille, une occasion de partager des moments de vie, qu'Éric apprendrait à sourire et que ma mère s'apaiserait. J'ai même cru faire

partie de leur vie, ne plus être comme un paquet de linge sale qu'on déposerait à qui voudrait bien le prendre.

L'avant de notre maison était parsemé de lavande, beaucoup de lavande. Des lauriers roses et blancs encadraient notre jardin et un alignement de pierres en file indienne nous conduisait devant cette grande porte verte à la poignée dorée.

Au sol, du carrelage blanc et froid, dans chacune des pièces. Au rez-de-chaussée, l'entrée conduisait vers une petite cuisine qui disposait d'une ouverture vers le jardin. À gauche de la cuisine, un grand salon blanc habillé par quelques tableaux, une immense télé grise, une table basse en bois et un grand canapé d'angle vert. Les murs étaient crépis.

À l'étage trois chambres. La mienne se situait à gauche, juste à côté de celle d'Éric et de ma mère, et enfin une troisième chambre à droite. Elle était vide.

Ma chambre était déjà prête, un lit simple mais confortable, une commode marron pour soutenir ma seule compagne, ma petite télé cathodique munie d'un magnétoscope intégré. J'avais aussi le luxe d'avoir une ouverture vers le ciel aux volets verts. Au bout du couloir qui longeait nos chambres, une petite salle de bains blanche avec une baignoire et des WC était équipée d'une minuscule fenêtre carrée qui donnait directement sur la maison voisine. Plus tard, je devrais monter sur les WC pour regarder cette maison.

Je suis arrivée dans ma nouvelle école primaire en CE2. Déjà à cette époque, j'étais différente des autres, formée beaucoup plus tôt que mes camarades du même

sexe. J'essayais de nombreuses moqueries et remarques désobligeantes, le genre de phrases qui te colle à la peau toute une vie...

Ma mère, qui ne se souciait ni de mon état de santé, ni de mon hygiène, m'envoyait en classe sans se préoccuper de mon apparence. C'est ainsi qu'un matin, j'ai vu en arrivant à l'école une circulaire affichée au mur : « Attention, les poux sont de retour. »

Immédiatement, je me suis mise à rougir de honte en essayant de cacher tant bien que mal mon malaise.

La maîtresse l'avait vu ! Quand elle est entrée dans notre classe, elle m'a fait signe de m'avancer vers elle, et devant tout le monde, elle a inspecté mon cuir chevelu pour prononcer les mots suivants : « Elle a des poux » !

J'étais seule face à tous mes camarades dont je peinais à me faire accepter, ces petits gosses de bourgeois dont les parents, pour la plupart, leur donnaient suffisamment d'amour pour grandir en sécurité et rentrer de l'école sans avoir peur de fermer la porte...

Je leur étais jetée en pâture.

J'essayais tant bien que mal de retenir mes larmes et de faire face à leurs regards ingrats. J'ai eu envie de mourir ce jour-là. Qu'ils meurent, eux aussi.

N'arrivant pas à me faire des amis, j'ai essayé d'ama-douer les élèves de CP qui étaient encore trop petits pour me faire remarquer ma différence. J'essayais de les impressionner. Il m'arrivait même d'être agressive avec eux...

Mais j'ai compris que les dés étaient déjà lancés. C'était trop tard. Comme à Paris, j'allais traîner ma

Ça a commencé par une caresse...

solitude dans la cour en ramassant les quelques perles oubliées par mes pairs. Néanmoins, je ne me décourageais pas, je faisais en sorte d'apporter régulièrement des bonbons, des jouets et autres subterfuges pour obtenir leur sympathie.

Ça marchait le temps d'une journée où je me sentais presque normale.

Pendant les épreuves sportives comme dans les rangs, j'étais souvent seule. Les autres ne voulaient pas me donner la main de peur que je les contamine, de peur de devenir ce que j'étais. Dès que j'arrivais à me faire ne serait-ce qu'un ami, très vite, on l'avertissait du danger qu'il courait en restant avec moi. Vous l'aurez compris, il fallait me fuir comme la peste !

Dans cette nouvelle vie azurée, ma mère trouvait petit à petit sa place. Elle ne travaillait pas officiellement, mais elle arrivait à se faire de l'argent de poche par le biais de certains parents qui avaient besoin de faire garder leurs enfants en dehors des heures d'école.

La première petite fille qu'elle gardait s'appelait Zélia, une petite fille à la peau dorée et les cheveux bouclés par le soleil. Je suis allée accompagner ma mère plusieurs fois dans la maison de Zélia pour la garder pendant que ma mère faisait les tâches ménagères. Je ne voyais que rarement la maman de Zélia, c'était une très belle femme, élégante, grande et souvent perchée sur de petits talons. Je me souviens qu'elle sentait bon la lavande. Le père de Zélia était plus présent que sa mère, je crois même que c'était souvent lui qui l'accueillait. Je le trouvais lui aussi très beau, un grand brun aux yeux verts avec

une carrure de sportif. Ma mère lui faisait souvent les yeux doux.

Quant à Éric, il travaillait beaucoup. Je ne pouvais l'apercevoir que le soir en rentrant de l'école quand je passais le long de l'escalier avant de monter dans ma chambre et que la porte du salon était entrouverte. Pas un mot ni même un regard entre nous. Dans cette maison, ma place n'était plus au rez-de-chaussée, mais à l'étage, dans ma chambre.

Ma mère avait petit à petit fait en sorte d'isoler Éric du reste de la maison. Elle coupait le son du téléphone fixe et cachait la clé de la boîte aux lettres. Il était comme un invité dans sa propre demeure.

De mon côté, ma vie était ainsi réglée : si je n'étais pas à l'école, j'étais dans ma chambre où je passais mes journées et prenais mes repas seule devant ma télé. Les rares fois où je pouvais descendre, c'était quand Éric s'absentait pour aller au travail. Ma mère ne voulait pas de vie de famille, elle ne voulait pas non plus de moi, d'ailleurs moins non plus, je ne voulais pas d'elle.

Dans ce contexte lugubre, la maison, si propre à notre arrivée, commençait à ressembler à ses habitants. La crasse s'installait timidement derrière les meubles, les ordures étaient cachées dans le jardin parmi les mauvaises herbes et les murs commençaient à prendre la couleur des substances qu'Éric et ma mère fumaient le soir.

J'ai aussi appris très vite que dans cette maison, il fallait faire le moins de bruit possible. J'en ai fait l'amère expérience lorsqu'un samedi après-midi où ma mère et

Ça a commencé par une caresse...

Éric étaient en bas dans le salon et où je jouais dans ma chambre, j'ai entendu ma mère courir dans les marches de l'escalier. Naïvement, j'ai cru que c'était pour me faire une surprise.

Mais quand elle a ouvert la porte, les yeux noirs de colère, elle s'est mise à courir vers moi en levant son poing contre mon visage. Et de son autre main, elle m'a attrapé les cheveux si fort qu'elle en a gardé une poignée au creux de sa paume.

Je n'ai pas eu le temps de bouger, ni même de me cacher sous mon lit. Je suis restée figée, choquée et terrifiée. Son visage était celui d'une bête enragée. La lèvre dégoulinant de haine, elle a appuyé son front contre le mien et rivé son regard au mien. Mes yeux auraient voulu s'enfoncer dans leurs orbites. Je pouvais sentir son souffle dans ma gorge quand elle a prononcé ces mots :

— J'entends encore un bruit et je te démonte ta gueule, tu as bien compris ?

J'ai mis quelques instants avant d'oser respirer à nouveau, avant d'être sûre que le monstre était bien sorti de la pièce pour regagner le salon. Je n'ai pas pleuré, j'avais bien trop peur que mes larmes coulent trop fort. J'ai même eu honte de ne pas avoir eu le temps de lui demander d'arrêter. J'étais faible, à sa merci alors que quelques minutes avant, j'incarnais la plus puissante des héroïnes avec mes poupées.

Les scènes de violence étaient monnaie courante, et bien plus régulières qu'à Paris...

C'était comme si cette nouvelle maison avait signé mon exclusion définitive pour laisser place à l'obscurité.

Nos volets étaient souvent fermés de peur que les voisins trop curieux puissent découvrir ce que ma mère essayait de cacher tant bien que mal derrière ses sourires mensongers. Souvent, elle se faisait passer pour une mère juive, une mère attentive à mes besoins, soucieuse de mon bien-être, alors que les bleus parcouraient mon corps, et les traces de rouge, mes joues.

De cette période, mes souvenirs sont assez flous, mais je crois que j'avais 9 ans quand j'ai appris la grossesse de ma mère. Et cette annonce m'a fait l'effet d'un véritable cataclysme... Elle avait pris soin de cacher son ventre jusqu'à ne plus pouvoir faire machine arrière. Éric a été le dernier au courant.

De fait, la tension entre eux ne cessait d'augmenter et, pour ne rien arranger, Éric buvait de plus en plus. Plus tard, j'ai compris ce qu'est l'alcoolisme et, surtout, compris ses dommages collatéraux...

La grossesse se présentait mal. Ma mère a dû se faire hospitaliser à Paris et on m'a envoyée chez Antoine jusqu'à ce que ma tante vienne à nouveau me sauver. Elle non plus ne serait plus seule, son ventre s'était arrondi. Elle a donné naissance quelques mois plus tard à une petite Emma.

Je ne le savais pas encore, mais ces moments-là seraient mes derniers instants de petite fille. Je ne regarderais plus le monde avec mes yeux d'enfant.

NAISSANCE DE MA SŒUR

C'est en février 2004 que ma sœur Élise a vu le jour.

J'ai détesté l'univers entier ce jour-là.

Je savais qu'une fois sortie de son ventre, ma mère n'aurait plus aucun intérêt à son égard. C'était écrit ! Les enfants, elle ne les aimait que dans son ventre ! Et encore !

Quand ma mère et Éric sont rentrés de la maternité avec Élise, je ne saurais plus dire comment ils étaient. Est-ce qu'ils étaient heureux ? Je ne pense pas.

Ils venaient d'avoir un enfant ensemble. Un boulet dans leur vie.

Alors, très vite, ma colère a laissé place à de la tristesse.

Je regardais Élise, si pure et si innocente, grandir dans cette maison pleine de bouteilles vides et de joints dans le cendrier.

Ça a commencé par une caresse...

J'aurais tant aimé la protéger, mais je n'avais ni l'âge, ni l'opportunité, ni les clés pour le faire.

Étrangement, ma petite sœur a réussi au fil des mois le pari fou de créer une espèce d'unité familiale dans cette maison.

Mais sans moi.

Car ils étaient souvent tous les trois dans le salon. Moi, je n'avais toujours pas le droit d'aller en bas avec eux, ma place était en haut, dans ma chambre, avec ma petite télé.

Pourtant, j'entendais ma sœur gazouiller depuis mon refuge. Preuve qu'il y avait un peu de vie dans cette maison.

Bizarrement aussi, ma mère a très vite appris à me faire confiance, trop, même. Elle me confiait régulièrement la garde d'Élise. J'avais une vraie poupée pour jouer à la maman. J'adorais m'occuper d'elle.

Ce que je trouvais fascinant chez Élise, c'est qu'elle n'avait pas peur de pleurer, à l'inverse de moi. Elle osait faire du bruit, réclamer des soins, montrer qu'elle existait, tout simplement. Encore aujourd'hui, je suis fascinée par son courage. Élise est tout ce que je ne suis pas, elle n'a pas peur de blesser les autres et de dire ce qu'elle pense, elle ne prend pas de détours pour s'exprimer et, surtout, elle n'a pas peur de sa mère...

Élise n'est pas docile comme son aînée...

NINA

Mercredi 19 juin 2024. J'ai dû quitter mon lit, mon endroit à moi, pour parler de Nina. Je me sens lourde et coupable, mes mains tremblent sur les touches de mon clavier quand j'essaie de remonter le fil de notre histoire.

L'arrivée d'Élise avait définitivement fini de marquer mon exclusion dans cette maison. Seule et souvent livrée à moi-même, je me baladais régulièrement dans les rues de Nice pour chercher des compagnons de jeu... Un jour, dans ma résidence, j'ai eu le plaisir de rencontrer Catherine, une jeune Anglaise expatriée le temps d'une année scolaire. Très vite, nous nous sommes liées d'amitié. Je passais régulièrement prendre les goûters chez elle, puis les soirées et, bientôt, les nuits.

J'aimais beaucoup passer du temps dans sa famille. Là-bas, je me sentais presque normale. Je pouvais manger à ma faim et à heures fixes sans attendre que ma mère daigne monter les marches de l'escalier qui nous séparait pour me servir mes repas.

J'ai souvent supplié Catherine de m'inviter chez elle. Je pense que c'est pour ça qu'elle s'est peu à peu détachée de moi, personne n'aime les gens trop collants. Je ne lui en veux pas, elle ne pouvait pas se douter une seule seconde du calvaire que je vivais chez moi.

À cette période de ma vie, ma mère commençait à me solliciter de plus en plus pour les tâches ménagères. Dès qu'Éric s'absentait pour aller travailler, je devais m'occuper de la maison. Chacune des pièces y passait ; le salon, la cuisine, les chambres, la salle de bains... Je nettoyait leur crasse. J'étais leur Causette. Mais je n'avais le droit de descendre pour ces tâches ménagères qu'à la seule condition qu'Éric ait quitté la maison pour aller travailler.

Quant à Catherine, elle était repartie en Angleterre et mes souvenirs, avec elle.

En CM1, ma classe avait changé, mais moi, j'étais toujours la même pour mes nouveaux camarades, la petite fille sale et toujours seule. Même mes cadeaux n'ont pas suffi à me faire accepter. En revanche, j'aimais beaucoup ma nouvelle maîtresse, Mme Sentinelle. Chaque fois qu'elle entrait dans une pièce, elle remplissait celle-ci de son odeur de fleurs blanches aux notes épicées. Mme Sentinelle était une femme aussi douce que ses formes voluptueuses. Elle avait dans sa façon de se mouvoir quelque chose de réconfortant. Elle était devenue mon petit bonheur de l'école. Quand je travaillais, c'était pour elle, quand je me levais pour aller au tableau, c'était aussi pour elle. Je ne laissais aucune occasion m'échapper pour capter son attention, que ce soit en classe, ou en partant de l'école, j'avais

toujours une attention pour elle. Elle aussi. J'aurais voulu qu'elle soit ma mère.

J'avais tant besoin d'exister !

Je ne devais pas avoir écolé ce jour-là, quand j'ai croisé Nina pour la première fois, dans ma résidence. Je me rappelle avoir été frappée par sa crinière blonde indomptable. Elle paraissait légèrement plus âgée que moi. Ses ongles étaient vernis et ses vêtements, soignés. Elle avait l'air de posséder bien plus de choses que j'aurais pu en espérer. Très vite, nous avons discuté de nos vies comme si nous nous connaissions depuis des années, c'était un magnifique après-midi. J'avais l'impression de lire en Nina, comme si nous avions quelque chose de fort en commun. Je n'ai pas eu peur d'être abandonnée par elle, je me sentais bien avec elle.

Nos après-midi se sont multipliés, nos rires et nos secrets aussi.

Je voyais Nina seulement les mercredis et les samedis. J'ai appris plus tard qu'elle ne vivait pas là, mais qu'elle était en garde chez sa « nounou » qui était en réalité mon nouveau voisin.

Un soir, elle m'a proposé de la raccompagner chez sa nounou. Je me rappelle avoir demandé à ma mère l'autorisation d'y aller, car il commençait à se faire tard. En parcourant les quelques mètres qui nous séparaient, j'imaginai déjà des scénarios. Je nous voyais passer nos soirées et nos week-ends toutes les deux sous le même toit, avec lui comme gardien.

LA PREMIÈRE CARESSE

*(J'attends de finir ce chapitre pour me doucher,
je me sens sale d'écrire ces lignes.)*

Il n'y avait que quelques mètres entre la maison où était gardée Nina et la mienne.

Je me rappelle qu'elle aussi avait des pierres autour du chemin qui menait à sa porte d'entrée.

Quand Nina et moi avons pénétré dans cette maison, quel a été mon étonnement de voir un homme assez grand, la cinquantaine. Il portait d'énormes lunettes légèrement teintées. Sa peau était lisse, presque translucide. Il avait un peu de ventre.

— Bonjour Monsieur, lui ai-je dit poliment.

Il m'a regardée et m'a souri de ses lèvres fines et pincées comme celles de ma mère, et m'a saluée de la plus chaleureuse des façons.

En un instant, Nina a disparu dans l'escalier. Sa « nounou » qui s'était présentée à moi sous le prénom d'Arvide m'a proposé de la suivre au salon. Je me suis

Ça a commencé par une caresse...

avancée timidement. À l'intérieur, tout semblait calme. Les murs étaient propres. Une moquette épaisse de couleur beige habillait certaines pièces. La décoration était assez sommaire. Au centre du salon, un canapé Chesterfield, beige lui aussi, ainsi qu'un grand fauteuil blanc, le même que l'on trouve chez nos grands-parents, ce fauteuil de vieux dont une manette projette les pieds en l'air.

Ce n'était pas très gai chez lui, mais ça sentait le propre, la même odeur stérile que dans un cabinet de consultation. Une odeur qui ne provoque aucun sentiment, si ce n'est l'indifférence.

Arvide venait de s'asseoir sur sa chaise, face à sa table à manger, devant son ordinateur. Là, se tournant vers moi, il m'a demandé, avec un léger sourire, de le rejoindre.

— Viens, j'ai quelque chose à te montrer.

Mais où était donc Nina ?

Pourquoi avait-elle disparu ?

Alors que je la cherchais du regard je me suis retrouvée, comme aimantée, à côté de lui.

Il m'a demandé de regarder son écran où j'ai découvert des images d'enfants, certains souriaient, d'autres avaient le visage masqué, d'autres posaient nus.

J'ai essayé de détourner le regard, d'appeler Nina, mais il revenait à la charge en me disant de fixer son ordinateur.

Et j'ai senti sa main parcourir mon dos.

Celle-ci s'est arrêtée un instant, comme pour attendre mon autorisation.

Dans cette pièce, il n'y avait que lui et moi. Cette même pièce que je trouvais paisible était devenue froide et immense alors que sa main, sans que j'acquiesce, a repris son chemin pour se diriger vers le bas de mon dos.

J'ai alors senti mon sang quitter mon corps. Mes mains sont de nouveau devenues moites, mes joues me brûlaient, mais je ne disais rien ! Je ne faisais rien. Je le laissais parcourir mes fesses sans dire un mot. Lui non plus ne disait rien.

Je n'ai pas vu son visage, mais j'ai senti son cœur palpiter dans sa poitrine. Pendant que sa main caressait mes fesses, je pouvais entendre les frottements de son pantalon contre son autre main. C'est comme si nous étions seuls au milieu d'un trou noir. Je n'étais plus capable de percevoir ce qui passait autour de nous. Il m'était impossible de voir ou même d'entendre. Mon âme avait quitté mon corps, j'étais vide et sans substance. Je ne pourrais pas dire combien de temps a duré cette scène, la seule chose que je sais, c'est que j'ai quitté la maison sans dire au revoir à Nina.

Sur le chemin du retour et dans mon lit, je n'avais qu'une peur, que Nina ait vu la scène et qu'elle aussi me trouve sale. Qu'elle m'abandonne comme les autres. Je me répétais sans cesse sous ma couette : *Mais comment as-tu pu laisser faire ça ? Tu es dégueulasse ! Ça n'arrive qu'aux gens sales, comme toi !*

LE TROUPLE

Les jours ont passé sans que personne remarque quoi que ce soit. Comme à mon habitude, j'étais discrète et silencieuse. Les choses étaient redevenues ce qu'elles étaient. J'avais l'impression d'avoir une vie secrète en dehors de celle que je vivais au sein du foyer familial où je n'étais pas la bienvenue.

C'était seulement quand j'allais dans le salon pour ranger les bouteilles vides et nettoyer les meubles de la poussière que je pouvais m'imaginer leur vie à tous les trois dans cette maison qui devenait de plus en plus sale, en ce lieu où étaient entassés un nombre incalculable de packs de bières et de bouteilles de Malibu et de Pastis.

Il commençait à y avoir des asticots dans les coins, et l'odeur était de plus en plus désagréable. Il y avait même des champignons sur les murs des toilettes du bas à cause de l'humidité. Cet endroit me répugnait. Seule ma chambre était presque propre. Je dis presque, car moi aussi, il m'arrivait d'être sale, comme eux, comme pour leur ressembler.

Ça a commencé par une caresse...

Il ne s'est écoulé que quelques jours ou quelques semaines avant que je retrouve Nina. Elle était là, marchant tranquillement dans la résidence, ses cheveux étaient toujours aussi blonds et son sourire, toujours aussi malicieux. J'ai attendu qu'elle me voie avant d'oser m'approcher d'elle. C'était comme si rien ne s'était passé.

Nous avons joué tout l'après-midi sans que l'une de nous deux évoque cette terrible séance. Je ne suis pas revenue chez Arvide ce jour-là.

Mais quelques jours plus tard, Nina a frappé à ma porte. C'était si soudain et effrayant, personne n'avait encore fait ça auparavant.

Jamais une copine n'était venue me voir moi, c'était toujours moi qui allais chercher les autres. La honte et la gêne que Nina puisse remarquer l'endroit dans lequel je vivais ont vite laissé place à la joie quand j'ai vu sa crinière blonde derrière ma mère. Elle me proposait de l'accompagner pour nous balader tout l'après-midi avec Arvide.

Je ne sais pas ce qui est passé par la tête de ma mère ce jour-là, mais elle ne s'est pas mise en colère en ouvrant la porte. Elle a même demandé à nous accompagner chez Arvide afin de le rencontrer et de s'assurer de sa bonne foi, avant de nous laisser nous échapper avec lui.

Devant Nina, j'ai fait mine d'aimer ma mère, elle a très bien joué son rôle en se montrant curieuse de Nina et en lui portant une attention particulière. Chez Arvide, ma mère ne s'est doutée de rien, je l'ai même vue très

décontractée pour une femme qui s'apprêtait à laisser sa fille entre les mains d'un homme qui avait l'âge de son propre père. Ils ont discuté quelques instants avant de se quitter. Ma mère, avec la sensation du devoir accompli, m'a simplement demandé de la prévenir si la sortie venait à tarder.

Arvide avait beaucoup d'argent, de quoi faire briller les yeux de gamines paumées comme nous. Nina m'a confié ce jour-là qu'elle aussi souffrait de sa vie chez ses parents. Les parents de Nina étaient séparés. Sa mère était alcoolique et enchaînait les petits boulots. C'est un ami à elle qui lui avait présenté Arvide. Ils avaient très vite sympathisé et Arvide s'était proposé de garder gracieusement Nina pour la soulager.

Son père, un peu plus stable, avait refait sa vie, mais je n'en sais pas plus. Une fois ces secrets partagés, Arvide nous a appelées pour que nous montions dans sa voiture, une grosse berline grise. Assises à l'arrière, les yeux collés derrière les vitres, on rêvait le monde, on répétait sans cesse :

— Plus fort ! Plus fort ! Monte le son !

On avait presque le même âge et on aimait les mêmes musiques, c'était pratique pour les chanter.

Arrivées au centre commercial, nous étions comme folles, mais folles de joie : Arvide nous avait laissé carte blanche pour acheter tout ce que l'on désirait. Des disques, du maquillage, des journaux intimes, des jouets, bref, tout ce que des gosses de notre âge rêvaient d'avoir. Tout ce dont Arvide aurait besoin pour acheter notre silence...

Arvide était arrivé à Nice en 2003, quand je n'avais que 8 ans. Natif de Norvège, il y avait laissé femme et enfant pour n'emmener que son fils, Luc, de sept ans mon aîné. Je n'ai jamais compris son métier ni même ce qu'il faisait à Nice, Arvide laissant toujours des points de suspension quant aux raisons de son départ. Je savais qu'il avait aussi une fille plus âgée que Nina et moi. J'ai compris plus tard qu'elle était la raison de son départ précipité.

Luc était en seconde. Assez discret et réservé, il parlait peu et quand il parlait, c'était souvent en anglais et rarement à nous. Je le trouvais attirant et mystérieux. Je le trouvais beau, Luc. Nina aussi. Quand nous étions chez Arvide, nous adorions l'espionner discrètement du coin de l'œil pour admirer sa carrure sportive et ses beaux yeux bleus. Il était mon joli secret.

Sur le chemin du retour, après nos emplettes au centre commercial, Nina et moi étions assises à l'arrière de la voiture. Au bout de quelques kilomètres, j'ai vu qu'Arvide ne cessait de fixer son rétroviseur dans ma direction. Ce jour-là, je portais une jupe et je n'avais pas encore les codes de la bienséance qui dictent à une jeune fille de fermer ses cuisses en pareille situation. J'ai alors vu son regard s'enfoncer dans le rétroviseur, ses yeux changer de forme et sa bouche se crispier. Je n'ai là aussi pas osé bouger, je l'ai laissé faire. Je me suis dit que c'était un devoir, comme pour le remercier de cet après-midi shopping au centre commercial. Est-ce que Nina éprouvait elle aussi son désir ? Se sentait-elle, elle aussi, pénétrée par son regard noir et ses lèvres pincées ?

Dans ma rue, ne voyant pas la voiture d'Éric devant chez moi en ce samedi soir, j'ai conclu que ma formidable famille avait dû partir se balader avec Élise.

J'ai alors envoyé un texto à ma mère pour lui demander si je pouvais passer la soirée avec Nina. Elle a accepté.

Chez Arvide, Nina avait une chambre à l'étage à côté de celle de Luc. Arvide disait qu'il était mieux pour elle d'avoir un endroit sécurisant où dormir lorsque sa mère venait à travailler plus tard que d'habitude.

Luc n'aimait pas que son père soit si proche des jeunes filles. La chambre de Nina avait tout ce dont une petite fille pouvait rêver. Des posters des stars du moment, un lit superposé avec des parures roses. Plein de maquillage et d'accessoires sur une jolie commande blanche et des murs tapissés de rose.

À peine arrivées, nous avons couru dans sa chambre pour déballer nos cadeaux pendant qu'Arvide commandait des pizzas. Nina a ce soir-là commencé à me confier des choses sur Arvide. Elle me disait qu'il la mettait parfois mal à l'aise, que son regard était souvent trop insistant. Elle ne comprenait pas qu'il veuille souvent lui acheter des vêtements et, par-dessus tout, qu'il insiste pour la voir les porter afin de la photographier avec. Elle avait l'impression d'être sa poupée. Pas une poupée qu'on prendrait soin de bercer, non, une poupée qu'on exposerait comme un trophée.

Luc n'a pas voulu descendre quand son père nous a appelés pour manger avec lui. Il a préféré rester dans sa chambre, la porte fermée comme pour ne pas voir ce qui se jouait dans ce huis clos « familial ».

Ça a commencé par une caresse...

À la fin du repas nous sommes montées nous coucher. C'était paisible et calme. De nouveau, je pouvais fuir mon quotidien pour rêver les yeux ouverts. Avant de me coucher j'ai fait promettre à Nina de ne jamais me laisser. En retour je lui ai promis ma loyauté.

Je n'ai pas été violée ce soir-là, Nina non plus. Arvide savait qu'il était encore trop tôt pour nous initier.

PREMIER BAIN

Il est 19 h 35 quand je rentre du travail et que je m'apprête à faire couler l'eau de mon bain. La chaleur épaisse de la buée ne suffit pas à cacher ton visage derrière cette caméra. Je sors brusquement de l'eau pour vérifier que ma porte est bien fermée. Je veux m'assurer que tu ne reviendras plus me filmer, même vingt ans après...

C'était un vendredi. Nina et moi, nous avions prévu de nous retrouver après l'école pour passer le week-end ensemble. Ma mère a accepté volontiers mon absence, je crois même qu'elle était plus heureuse sans moi.

Chez Arvide, je commençais à avoir mes effets personnels. Dans un petit tiroir de la chambre de Nina était rangé un pyjama qu'il avait pris soin de m'acheter sans que je sois là, un petit haut à fines bretelles blanches, une culotte rose et un short mauve... Plus tard, Arvide exigerait que je le porte à chacune de nos « séances ».

Ce soir-là, peu de temps après le dîner, Nina et moi nous sommes entrées discrètement dans sa chambre

dans l'espoir d'y trouver quelque chose d'intéressant. Cette chambre était à son image, terne et austère. Une odeur de produits aseptisés la parfumait. Au sol de ces 11 mètres carrés, de la moquette beige et épaisse. Sur les murs, ce même crépi blanc qui me rappelait celui de mon salon, dans lequel je n'avais pas le droit de séjourner. Arvide possédait un dressing parfaitement rangé et trié par couleurs. Ses couleurs étaient le noir, le vert, le gris et le marron. Tout était impeccablement repassé et plié.

Enfin, à côté de son lit, dans le coin de la pièce, était posé son écran d'ordinateur sur un immense bureau noir. Chacun des tiroirs de ce bureau était fermé.

Devant son dressing, l'idée nous est venue de porter ses vêtements. Se déguiser en Arvide avait quelque chose de grisant. Par nos attitudes, nous voulions donner un caractère extraverti à ce vieil homme taiseux.

Il faisait déjà nuit quand il nous a appelées pour prendre notre bain.

Nous étions si proches, Nina et moi, qu'il nous paraissait normal de nous baigner ensemble, tout en gardant nos sous-vêtements.

Arvide aimait beaucoup les photos. Souvent, il lui arrivait de nous filmer. Pour lui, chaque instant devait être capturé et conservé précieusement. C'est donc tout naturellement qu'il s'est invité dans notre intimité, muni de sa caméra, pour nous filmer. Notre premier réflexe a été de crier.

C'est drôle, mais ce réflexe a quelque chose de rassurant pour moi, c'est comme si, par cet acte, j'avais montré au monde entier que je n'étais pas coupable. Nina non plus.

Comme si, par ce geste, je témoignais mon non-consentement face à cet homme de 58 ans quand je n'en avais que 9. Malheureusement, mon cri n'a pas suffi à me préserver de la honte. Vingt ans après, je vois toujours ton visage dans cette petite salle de bains blanche. Je me sens toujours coupable d'être restée dans cette eau qui devenait froide, d'avoir écouté ces instructions pour satisfaire ces pulsions abjectes.

Qu'est-ce qu'on pouvait dire ? Ailleurs, ce n'était pas mieux. Chez nous, c'était pire. Ici au moins, on était ensemble, on se comprenait toutes les deux, on s'aimait dans ce secret.

LE CYCLE QUI S'INSTALLE

On dit que le cerveau met vingt et un jour à prendre quelque chose pour acquis. C'est ce qu'il m'a fallu pour utiliser mon corps comme monnaie d'échange. J'agissais comme une orpheline qui n'avait pas d'autre choix que de se vendre pour se sentir considérée. Chez moi, je n'avais pas le droit d'exister, ma mère me refusait des douches et certains repas. Elle me détestait car j'étais le seul élément qui pouvait témoigner de notre réalité, qu'elle s'efforçait tant bien que mal de sublimer. Ma sœur, elle, était bien trop petite pour déchiffrer les attitudes de ma mère. Quant à Éric, il était trop absorbé par sa bouteille et par son travail pour essayer de comprendre sa vie. Elle avait gagné. Ma mère avait de nouveau réussi à créer sa forteresse d'immondices où chacun se noierait peu à peu dans la médiocrité.

Je voulais fuir tout ça.

Chez Arvide au moins, les choses paraissaient normales. Sa maison était propre, les vêtements qu'il m'achetait

Ça a commencé par une caresse...

étaient soignés et repassés. Aucune bouteille d'alcool ne jonchait le sol, aucune fumée de cannabis ne colorait les murs. Pas de coups, pas d'insultes. Souvent des mots tendres. C'est comme ça qu'à seulement 9 ans, j'ai dû faire le choix d'accepter. Accepter de me donner pour recevoir ce que je n'avais pas.

J'ai beaucoup donné. Toute ma vie, je n'ai eu de cesse de me plier en quatre pour satisfaire les autres jusqu'à en oublier mes propres désirs. Tout ça pour quoi ? Pour la simple sensation que provoque l'illusion d'être aimée.

LA PREMIÈRE FOIS

Il est 9 h 43 ce jeudi 4 juillet 2024. Je suis allongée dans un lit qui n'est pas le mien.

Il y a là, posé sur une petite table de chevet blanche, un bouquet de jasmin qui infuse dans la pièce une odeur claire et réconfortante. Comme chaque matin où j'ai le temps d'écrire, j'ai une tasse de café froid que je ne termine jamais. C'est bien que je sois loin de chez moi, je n'aurais pas eu le courage d'écrire ce passage parmi les miens. Ici, au moins, je peux déposer les odeurs, les bruits, le goût et les relents de cette première fois avec Arvide.

Nina était là, ce soir-là. C'est d'ailleurs l'une de nos dernières soirées passées ensemble. Je ne parlerai pas d'elle, ce souvenir lui appartient et je ne peux lui voler ce qui lui a déjà été pris. Je m'efforcerai de préserver son intégrité ainsi que son intimité dans ce chapitre.

Il était déjà tard, cette nuit-là, quand je suis sortie brusquement de la chambre d'Arvide pour me diriger vers la salle de bains. Je ne marchais pas, je titubais, j'étais

groggy. Ma vision était altérée et mes pas semblaient lourds. Je n'arrivais pas à sortir de ce flou et mon corps était si lourd que je devais m'appuyer sur Nina pour arriver jusqu'aux toilettes qui étaient dans sa salle de bains. Très vite, je me suis mise à vomir, je voulais me débarrasser de ce goût âcre et salé qui tapissait ma gorge. Nina me tenait les cheveux tout en me regardant avec tristesse. Je ne comprenais pas, je lui ai demandé ce qui se passait, mais elle n'a pas su me répondre. Je lisais la peur dans ses yeux, je n'ai pu la questionner plus longtemps.

Arvide s'est joint à nous et nous a ordonné insidieusement de gagner son lit. Sur le chemin de sa chambre, Nina a chuchoté discrètement qu'Arvide nous avait donné un comprimé pour la tête et que, de peur que notre état s'aggrave, il préférerait nous garder dans son lit pour la nuit. Je n'ai eu de cesse de me questionner. Nous étions là, tous les trois, presque nus dans son lit. Je n'ai pas osé bouger, mais je ne dormais pas, je regardais le plafond blanc de sa chambre tout en essayant de remettre un à un les éléments en ordre dans ma tête.

C'est seulement le matin, alors que les yeux de Nina étaient encore fermés qu'Arvide m'a demandé de faire ce que j'avais déjà dû faire la veille. Là, tout est devenu limpide, je venais de comprendre ce qui s'était passé dans cette chambre. C'était comme dans un film en accéléré, j'avais tous les éléments sans pouvoir les isoler pour les analyser. Choquée, j'ai suivi ses instructions sans oser faire de bruit. J'ai pris peur une fois l'acte arrivé à son terme. Je n'avais jamais vu ça, c'était trop

pour moi. J'ai foncé dans la salle de bains pour vomir à nouveau. Je me rappelle qu'au-dessus de ses toilettes, il y avait une petite fenêtre à travers laquelle je pouvais apercevoir ma maison. Je me suis penchée pour la regarder, et j'ai pleuré de longues minutes avant de me laver frénétiquement la bouche au savon.

C'était la première fois, c'était ma bouche...

Des années se sont passées sans que ce goût me quitte. Aujourd'hui encore, il me hante sans que j'invoque son souvenir. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai besoin de tout contrôler. Contrôler pour éviter d'être surprise par mes souvenirs.

Ce matin-là, Arvide avait signé ma défaite, je serais sa prisonnière, sa petite femme comme il aimait m'appeler.

Je ne reverrais Nina que rarement. Plus tard, je prendrais la place de Nina dans cette maison.

LA VIE QUI SUIT SON COURS

Comme après chacune de nos « séances », j'intégrais de nouveau ce quotidien amer en masquant toute trace des séquelles de la veille. J'avais cette capacité fascinante à m'adapter à toutes choses de la vie, aussi terribles puissent-elles être. Pour être honnête, je crois que je préférerais les gestes d'Arvide aux colères de ma mère.

Ma mère ne prenait pas la peine de me frapper dignement, elle n'avait aucune pudeur à se cacher des autres pour assener ses coups. Seul mon visage restait épargné. Je me souviens d'un après-midi où je marchais vers la piscine avec une voisine. Seuls les membres de notre résidence pouvaient s'y baigner. Ce jour-là, je ne portais pas de tee-shirt, seulement un haut de maillot de bain pour cacher ma poitrine.

Ma mère était là elle aussi. Je ne sais plus comment ni pourquoi, mais Elisa s'est mise à crier quand elle a vu mon dos hachuré par de vives traces rouges et

boursouflées. Elle a eu le courage d'interpeller ma mère. Ma mère n'a eu aucune gêne à rétorquer que c'était elle qui me les avait infligées à l'aide d'un chargeur, mon chargeur de Game Boy. Je me suis mise à rougir, la honte était dans le mauvais camp. C'était aussi ça, ma mère, une femme qui, après avoir joui de sa colère, jubilait des cicatrices laissées par celle-ci.

J'allais régulièrement chez Arvide dans l'espoir d'y croiser Nina, mais chacune de mes tentatives restait vaine. Après-coup, j'ai compris que cette nuit passée tous les trois avait laissé plus de séquelles que je l'aurais imaginé.

Malgré l'absence de Nina, je continuais à me rendre régulièrement chez lui, toujours dans l'idée de fuir ma solitude et de chercher ce que je n'avais pas chez moi. Pour comprendre l'emprise, il faut avoir une idée précise de ce qu'elle représente, car chaque situation est complexe, chaque contexte est différent. Pour ma part, c'était une question de survie.

Quant au contexte, ma mère lui avait déroulé le tapis rouge.

Je vivais mes dernières années de primaire quand les choses se sont accélérées avec Arvide. Il était de plus en plus présent dans ma vie, il allait jusqu'à venir me chercher à la sortie de l'école pour me ramener chez lui et me faire faire « mes devoirs » avant que je rentre chez moi.

J'avais cette sensation physique très étrange chaque fois que je passais le pas de sa porte, c'était comme un amas de nœuds qui lestait mon estomac avant de remonter dans ma gorge pour déposer dans ma bouche

une saveur amère faisant reculer mes lèvres contre mes dents.

Les « séances » avec Arvide se multipliaient, allant chaque fois un peu plus loin. Prise au piège, je ne pouvais plus reculer. La menace qu'Arvide exerçait sur moi était bien trop puissante face à tout ce qu'il pouvait m'infliger.

Épuisée et dégoûtée de tout, incapable de parler, j'ai commencé à me mutiler. Au début, c'était discret, j'enlevais simplement la peau de mes mains à l'aide de la pointe de mon compas. Mais peu à peu, j'ai fini par marquer toutes les parties non visibles de mon corps en redoublant d'ingéniosité quant à la manière de procéder. Je suis allée jusqu'à me brûler les cuisses en faisant couler de la cire brûlante dessus.

Chaque cicatrice qui habillait mon corps était le témoignage silencieux des affres laissées par ces « séances » abjectes.

Plus j'essayais de le fuir et plus il revenait. J'ai tenté de dire à ma mère qu'Arvide m'aimait peut-être un peu trop, qu'il était parfois oppressant, insistant. En vain. Elle ne m'a été d'aucun soutien. Quand il venait me chercher, elle m'appelait à la hâte.

C'est dans sa voiture que j'ai vu l'autre visage d'Arvide. Il était venu me chercher chez moi le matin même pour me proposer de l'accompagner au restaurant et de passer l'après-midi avec des amis et leurs enfants. En descendant l'escalier pour le rejoindre, j'ai longuement regardé ma mère dans l'espoir qu'elle lui dise non...

Ça a commencé par une caresse...

La main dans la main, dans les rues d'Antibes, Arvide et moi avions l'air d'un couple. C'était l'idée que je me faisais du duo étrange que l'on formait. J'étais petite, mais je voyais bien le regard insistant de certains passants se demandant si j'étais sa proie ou son adorable petite fille...

Une fois le déjeuner terminé, Arvide m'a emmenée faire le tour des boutiques dans l'espoir que je trouve quelque chose de suffisamment beau pour me faire oublier le laid.

Je n'étais plus excitée par ce manège, je savais très bien ce que signifiaient ces cadeaux et surtout ce que cela me coûterait. Me voyant lassée par cette comédie, il a pressé le pas pour me ramener.

J'étais soulagée. Enfin, je le pensais. Ce sentiment n'a été que de courte durée. Dans sa voiture, où ma tête dépassait à peine la fenêtre du siège passager, je voyais le paysage défiler à toute vitesse. Ce n'étaient pas les mêmes arbres qu'à l'aller.

Ses yeux aussi avaient changé. Je pouvais à nouveau sentir son souffle saccadé et haletant comme celui d'une bête sauvage désireuse d'étancher sa soif.

Le paysage s'est finalement figé dans un renfoncement sombre, caché par d'immenses pins à l'entrée d'une forêt. Arvide m'a regardée silencieusement avant de déboutonner son jean et d'appuyer ma tête contre son sexe. Ce n'était pas nouveau pour moi, mais c'était la première fois que j'osais dire non. J'ai timidement prétexté un mal de ventre pour échapper à sa pulsion.

Ses pupilles noires et insistantes se sont plongées dans les miennes, m'intimant de m'exécuter.

Je ne voulais pas lui donner ma bouche, cette même bouche avec laquelle, autrefois, je pouvais rire, parler, jouer, avec laquelle je rêvais d'apprendre à aimer...

De plus en plus impatient, Arvide m'a saisi violemment la main droite pour se soulager.

J'ai tourné la tête face à la fenêtre passer pour préserver mes yeux de cet horrible spectacle.

J'avais la sensation que mon cœur était à mes pieds et qu'il ne pouvait plus remonter. J'étais à nouveau dans ce trou noir, toutes les parties de mon corps me quittaient une à une.

— Salle petite pute ingrate, je vais tout raconter à ta mère.

C'est la phrase qu'il a prononcée pendant l'acte. Excédé et frustré de ne pas parvenir à sa jouissance, il m'a menacée de tout lui dévoiler.

Comme une élève soumise face à son maître, je me suis ressaisie, j'ai feint le désir, plongé ses doigts dans ma culotte, et je l'ai supplié de me violer.

Quand tout s'est terminé, Arvide m'a déposée à une distance suffisamment correcte pour me permettre de faire la route à pied jusque chez moi.

J'ai toujours été persuadée que c'était ma faute, que c'était moi qui avais séduit Arvide. Je savais que ce que nous faisions était grave, je pensais même risquer la prison. Ce qui m'effrayait le plus, et Arvide le savait, c'était ma mère...

Ça a commencé par une caresse...

Écrire ce moment de ma vie, c'est me replonger dans mon récit. C'est accepter avec résilience ce que j'ai dû supporter. Je viens souffler à l'oreille de cette petite fille assise dans cette voiture. Ô combien je l'aime et la respecte.

Je ne saurais dire pourquoi, mais les visites d'Arvide s'espaçaient, me laissant un peu de répit.

Je retrouvais une vie presque normale. À un détail près : je devais rester dans ma chambre, isolée, et m'occuper régulièrement de ma petite sœur.

Je jouais de nouveau dans la résidence, je m'étais même fait un nouvel ami, Quentin. Sa mère appréciait beaucoup mes visites. Elle qui s'inquiétait tant de la timidité exacerbée de son fils, le voir avec moi la réjouissait. J'aimais beaucoup aller chez Quentin, je crois même que je préférais sa maison à sa compagnie. Là-bas, je me sentais bien. Le jardin était très bien entretenu, l'herbe était vive et fraîche, quelques palmiers et de beaux lauriers entouraient sa maison. La pièce que je préférais, c'était sa chambre. Quentin vouait un véritable culte à tout ce qui se rapportait à la mer. Sa chambre était bleue et pleine d'objets rappelant l'univers marin.

La plupart des meubles étaient en bois laqué, il y avait même une barre de gouvernail accrochée au mur, ornée d'une peinture dorée. Son lit était en forme de voilier et quand on éteignait la lumière, des étoiles scintillaient au plafond.

La mère de Quentin me faisait confiance, elle ne s'inquiétait pas de voir son fils avec la petite fille de la

résidence que presque tous les adultes regardaient avec pitié ou méfiance.

Un après-midi, alors que je faisais du roller pendant que Quentin me poussait à la force de ses bras pour me faire gagner en vitesse, j'ai percuté une voiture à l'arrêt. En fonçant dans cette voiture, j'ai eu le réflexe de positionner mon bras pour absorber le choc. J'ai senti une douleur vive et pulsative, j'ai senti les battements de mon cœur dans mon poignet droit.

La douleur ne passant pas, je suis rentrée chez moi en demandant à mère de m'emmener à l'hôpital pour vérifier mon bras. N'ayant pas son permis de conduire et ne voulant surtout pas déranger Éric avec ça, elle a laissé passer la soirée et la nuit sans s'inquiéter de mes douleurs. Cette nuit-là, en sanglots, j'ai mordu ma couette pour soulager ma souffrance.

À l'école le lendemain, j'ai simulé une chute pour recréer l'accident afin que l'établissement appelle les pompiers pour qu'ils me soignent. Là encore, j'ai échoué. Deux ou trois jours ont passé avant que je décide de fuir discrètement mon appartement en pleine nuit pour retrouver Arvide et lui demander de m'emmener à l'hôpital.

Ce qu'il a fait sans hésiter même si le personnel médical s'est montré très étonné de voir, en pleine nuit, une jeune fille sans ses parents avec un accompagnateur « anonyme » prétendant être l'ami de la famille...

Ça a commencé par une caresse...

Le verdict est arrivé comme un soulagement lorsque le médecin a annoncé ma double fracture du poignet droit. Je n'avais pas menti, je le savais, et j'en avais la preuve.

J'allais pouvoir prouver à ma maîtresse que je n'étais pas une menteuse.

J'allais être victorieuse et montrer à ma mère qu'elle avait eu tort de ne pas s'inquiéter.

À mon retour chez moi, ma mère n'a montré aucune colère et aucune tendresse à mon égard.

LA NORVÈGE

Mon bras cassé avait permis à Arvide de revenir sur le devant de la scène et, un peu à cause de moi, il était de nouveau présent dans mon quotidien. J'étais reconnaissante de ce qu'il avait fait pour moi. J'avais ressenti une forme d'amour de sa part. Si j'avais besoin de lui, il pouvait se montrer présent. C'était drôle et étrange comme sensation. J'avais le désir d'être auprès de lui. Plus comme une enfant, mais comme une femme, comme sa femme. Comme si cet événement avait fini d'expulser la fillette abusée pour laisser place à Syrine, la compagne d'Arvide. Après tout, une fois ma majorité acquise, on ne se poserait plus de questions quant à ma condition, et mon corps, ayant perdu toute apparence juvénile, n'aurait plus à supporter ses désirs. Un amour platonique.

C'est comme ça que, tout naturellement, Arvide m'a demandé de venir passer les fêtes de fin d'année avec lui. En Norvège, Noël est une des fêtes les plus célébrées et les plus importantes, les maisons sont toutes

plus décorées les unes que les autres et la nuit s'invite au beau milieu de l'après-midi. Alors on peut voir les étoiles scintiller. On dit même que pendant la nuit du 24 au 25 décembre, pendant que les esprits maléfiques sont de sortie, les sorcières rôdent dans les villes et dans les campagnes, en quête de balais à enfourcher pour s'envoler... C'était assez pour me convaincre.

Malgré l'absence de ma tante et de mon grand-père, je continuais de rêver de Noël. J'adorais regarder les feuillets aseptisés qui représentent cette fête. Je voulais traverser ma télé et être à table avec les personnages, attendre des heures, assise, ne tenant plus en place, excitée à l'idée d'ouvrir mes cadeaux. Puis regarder avec des yeux scintillants mes parents et les serrer très fort contre moi, en guise de remerciement. Je voulais ce qui m'était inaccessible. Avec Arvide, au moins, j'aurais l'illusion de l'avoir.

Chez ma mère, Noël n'existait pas pour Syrine. Seulement pour Éric, pour Élise et elle-même. Je me souviens avoir entendu depuis ma chambre les rires et les coups de fourchette le soir du réveillon quand moi, j'étais en haut, sans la permission de les rejoindre. Cet état de fait ne m'a jamais empêchée de continuer de rêver. Arvide avait volé mon innocence, mais pas mes rêves.

Non, je ne m'en veux pas d'avoir désiré ce que n'importe quel autre enfant aurait souhaité.

Je n'ai pas eu trop de difficultés à convaincre ma mère de mon départ, elle a tout de même désiré discuter avec Arvide de certains détails que j'ignore encore aujourd'hui, mais qui, évidemment, me questionnent.

Comment a-t-elle pu ? Savait-elle ? Ignorait-elle ses intentions ? A-t-elle participé ?

La date approchait à grands pas quand un obstacle s'est imposé. Je ne sais plus quelle en était l'origine, je sais simplement que ma mère a dû faire des pieds et des mains pour obtenir une autorisation afin que je puisse quitter le territoire français avec Arvide.

Les Esprits maléfiques n'ont pas attendu la nuit du réveillon pour sortir.

Cela s'est passé lors de la première partie du trajet pour rejoindre la Norvège en bateau. Un paquebot, précisément.

Accrochée à la main d'Arvide, je montais le long escalier qui menait au paquebot.

Aucun des passagers à bord ne me semblait familier. Leurs corps étaient longs et robustes, leurs peaux, claires et ternes, comme leurs vêtements qui avaient pour seule fonction d'habiller les corps. Dans mes oreilles, leur accent guttural, comme des mots violemment projetés contre un mur sans la moindre poésie. À l'intérieur du bateau, j'ai été plongée dans un immense parc d'attractions. Tout était démesurément grand. Une piscine en haut, des Jacuzzi, plusieurs casinos, d'immenses rangées de machine à sous. Le bateau comptait au moins six ou sept étages. Partout où je tournais la tête, je pouvais contempler les restaurants, les boutiques de vêtements et de magasins d'alimentation. C'était une ville sur la mer.

Arvide et moi avançons tranquillement vers notre cabine sous les regards inquiets et interrogatifs du

personnel et des quelques passagers. Arvide a ouvert calmement la porte en faisant un pas en arrière pour me laisser le plaisir de découvrir avant lui ce qui serait notre « chambre pour la nuit ».

Dégoût !

Je ne saurais dire si c'est le romantisme pathétique de cette chambre ou la vulgaire parure de lit léopard sur laquelle étaient posées deux serviettes formant un cœur auréolé de pétales de roses rouges qui m'a donné l'envie de vomir.

Arvide m'a rassurée, m'expliquant qu'il était tout à fait naturel de vomir, c'était une réaction à mon supposé mal de mer. Son regard et son attitude m'ont fait comprendre que je devais me montrer reconnaissante envers lui. Reconnaisante de quoi ? Pour Arvide, c'était comme si l'on était un couple. J'étais sa petite femme et je devais me réjouir de cette attention particulière, de ce lit jonché de roses. C'est vrai, toutes les petites filles ne se font pas offrir des cabines avec vue sur la mer...

Heureusement pour moi, j'avais encore un peu de répit. J'ai demandé à Arvide de m'accompagner dans cet immense bateau qui me donnait le vertige. Avec la ferme idée de retrouver ces immenses machines à sous qui avaient largement retenu mon attention. Arvide m'a donné quelques pièces afin que je puisse faire l'expérience de ce que l'on appelle la chance du débutant. La simple action de mon poignet tirant sur le bras de la machine me faisait ressentir une forme d'excitation particulière. Chaque fois que je l'actionnais, c'était comme l'illusion d'une nouvelle chance donnée à mon destin.

Il n'y avait qu'elle et moi, plus rien ne comptait, et surtout, plus rien n'avait d'importance, pas même la boule d'angoisse qui tapissait mon estomac.

Peu après cet épisode grisant, j'ai fait faire à Arvide le tour de toutes les boutiques du bateau. Je n'en avais que faire de leurs produits, je voulais retarder au maximum le coucher du soleil. Je ne voulais pas rentrer dans cette chambre avant la nuit tombée.

Peu après le repas, nous avons pris le chemin de notre cabine, Arvide m'emboîtant le pas, quand un membre du personnel est venu me questionner dans une langue que je ne connaissais pas. Avait-il soupçonné quelque chose ?

Avant de vous raconter ce qui s'est passé dans cette cabine, j'ai besoin de vous expliquer comment je me sentais en cet instant. Aussi salvatrice puisse-t-elle être, l'écriture est douloureuse et mélancolique. Quand je dois chercher les images dans ma tête et les rassembler pour construire un récit, c'est comme si je devais de nouveau incarner ce corps de petite fille violée. Quand j'écris ces passages, mes jambes sont toujours fermement croisées ou fermées, je regarde une trentaine de fois mon téléphone pour lire l'heure et, souvent, je me tourne pour être sûre que personne ne me voit. J'observe également des effets physiques de cet exercice. Je sens la contraction de mon sexe, comme s'il cherchait à se fermer définitivement pour se protéger. Les os de mes mains se raidissent, rendant difficile, parfois même impossible, mon écriture. Mes phrases sont maladroitement et truffées de fautes, j'ai l'impression d'écrire comme cette petite fille. Je dois

jongler entre la femme et la fille pour donner du sens à ce livre. Avant de reprendre mon récit, j'aimerais vous dire que cette nuit-là, mes yeux ont vu ce qu'il y avait de plus beau dans mon monde... J'en suis sûre, il y a souvent du beau dans le laid.

Dans la chambre, Arvide s'est allongé sur le lit tout en veillant à ne pas froisser la parure afin de conserver le ridicule de la scène. J'étais debout, à quelques mètres de lui, dans une mince lumière tamisée, quand j'ai senti son souffle. Ses mains ont commencé à parcourir mon corps, puis les miennes ont fait de même pour le sien. J'exécutais avec maladresse ce que j'avais pu voir dans ses films. Je savais que je devais le remercier de cette manière et qu'une fois sa pulsion satisfaite, il reviendrait à lui. Je serais alors à nouveau cette petite fille. Je m'efforçais d'embrasser ses lèvres mouillées et pincées. C'est ce que j'aimais le moins, être près de son visage, sentir son odeur. J'ai toujours eu du mal à apprécier les baisers, peu importe l'endroit où ils sont déposés. Arvide ne me guidait plus, il savait que je connaissais mon rôle par cœur, comme une machine. Je n'ai pas été pénétrée tout de suite, pas encore. C'était trop tôt. Mais ses mains étaient prêtes. Je le laissais faire en feignant d'aimer ça. J'avais remarqué que selon l'intensité que je donnais à mes gestes, à mon souffle, je pouvais accélérer son désir et donc me délivrer plus rapidement de celui-ci. Quand ses mains ont fini de me violer, ça a été au tour de sa bouche, sa bouche baveuse collée sur son visage transparent. Je peux encore décrire parfaitement les différents rictus de celle-ci, elle était tout aussi

expressive que ses yeux. Car il a un visage, celui d'un homme ; les monstres n'existent pas...

J'ai poussé un cri, c'est comme ça qu'il faut faire lorsque l'on ressent du plaisir, un cri de plaisir pour arrêter cette bouche. Quand je regarde ce moment avec de la hauteur, je me demande s'il comprenait que je n'étais déjà plus innocente, j'avais compris le secret de nombreuses femmes. De sa femme, certainement.

J'ai fini par lui donner satisfaction à nouveau avec ma bouche pour que cela se termine. Je n'ai pas vomi. Arvide s'est endormi très rapidement.

J'ai fini par enlever ces foutus pétales de rose qui avaient laissé des marques rouges sur le lit, quand j'ai eu l'idée de m'enfuir et d'appeler à l'aide. La porte était ouverte. Je me suis habillée, j'ai couru discrètement sans savoir quelle direction prendre. Une fois arrivée sur le pont, j'ai ouvert la porte, j'ai avancé jusqu'aux barrières de sécurité et j'ai regardé la mer quelques instants. Il ne faisait pas tout à fait nuit, et la lumière du bateau me laissait voir les mouvements de l'eau. Après quelques instants, j'ai cru apercevoir ce qui ressemblait à un dauphin, un dauphin rose. Mes yeux ont coulé, et mon visage s'est ouvert. J'ai senti des picotements dans ma poitrine et j'ai ri. Il était là, mon petit miracle à moi. Ma lumière, dans l'intimité la plus obscure.

Un membre du personnel, s'inquiétant de me voir seule, est venu à moi, me conseillant de regagner ma cabine, ce que j'ai fait, sans dire un mot.

Ça a commencé par une caresse...

Le lendemain matin, Arvide ne m'a posé aucune question sur ce qui s'était passé la veille. On a pris tranquillement le petit déjeuner avant d'arriver à Oslo.

Il ne fallait que quelques minutes pour gagner la petite commune d'Asker où Arvide habitait.

Il faisait très froid, la neige avait couvert les rues, ce qui leur donnait un air féérique. La maison d'Arvide avait un étage. Au rez-de-chaussée se trouvaient le salon et la salle à manger un peu vieillotte avec beaucoup de bibelots et une nappe à franges sur une table en bois. Les canapés étaient en cuir beige. Il y avait un fauteuil marron sur lequel on pouvait s'allonger en actionnant une manette. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de cette maison et je n'ai que peu de détails à offrir pour vous la décrire. J'ai surtout été marquée par les endroits où les faits se sont déroulés.

À quelques mètres de sa maison, il y avait une famille qu'Arvide connaissait bien. Les parents étaient sourds et présentaient de nombreuses difficultés sociales. Arvide s'était donc proposé de leur venir en aide en donnant régulièrement des cours de soutien scolaire à leurs filles. Elles étaient trois. Il y avait Mathilda, dont j'étais la plus proche. Nous avions à peu près le même âge ; les deux autres étaient plus jeunes.

La première nuit a été calme. Aucune pulsion pour venir m'enlever ce que j'attendais de Noël. J'ai presque réussi à me persuader que rien de ce que j'avais vécu auparavant n'était réel.

Le lendemain, nous étions invités à fêter le réveillon dans une immense salle des fêtes où presque tous

les habitants se réunissaient pour partager un repas et déposer leurs cadeaux sous un grand sapin vert. Je me souviens avoir vu des calèches transporter des familles jusqu'à la fête. Tout autour du chemin, des lanternes brillantes nous suivaient. Il y avait des bonshommes de neige, des lutins, des fées, plein d'éléments qui rappellent la symbolique de Noël.

Il a été difficile de trouver ma place dans cette atmosphère écrasante de chaleur humaine où tout le monde avait l'air de se connaître. Je ne comprenais pas leur langue, mais j'arrivais à me faire comprendre avec des gestes.

C'était une magnifique soirée. Comme les autres enfants, j'ai eu le droit, moi aussi, d'ouvrir mes cadeaux sous les regards attendris des adultes. Des bijoux, des Barbie, quelques vêtements aussi, mais ce n'étaient pas les cadeaux qui étaient importants. Ce qui comptait pour moi, c'était cet amour que je pouvais ressentir dans chacun des regards posés sur moi. Enfin, je me sentais remplie de cette chaleur qui me donnait l'autorisation de redevenir innocente, j'étais à nouveau une enfant comme les autres.

Je tiens à garder mes rares souvenirs heureux avec Arvide. Même s'ils donnent parfois l'impression d'être un animal. Je compare souvent mon enfance à celle d'un chiot. Il n'est pas rare de voir un chien revenir vers son maître, même quand celui-ci le maltraite. Je sais aujourd'hui qu'on appelle ça le syndrome de Stockholm. C'est lui qui explique l'attachement psychologique de victimes envers leur bourreau. Cependant, je ne me suis jamais sentie en adéquation avec cette explication.

Par ce concept, c'est comme si l'on rendait la victime coupable, en plus d'avoir été violée, de s'être attachée à son agresseur... Il est simplement logique, dans ma situation et dans celle de plusieurs milliers ou millions d'autres, d'avoir créé un lien avec cet agresseur, qui n'était autre qu'un humain.

Deux ou trois jours après cette soirée du réveillon, Arvide m'a emmenée saluer les parents de Mathilda.

Leur maison était très grande, j'ai encore l'image de ces pièces peintes chacune d'une couleur différente. La cuisine était rouge quand le salon était vert. Un long couloir blanc menait aux chambres des filles. Pas de fil rouge pour donner du sens à la décoration de cette maison.

Les deux plus jeunes filles, Rose et Ana, dormaient ensemble dans une grande pièce qui ne ressemblait pas vraiment à une chambre. Leur grand lit double était posé entre des murs violets qu'ornait une frise de papier peint jaune. Leur chambre était néanmoins remplie de jouets en tout genre et pour tous les goûts.

Dans celle de Mathilda, je me souviens d'un joli bureau contre le mur, juste en dessous de sa fenêtre qui donnait sur le jardin enneigé. Sa chambre était d'une couleur pâle, je ne saurais dire si c'était du rose ou du beige.

J'ai tout de suite remarqué l'infirmité des parents de Mathilda. Arvide communiquait avec eux en langage des signes et ils répondaient parfois par des sons qui ressemblaient à des borborygmes. J'étais subjuguée par Mathilda qui faisait régulièrement la traductrice

entre ses parents et Arvide, quand celui-ci ne trouvait pas ses mots.

Avec Mathilda, je parlais en anglais, un anglais rudimentaire, mais je me faisais comprendre.

Ainsi, dans ce monde, je pouvais communiquer avec ce qui m'était étranger, quand aujourd'hui, j'ai du mal avec ce qui m'est familier.

J'ai passé mon après-midi avec Mathilda. Grâce à elle, je pouvais mettre de la couleur dans ce paysage blanc.

J'ai insisté auprès d'Arvide pour passer la soirée avec elle, chez ses parents. C'est comme si j'avais trouvé une branche à laquelle me raccrocher, une branche susceptible de m'enlever de ses bras.

Arvide, excédé par mes demandes, a accepté, à condition que je sois prête quand il viendrait me chercher. À peine, était-il parti que je commençais à sentir les nœuds de mon ventre, tordant mon estomac... Avais-je eu raison d'insister ainsi ? Que devrais-je faire, une fois arrivée dans sa chambre ?

Le coucher du soleil et le bruit de ses pneus sur la neige ont marqué la fin de cette trêve.

J'ai serré Mathilda contre moi, comme pour lui dire ce qu'elle savait déjà. En quittant cette maison, j'avais le sentiment qu'elle et moi connaissions le secret d'Arvide.

Nous sommes rentrés sans un bruit. Arvide était vexé et frustré de ne pas avoir été choisi comme compagnie.

Quelques jours ont passé sans que je sois inquiétée par ses pulsions, je lui disais régulièrement que j'avais mal à la tête, que je ne me sentais pas bien. Je me rappelle

même avoir fait semblant d'ingérer les médicaments qu'il me donnait, car je connaissais très bien leurs effets. Il m'était déjà arrivé d'en ingérer et de me retrouver nue dans son lit, son corps penché sur le mien, sans avoir la possibilité de bouger. Je préférais alors fermer les yeux dans l'espoir de me rendormir pour échapper à la réalité des faits.

Plus tard, j'apprendrais en parcourant les pages de mon dossier judiciaire que ces médicaments dits pour la « tête » étaient en réalité du GHB, souvent appelé « drogue du violeur. »

Pendant cette accalmie, j'allais régulièrement chez Mathilda, ce qui avait le don d'agacer Arvide. Je lui échappais et ça, il ne l'aimait pas. J'allais bientôt le comprendre.

Frédéric m'a dit de ne pas avoir peur de cracher ce que j'avais à dire. Frédéric, c'est mon éditeur. Il devine certainement la violence que je m'efforce de sublimer par mes mots et mes détours alambiqués, pour conserver une forme de dignité, comme pour vous prouver que je ne suis pas à terre, que je suis debout et belle malgré le laid.

C'est pourtant faux, ces viols m'ont tuée, ils ont tué la vie. Désormais, je survis. Le viol est un crime, comme une tactique de guerre. L'on assujettit sa victime jusqu'à la rendre muette. Il emporte tout autour de soi, comme une pomme trop mûre qui gangrène les autres fruits de la corbeille. Ce traumatisme m'a fait naître une seconde fois, m'a appris à me battre contre cet adversaire invisible qui partage le même corps que moi.

C'est en écrivant que j'arrive à percevoir ses contours, une silhouette mince et obscure, sans formes ni visage, elle est là, tout près de moi attendant sagement que je l'invite de nouveau à rentrer...

Il ne restait plus que quelques jours avant de quitter la Norvège. La frustration dans laquelle je plongeais Arvide ne pouvait durer éternellement. Je comprenais, face à son insistance répétée, que je devais me soumettre à ses désirs. Une partie de moi y avait déjà consenti et s'y était même préparée...

Arvide m'a demandé de me déshabiller et d'enfiler un de ses peignoirs blancs. Lui aussi en portait un, légèrement entrouvert au niveau de l'aîne. Il était assis sur son fauteuil de cuir marron et me faisait signe de le rejoindre. J'étais sur ses genoux, comme une petite fille sur ceux de son papa, c'est ce que me dictait mon esprit pour me permettre de supporter ce spectacle. Je sentais son corps s'armer de désir, les battements de sa poitrine contre mon dos, et son souffle qui devenait lourd dans mon oreille. J'essayais de croire que c'était de l'amour, que c'était normal. Après tout, il avait toujours été tendre, il ne m'avait jamais fait mal.

Arvide a allumé la télévision. J'ai vu des femmes plus âgées que moi se masturber dans une salle de bains avec un pommeau de douche, je les voyais aussi s'enfoncer des objets dans le sexe et crier comme des hystériques.

Pendant ce temps, dans mon dos, je sentais la main d'Arvide caresser frénétiquement son sexe. À ce moment-là, je n'éprouvais aucune émotion. Je restais figée devant ces filles et je les regardais avec attention pour ne rien rater de la leçon. J'étais habituée, je savais

que c'était comme ça qu'il procédait : d'abord il me montrait et ensuite il le faisait...

C'était à mon tour d'être actrice. Je suis donc entrée dans la cabine de douche, elle était petite et blanche avec un tabouret pour que je puisse m'asseoir. Arvide était juste en face de moi, seule la vitre transparente de la cabine de douche nous séparait. Sa caméra grise, pointée sur moi, m'intimait de reproduire ce que j'avais vu.

J'ai donc pris ce pommeau de douche et dirigé son jet en direction de mon sexe. Mes yeux impassibles fixaient la caméra. J'ai compris dans son regard que je devais écarter un peu plus les cuisses pour ne rien gâcher du spectacle ! Je me suis glissée dans la peau d'un personnage, j'imaginai un public face à moi, attendant la fin de mon spectacle pour m'applaudir.

C'était terrible car malgré la violence de l'instant, je sentais la réponse mécanique de mon corps à ce *stimulus*. Je n'arrivais plus à savoir si j'étais une victime ou une complice. Dans ma tête, tout se confondait. Comment pouvais-je ressentir du plaisir dans quelque chose d'interdit, de sale et de grave ? Est-ce que ça existe, une victime qui prend du plaisir ?

C'est comme si je n'avais plus le choix, j'étais passée de l'autre côté de la barrière. J'étais désormais sur le banc des accusés, j'étais coupable, et lui aussi. C'était ma faute, et je ne serais plus jamais une victime.

Après cette séance, nous sommes montés dans sa chambre. J'avais de nouveau son large peignoir blanc sur les épaules. Arvide, lui, était nu, assis sur son lit, adossé à deux oreillers.

Ils montaient ensuite tous deux dans la chambre et la jeune enfant se livrait à un strip-tease pendant que X, nu, la filmait.

Elle se rapprochait de l'individu, jouait un peu avec son sexe puis, sur invitation de celui-ci qui la filmait toujours, lui prenait le sexe dans la bouche.

La fillette s'étouffait, ressortait le pénis de sa bouche puis réessayait mais s'étouffait à nouveau.

X indiquait que l'enfant n'avait pas aimé l'avoir dans la bouche, ce qui, finalement, lui paraissait normal pour une enfant de 10 ans.

Syrine retournait ensuite sur le lit et prenait des poses érotiques inspirées du film visionné juste avant.

Elle se pénétrait à nouveau le sexe avec le crayon pendant que X, qui la filmait toujours, se masturbait jusqu'à l'éjaculation.

Vous venez de lire un extrait de l'ordonnance de mise en accusation de mon dossier judiciaire dans lequel Arvide récite les « faits ». Je suis incapable de l'écrire moi-même, ou même de comprendre ce qui se jouait dans ma tête à ce moment-là. C'est quelque chose que je n'arrive toujours pas à me pardonner. Pour être tout à fait honnête il m'a fallu un mois avant de décider de reproduire cet extrait.

J'ai finalement choisi de vous livrer ce passage de ma vie, car je ne pense pas qu'il y ait un type de victime, même si l'inconscient collectif attend généralement d'une victime qu'elle ait crié et souffert, qu'elle ait essayé de s'échapper ou, au minimum, manifestée son désaccord de manière explicite... Dans ma tête, il y a un conflit entre deux rôles : victime ou coupable ? Comment ai-je

Ça a commencé par une caresse...

osé aller aussi loin, et surtout, pourquoi mon corps a réagi de cette manière ?

J'ai tout simplement essayé de survivre en incarnant un personnage qui me permettait d'affronter ce qu'était ma vie.

Le « couple » s'endormait ensuite dans le même lit.

C'est le terme choisi par la personne chargée d'expliquer les faits dans mon dossier pour terminer cette scène... Eux aussi ont trouvé que j'agissais comme une femme ? Eux aussi m'accusent d'être coupable ?

Les séances avec Arvide se sont poursuivies jusqu'à mon retour en France.

Elles étaient moins violentes mais se déroulaient toujours de la même manière. Son peignoir, un DVD pornographique ou pédopornographique, puis sa bouche sur mon sexe pour finir le rapport.

Plus tard Arvide a nié m'avoir pénétrée avec son sexe. Il s'est justifié ainsi :

Il niait enfin avoir pénétré vaginalement l'enfant avec son sexe, mais expliquait que celle-ci avait pu se méprendre sur ce qui s'était passé.

Il décrivait ainsi la scène qui s'était reproduite plusieurs fois, au cours de laquelle la petite fille était étendue sur le dos dans le lit et lui, au-dessus, retenant son poids à l'aide d'un bras, guidait de l'autre main son sexe dans un mouvement de va-et-vient sur le sexe de sa victime.

Je sais ce que j'ai vu et vécu, et quand bien même, qu'importe si son sexe est entré ou non dans le mien, cela est et reste un viol.

À mon retour, ma mère n'a rien remarqué. Pour elle, c'était comme si je n'étais jamais partie, ni même revenue dans sa vie. Elle n'a posé aucune question sur mon séjour, et m'a dissuadée d'en poser à mon tour quant aux raisons qui l'avaient poussée à me laisser dormir une nuit de plus chez Arvide alors que nous étions déjà rentrés en France. Cette nuit-là a été l'une des dernières que j'ai partagées avec lui. À peine arrivée chez lui, j'ai foncé dans sa salle de bains. De là, je pouvais voir ma maison à travers sa petite fenêtre au-dessus des toilettes. Je la regardais avec un sentiment profond d'injustice.

Pourquoi, où que j'aille, je n'étais jamais chez moi ? Où que je sois, je ne suis rien pour les autres. Une distance s'était installée entre Arvide et moi dès notre arrivée en France. C'est comme si nous étions conscients d'avoir franchi une limite, qu'il était à présent trop tard pour continuer de se voir sans souffrir de cette situation grave. Ni lui ni moi n'osions transpercer le mur invisible qui nous servait de bouclier pour éviter de nous confronter à la réalité. Je pouvais entendre les silences qui séparaient nos mots. Je pouvais deviner ses gestes depuis la salle de bains tant l'atmosphère était pesante et silencieuse. La question du dîner ne nous a même pas effleuré l'esprit et nous avons dormi chacun de notre côté, dans des chambres séparées.

Il ne restait que peu de temps avant ma rentrée en sixième et je ne supportais plus la solitude dans laquelle j'étais plongée. Arvide ne me rendait plus visite, ma mère était trop occupée par son ventre qui avait une nouvelle fois commencé à s'arrondir et ma sœur, bien trop petite pour m'écouter.

Ce n'était pas mon premier essai pour attirer l'attention sur ma condition, mais je n'avais encore jamais osé verbaliser ma souffrance et ne l'exprimais que par la scarification. À cette époque, les paumes de mes mains étaient couvertes d'incisions plus ou moins superficielles. Il m'arrivait de les montrer de manière intempestive, juste pour attirer le regard sur ce qu'il y avait de lourd en moi.

La plupart des gens critiquent cette manière d'exprimer sa souffrance en voulant « attirer l'attention ». Ils prennent simplement le problème à l'envers en condamnant le procédé sans comprendre le « pourquoi ».

Il existe des situations où la parole est coupée, comme un énorme nœud dans la trachée qui nous empêche de respirer normalement. Ce même nœud qui coule dans l'œsophage jusque dans notre estomac, nous donnant la sensation d'avancer avec d'énormes pierres dans le ventre. Chaque pas est alors douloureux.

J'ai donc craqué.

J'ai pris mon papier à lettres Diddl.

Sur ce papier, j'ai décrit avec mes mots d'enfant ce que Nina et moi avons subi chez Arvide. Je décrivais notamment les scènes dans la salle de bains, où nous étions nues toutes les deux pendant qu'il nous filmait.

Je parlais aussi de Nina qui aimait accaparer l'attention d'Arvide, je dénonçais ses attitudes suggestives avec moi, et je la jalousais.

Par cette lettre, je ne voulais pas seulement dénoncer le crime, je voulais aussi le rendre réel dans mon esprit. Avouer, c'était accepter. Je voulais me venger d'eux. Comment, après tout ça, avaient-ils pu me laisser seule ? J'avais accepté de donner mon âme au diable pour échapper à ma mère et je me retrouvais de nouveau seule avec elle.

Comment allais-je faire ?

Je suis allée à l'extérieur de notre résidence pour déposer la lettre.

Une lettre pour Jade. Je n'étais pas spécialement proche d'elle mais je voulais lui ressembler.

Jade devait avoir trois ou quatre ans de plus que moi. C'était une jolie blonde menue et très féminine pour son âge. On ne se voyait que rarement dans la résidence, mais sa maison n'était qu'à quelques mètres de la mienne, ce qui me permettait de la voir régulièrement lorsqu'elle était de sortie avec ses amis ou ses parents.

Nous ne nous étions parlé que peu de fois et je pense que, comme les autres enfants, elle préférait garder ses distances avec moi.

En déposant ma lettre chez Jade, je leur déléguais, à elle et à ses parents, la possibilité de tout dévoiler, je leur donnais le courage que je n'avais pas pour faire cesser à Arvide ses abominations, pour le faire condamner.

Ça a commencé par une caresse...

Une fois la lettre déposée dans leur boîte, j'ai regretté mon geste. En dévoilant un peu du secret, je mettais un terme à cette histoire, je prenais aussi le risque de perdre définitivement Nina et Arvide. Deux ans de ma vie qui s'envolaient. Malgré toutes les souffrances liées à ces deux personnes, une partie de moi les aimait... Et ma mère, que dirait-elle ? Je craignais sa réaction plus que n'importe quelle autre chose sur cette terre.

J'ai veillé trois nuits d'affilée, guettant le moindre bruit de pas jusqu'à ma porte, jusqu'à ce que je me décide à aller frapper chez les parents de Jade.

Son père, un peu gêné, m'a saluée avant d'appeler sa fille. Elle n'a pas eu le temps de parler que je lui ai demandé si elle avait reçu ma lettre, qui était à son nom. Avant même que je puisse dire quoi que ce soit, elle m'a demandé si tout cela était vrai. Je lui ai répondu par la négative, que j'avais inventé cette histoire par jalousie. Que tout était faux et, surtout, que je m'excusais auprès d'elle ainsi que de ses parents pour avoir agi de cette manière. Je pense qu'elle était tout aussi gênée que moi. La situation était absurde. Encore une fois, le problème venait de moi.

Je l'ai suppliée de ne rien dire à ma mère avant de rentrer, honteuse mais soulagée. Les jours suivants, je pouvais voir les regards insistants de ses parents quand ils me voyaient marcher dans la résidence. Que pouvaient-ils bien se dire ?

À la fin de l'année scolaire, ma mère n'arrivait plus à cacher son ventre. Éric a encore été le dernier au

courant de cette nouvelle grossesse. C'était un garçon. Un frère.

Je me demande comment il trouverait sa place dans ce chaos. Il n'était pas encore là que j'éprouvais déjà un sentiment d'impuissance à son égard.

Malgré sa grossesse, ma mère fumait des joints du matin jusqu'au soir. Bien que le salaire d'Éric soit important, nous étions souvent en difficulté financière. Ma mère avait la mauvaise habitude de cacher le courrier et de ne pas l'ouvrir jusqu'au jour où elle a reçu un rappel à l'ordre pour non-paiements des impôts depuis quelques années.

C'était ridicule. Nous habitions dans une villa, dans un quartier riche de la Côte d'Azur, et nous ne pouvions pas faire les courses passé le 15 du mois.

Il faut dire qu'en plus de leurs dettes une grande partie de l'argent de maman et Éric passait dans les plaquettes de shit de 100 grammes que ma mère m'envoyait chercher auprès des dealers avec lesquels elle sympathisait, se faisant passer pour une « nana cool » qui aimait fumer de temps en temps... Que pouvaient-ils penser de cette femme, celle-là même qui envoyait sa propre fille chercher son shit quand ce n'étaient pas les packs de bière au supermarché, accompagnée d'un petit mot pour que la caissière veuille bien la laisser passer ?

On devait être le 15 du mois quand ma mère m'a envoyée, avec son petit porte-monnaie noir contenant deux billets de 20 euros, faire les courses au Carrefour d'Antibes. Je devais prendre la ligne 22 pour m'y rendre.

Je détestais y aller, je voyais bien le regard des gens sur moi, souvent étonné face à cette gamine avec des sacs dix fois trop lourds à porter. J'en avais assez d'inspirer la pitié où que j'aïlle. Ma mère avait bien précisé de faire attention à l'argent : « Ce sont nos derniers sous du mois »...

Quand je suis arrivée à la caisse et que j'ai voulu payer, je n'ai plus trouvé le porte-monnaie. Rouge d'inquiétude, affolée, j'ai fait le chemin inverse et inspecté chacun des rayons dans lesquels j'étais passée. En vain ! Ma mère, qui s'impatientait, m'assaillait de messages pour me demander quand j'arrivais, elle avait besoin de Blédine pour le biberon d'Élise. Je ne savais pas quoi faire, je pleurais en courant dans le magasin, me disant que c'était toujours à moi que ça arrivait... J'ai eu le courage de l'appeler pour lui expliquer la situation. Elle s'est énervée en me menaçant vivement comme à son habitude. Elle criait et pleurait en même temps :

—Syrine tu as dix minutes pour retrouver ce putain de porte-monnaie ou je te défonce ta gueule devant tout le monde, tu as compris ? Je vais t'arracher les cheveux, tu vas voir, je vais te tuer !

J'avais l'habitude de voir mes cheveux par poignées dans ses mains dès qu'elle se mettait en colère contre moi. Je faisais les cent pas dans le magasin en me tapant le crâne, mais je savais très bien que c'était peine perdue : je ne retrouverais jamais ce putain de porte-monnaie noir !

Les dix minutes passées, ma mère a décidé de me rejoindre. Je pense qu'Élise était restée à la maison avec Éric et que ma mère a fait du stop. Car elle n'avait

pas le permis de conduire. Je l'ai rejointe à l'extérieur du magasin, car je ne voulais pas être humiliée devant tout le monde. Je me suis approchée d'elle tout en protégeant mon visage avec mes mains. Je pense que ça l'énervait d'autant plus...

Elle s'est mise à me mordre tout en m'insultant et en me menaçant de nouveau, avant de me donner discrètement des coups de poing dans le ventre. Puis elle m'a fait entrer à nouveau dans le magasin pour que je cherche encore son porte-monnaie.

Dans le dernier rayon qu'il me restait à inspecter, ma mère, excédée, m'a plaqué le visage contre le linéaire qu'elle a fait traverser à ma tête, jusqu'à l'intervention de l'équipe de sécurité incendie du magasin. Face à ces hommes, elle s'est arrêtée net. Ils ont dit qu'une femme les avait prévenus.

Ils m'ont demandé ce qu'il s'était passé, si ma mère m'avait frappée.

Pensez-vous vraiment qu'un enfant qui a peur avouera ce qu'il craint le plus ? Je n'ai rien dit, car je savais que je n'aurais fait qu'aggraver mon cas.

L'intervention a tout de même permis à ma mère de se calmer, mais je savais très bien que ce n'était qu'une petite pause avant notre retour à la maison.

Ma mère avait l'habitude de se laisser emporter par des colères très sombres, elle avait des réactions disproportionnées par rapport aux faits.

Un jour, alors qu'elle faisait le ménage chez des particuliers, elle avait profité de leur machine pour

Ça a commencé par une caresse...

laver notre linge, car la nôtre était en panne. Je l'avais accompagnée pour l'aider à porter les sacs de linge. C'était l'hiver et la nuit commençait à tomber. Nous étions sur le chemin du retour. Il fallait passer par une petite forêt. C'était un raccourci pour les personnes qui n'étaient pas véhiculées. Dans la forêt, j'ai fait tomber un sac de linge propre et mouillé sur la terre. Ma mère s'est retournée sans dire un mot et m'a giflée si fort que je sentais des boursoufflures rouges et vives sur ma joue.

Elle m'a ordonné de m'asseoir contre l'arbre et d'y passer la nuit sans bouger. La baffe n'avait pas suffi, telle serait ma punition. J'ai pleuré, la suppliant de me laisser rentrer avec elle, lui disant que j'avais peur du noir, des bruits, des loups. J'avais peur, tout simplement.

Elle m'a laissée une heure, le temps que j'aie suffisamment peur, avant de revenir me chercher !

Entre ses crises de colère, ma mère était aussi capable de me faire de belles surprises. Un matin, quand j'habitais avec elle à Paris, elle m'a réveillée, faisant mine d'être pressée et tracassée par quelque chose d'important. Je n'avais pas eu le temps de m'habiller correctement qu'il fallait déjà partir.

— Vite, vite, dépêche-toi !

Il fallait toujours faire vite avec elle, elle détestait attendre. On allait prendre le RER A depuis La Défense quand elle m'a demandé de fermer les yeux jusqu'à notre arrivée. Quand j'ai pu les ouvrir, nous étions devant la fameuse grille verte qui n'est autre que l'entrée de

La Norvège

Disneyland ! J'ai sauté de joie, et dans les bras de ma mère. Ce souvenir est lointain, mais je suis capable d'en dessiner les contours dans mon esprit. Ma mère n'a pas toujours été un monstre. Avec du recul, j'arrive à situer l'époque où notre relation s'est détériorée et où je n'ai plus été qu'un boulet à sa cheville, un obstacle à son bonheur. Cette époque remonte à notre arrivée à Nice, cette ville qui a signé ma première défaite.

DÉCOUVERTE DU CRIME

Arvide a déménagé, à toute vitesse, je n'ai même pas eu le temps de voir ses cartons ni même de lui dire au revoir. Il n'y avait désormais dans cette maison que des ouvriers qui abattaient des murs, comme s'ils avaient fini d'emporter toute mon histoire et ce terrible secret.

C'était le début de l'été, juste avant ma sixième.

Quand j'ai profité d'une pause de ces ouvriers pour entrer dans cette maison vide, c'était étrange. Je ne reconnaissais rien. Tout était blanc, même la moquette avait été enlevée... Par terre, un gros marteau noir avait été laissé juste devant le mur.

Je ne saurais pas expliquer mon geste, mais je l'ai pris et j'ai tapé de toutes mes forces contre le mur avec. Comme pour signifier ma présence, comme pour hurler que j'avais existé dans cette maison et que je voulais qu'on le sache !

J'ai fini de taper quand un des ouvriers m'a aperçue, partant en courant de chez Arvide. Peu de temps après cet

Ça a commencé par une caresse...

événement, l'un d'eux est venu me voir pour me demander si c'était moi qui avais fait ça. J'ai juré que non. Il ne m'a certainement pas cru, mais je n'ai jamais été inquiétée.

Quelques jours plus tard, Arvide a refait surface.

Il nous avait convoquées, Nina et moi dans son nouvel appartement, dans une ville voisine.

Nous y sommes allées.

C'était très étrange. C'était la première fois que l'on se voyait tous les trois depuis la nuit terrible où elle et moi avions été droguées.

Son appartement paraissait assez modeste en comparaison de son ancienne maison. Il y avait peu de meubles, aucune décoration, seulement les éléments essentiels pour vivre. Arvide nous avait laissé sa chambre pour la nuit, pendant que lui avait dormi sur le canapé.

Nina me paraissait changée, comme grandie. Elle n'était plus du tout la jeune fille sous l'emprise d'Arvide.

Elle ne parlait pas beaucoup, si ce n'est pour quelques banalités.

Arvide n'avait pas encore de table à manger, nous avons donc dû prendre notre repas sur un canapé, assiettes posées sur une desserte en métal gris. À table, il nous a confié que nous ne le verrions plus. Cette convocation signifiait nos adieux. Tous les trois, nous devrions nous quitter en emportant notre secret.

Nina lui a fait remarquer la singularité de notre relation et surtout ce qu'il nous avait fait. Nous lui avons promis de ne jamais rien dire à qui que ce soit. Il était inenvisageable pour moi de le dénoncer, car c'était

aussi prendre le risque d'être punie. Nous avons quitté la table sans un mot, avant de nous endormir jusqu'au matin. Arvide a d'abord accompagné Nina avant de me conduire chez moi.

Sur le trajet du retour, alors que nous n'étions que tous les deux, je lui ai demandé s'il avait des ennuis avec la police, si quelqu'un était au courant de quelque chose. Il a paru anxieux et préoccupé. Arvide m'a seulement annoncé que, bientôt, il devrait quitter la France et rentrer en Norvège.

Je ne pourrais situer la période où le ciel s'est écroulé pour moi.

J'étais dans ma chambre, quand j'ai entendu frapper à notre porte. Je suis sortie discrètement pour écouter. J'ai vu deux hommes en uniforme bleu et mon cœur a lâché. J'ai cru au début que c'était à cause de ce que j'avais fait sur le mur de l'ancienne maison d'Arvide. J'ai entendu les policiers nous demander de les suivre jusqu'au poste de police « afin de recueillir le témoignage ».

Ma mère m'a fait signe de me préparer avant de descendre les rejoindre.

Assise à l'arrière de la voiture à côté d'elle, je sentais ma respiration se bloquer, j'avais la nausée. Je revois ma mère, au poste de police, marquer un arrêt et m'arracher le collier qu'Arvide m'avait offert.

—Quoi qu'il ait pu se passer, tu ne le reverras jamais.

J'ai acquiescé sans dire un mot.

Ma mère a d'abord été interrogée seule pendant que moi, j'étais dans une pièce froide à côté, avec des jouets

pour enfants. Je réfléchissais à ce que j'allais pouvoir dire, je me demandais si j'aurais le courage de saisir ma chance et de dénoncer la maltraitance de ma mère. Je ne pensais même plus à Arvide. Le problème, c'était elle.

Quand ils ont fini de l'interroger, les policiers m'ont conduite dans une petite pièce grise avec, pointée sur moi, une caméra qui filmerait chacun de mes mots.

J'essayais de ne rien laisser transparaître. J'avais fait la promesse de ne rien dire et, surtout, je ne voulais pas que ma mère le sache.

Les premières questions étaient assez bateau, j'y ai répondu facilement sans me laisser impressionner par les uniformes. J'étais persuadée d'être assez forte pour tenir mon secret.

Quand les policiers ont commencé à évoquer ma relation avec Arvide, j'ai ressenti le poids de la caméra, à quelques mètres de moi, appuyer sur chacun de mes mots. Je savais que j'étais filmée. Il y aurait donc une preuve de ma trahison. J'étais le plus évasive possible, je répondais à côté en minimisant les faits. Je disais que je ne le voyais que rarement, que je fréquentais surtout Nina qui, à l'époque, vivait chez lui. J'essayais de cacher la vérité.

J'ai vite compris que les policiers savaient déjà. Quand ils ont évoqué les abus de manière très précise, je n'ai plus su comment faire. C'était insupportable pour moi, je ne savais pas si j'étais coupable ou victime, je pensais qu'on allait me mettre en prison pour ce que j'avais fait. Tout se mélangeait, je n'en pouvais plus de ces questions, j'étais terrifiée.

Face à la précision des détails énoncés par les policiers, j'étais bien obligé de confirmer certaines choses. Les caresses, les bains nus avec Nina pendant qu'il nous filmait, ses gestes suggestifs, les films sur son ordinateur. Mais jamais je n'ai osé décrire ce qu'il se passait réellement.

La question qui a achevé l'interrogatoire était la suivante :

— Arvide dit que tu as pris son pénis dans ta bouche. Est-ce que c'est vrai ?

J'ai regardé la caméra et je me suis effondrée.

Je ne pouvais plus respirer, ça ne ressemblait pas à des pleurs, je suffoquais. Je ne pouvais pas avouer cette terrible chose, c'était bien trop grave. Cette question me rendait coupable, c'est comme si, dans ma tête, Arvide avait subi ce que je lui avais fait. Après tout, c'était moi qui avais son sexe dans ma bouche et non l'inverse.

Je n'ai plus osé dire un mot de cette histoire, les policiers m'ont reconduite jusqu'à un couloir où ma mère, assise, discutait avec la mère de Nina. Je ne savais pas ce qu'on lui avait dit, mais elle n'osait me regarder. J'ai entendu la mère de Nina dire à la mienne que de toute façon, c'était normal si j'avais vécu cela, car j'étais trop extravertie... Ces mots ont fini de me condamner aux yeux de ma mère. Je ne sais pas si c'est une question de génération ou si cela résulte simplement de la bêtise humaine, mais cette phrase est longtemps restée gravée en moi.

Il faisait nuit quand les policiers nous ont raccompagnées à notre domicile. Quand je suis sortie de la voiture,

les pierres qui étaient dans mon estomac avaient disparu. J'avais l'impression de m'envoler à chacun de mes pas.

J'ai même rêvé un instant que ma mère allait enfin m'aimer, me prendre dans ses bras et me consoler. J'étais une victime maintenant, elle pourrait prendre soin de moi et s'excuser pour toutes les fois où elle se mettait trop en colère. Elle ne pouvait plus me frapper, c'était fini, ces viols étaient finalement ma chance de retrouver ma mère, d'être de nouveau sa fille et de ressentir son amour.

L'espace de quelques secondes, j'ai eu l'illusion d'un nouveau départ. Nous n'étions plus qu'à quelques pas de notre maison quand ma mère s'est arrêtée pour me dire :

— Tu n'es qu'une pute et tu as aimé ça.

Mon monde s'est effondré, c'était le début d'un nouveau cycle de violence, encore plus terrible que le précédent.

Cette période est très floue pour moi aussi parce que j'essayais de me faire le plus petite possible. J'avais déjà causé beaucoup de problèmes autour de moi et ma mère ne manquait pas de me le faire remarquer chaque putain de jour de mon existence.

Elle avait franchi un cap, désormais, il lui arrivait de me cracher dessus, elle ne supportait même plus mon reflet.

Les quelques mois qui ont précédé le procès, je n'ai vécu que coups, humiliations et insultes.

Même sa manière de me frapper avait perdu toute dignité. Elle n'hésitait plus à me lever la main dessus en public. J'étais sa chienne, la pute de la maison, elle avait

peur que je reproduise ce que j'avais vécu sur Élise ou sur mon petit frère à naître. Moi, c'était d'elle dont j'avais peur, je n'en pouvais plus, ma tante était trop loin de moi à ce moment-là et je n'avais personne vers qui me retourner.

C'est comme ça qu'au collège, j'ai commencé à avoir des comportements déviants avec les garçons de ma classe. Ma réputation de petite fille sale n'avait pas manqué de faire le tour de mon nouvel établissement. J'étais exclue, mise de côté comme un vulgaire paquet de linge sale.

Pour tenter de me faire aimer, j'apportais régulièrement des bonbons que j'achetais avec les pièces que ma mère laissait traîner. Mais ça ne fonctionnait jamais bien longtemps.

Quelque chose en moi repoussait les autres.

On disait de moi que je sentais mauvais et on n'avait pas tort, ma mère n'aimait pas que je prenne des douches.

Il m'est arrivé de rester un mois sans me laver à cause des fuites d'eau venant de la salle de bains. Dès que je prenais une douche, l'eau coulait dans notre cuisine.

Lassée d'être seule, j'ai commencé à me rapprocher des garçons, je pensais que, pour les attirer, je devais faire comme avec Arvide. Ce n'était pas rare pour moi de proposer aux garçons de ma classe ou du collège de les rejoindre après les cours dans le petit bois d'à côté pour leur montrer mes seins.

Je n'en tirais aucune satisfaction personnelle et je ne les laissais jamais me toucher. Ces moments me donnaient simplement l'illusion, pendant quelques instants, de ne plus être transparente ou, pire, rejetée.

Ça a commencé par une caresse...

Le procès arrivait à grand pas.

Quelques jours avant, j'ai rencontré mon avocate, une femme blonde et assez élégante, la quarantaine tout au plus. Nina avait une avocate qui paraissait plus jeune. La sienne était brune et moins sévère.

On ne s'est rencontrées que deux ou trois fois, mon avocate et moi, et à chaque fois, c'était avec ma mère. Je les entendais se demander si je devais parler à la barre ou non, si je serais en mesure d'évoquer les faits et comment cela impacterait les jurés.

J'écoutais ma mère demander à l'avocate quel serait le montant des dommages et intérêts. Je ne comprenais pas les mots qu'elle employait ni même ce que je faisais là. J'avais l'impression d'être un simple témoin d'un crime qui avait brisé ma vie.

Jamais on ne m'a demandé ce que je ressentais ou ce que je vivais. On ne m'écoutait pas et je devais faire ce que l'on me demandait. Pourtant, à ce moment-là, j'avais tant besoin d'être entendue.

Pendant ces rendez-vous, une seule chose avait retenu mon attention : les « scellés ». Ils étaient la preuve de ce que Nina et moi, ainsi que de nombreuses victimes, avions subi.

J'apprendrais un peu plus tard le motif de l'arrestation d'Arvide. Il avait été confondu pour détention de 420 000 images et vidéos à caractère pédopornographique sur son ordinateur, raison pour laquelle je n'avais pas eu à énumérer les faits dont j'avais été victime.

Toutes les preuves étaient là et, surtout, je n'étais pas la seule. J'étais soulagée de savoir que je n'aurais

pas à me battre pour crier ma vérité. Que même si j'étais coupable, grâce aux autres victimes je pourrais m'en sortir.

Quand bien même j'avais pris du plaisir, cette nuit-là, lui aussi serait coupable, nous serions deux sur le banc des accusés.

Pendant ces entretiens, je restais fascinée par la capacité de ma mère à jouer les victimes collatérales devant notre avocate.

Je la voyais feindre la tristesse et la compassion à mon égard quand, une heure avant, je n'étais qu'une sale petite chienne. Jamais on ne s'est posé la question quant à la responsabilité de ma mère. Comment celle-ci avait-elle pu laisser sa fille autant de temps chez un homme de 54 ans, sans se poser de questions ?

On dit de mon affaire que j'ai eu de la chance, que le procès est très vite arrivé, ce qui est rare dans le système judiciaire...

De la chance, moi ? Mais de quoi parle-t-on ?

Chaque jour une femme me répète que je suis sale, et dégoûtante, à l'école, on me rejette et chez l'avocate, on ne m'écoute pas. Où voyez-vous de la chance ?

Le procès s'est étalé sur plusieurs jours, ma présence n'a été requise qu'à deux reprises.

LE PROCÈS

Le matin du premier jour, ma mère est venue me souffler dans l'oreille qu'il était l'heure pour moi, le moment d'assumer mes bêtises.

Je n'avais que 11 ans et je portais déjà tout le poids du monde sur mes épaules. J'avais honte en me préparant ce matin-là, car je n'avais même pas de quoi m'habiller correctement, mes vêtements étaient souvent sales et sentaient encore la transpiration.

Moi, je voulais être belle.

Je ne voulais pas ressembler à une victime.

J'avais au fond de moi cette certitude que le laid nous rend coupables et plus facilement condamnables que le beau.

La beauté est un passe-droit vers la porte d'entrée, vers les sentiments les plus nobles, la compassion, l'altruisme et la bienveillance. Tout est plus facile quand on est conforme à un idéal esthétique. Moi, j'étais moche et coupable.

Ça a commencé par une caresse...

Dans cette cour d'assises, j'avais l'impression d'assister à une pièce de théâtre. Chacun jouait son rôle.

Je les voyais marcher avec leurs longues robes noires. Il y avait des gestes, des bruits, mais je n'entendais pas.

Je restais assise face à lui.

Seule une vitre derrière un micro nous séparait.

J'avais peur de le regarder, peur que, si mon regard croise le sien, on vienne me chercher pour me placer à côté de lui.

C'était étrange ! Je lisais sur son visage les marques de mes blessures, comme si le temps avait enfin pris sa revanche.

Il n'avait pas l'air coupable, je dirais même que, tout comme moi, il inspirait la pitié.

Ma mère, nerveuse, assise à côté de mon avocate, me lançait des regards accusateurs quand je cherchais sa compassion derrière son énorme ventre.

Je voyais les jurés se passer des objets emballés dans des sachets plastiques, les mêmes que l'on utilise pour conserver les aliments. Parmi ces objets, je devinais sa caméra.

Plus tard, j'entendrais dire que certains jurés ont vomi en regardant nos preuves. Moi, je ne sais pas ! Je n'étais pas là, et à ce moment-là, je ne voulais pas me souvenir...

Avec le souvenir vient la honte.

À l'audience, je portais un pantalon kaki et un vieux tee-shirt rouge. Mes cheveux étaient tirés en arrière pour former une queue-de-cheval pitoyable. Je ne ressemblais à rien, tout comme lui, dans son box vitré...

C'était drôle ! Nina et moi étions deux de ses victimes mais au procès, il y avait deux camps, les victimes qui avaient l'air de vraies victimes, et moi, le sac de linge sale.

Puis le moment est venu pour moi d'affronter tous les regards des gens présents dans la salle d'audience. Je me suis donc avancée à la barre et j'ai tenté d'être le plus crédible possible. Je faisais déjà assez pitié comme ça sans avoir besoin d'ouvrir la bouche. La seule phrase que je me souviens avoir prononcée est : « Il faut avancer, oublier cette histoire et tourner la page. »

Quelle idiote j'étais de penser qu'il suffisait de tourner une page pour oser avancer.

En écrivant cette phrase, assise dans mon salon, j'éprouve une profonde compassion à l'égard de cette jeune fille. Je sais bien que c'est moi, mais pour survivre, j'ai besoin de séparer cette même personne en deux entités différentes. J'étais courageuse de penser que je pourrais porter à moi seule ce fardeau, et ne plus déranger personne avec mes bêtises ! Au fond, c'était ce que je voulais, ne plus en parler et avancer.

Vous savez, comme ces victimes que l'on juge parce qu'elles se sont douchées après avoir été violées, parce qu'elles n'ont pas alerté la police juste après l'événement, qu'elles n'ont pas parlé ! Mais comprenez bien qu'après avoir été violé, la dernière chose que l'on souhaite, c'est en parler, on veut seulement se sentir à nouveau propre. Fermer la porte, se replier sur soi pour espérer se sentir de nouveau en sécurité.

Ça a commencé par une caresse...

Quand Arvide a pris la parole, mon avocate s'est mise à me regarder tendrement, comme si soudain, elle s'était souvenue que j'étais, moi aussi, une victime malgré mon état. Je n'avais qu'une angoisse à ce moment-là : qu'il dise que, moi aussi, j'avais aimé ça. Pire, qu'on m'accuse de l'avoir forcé à se laisser toucher.

Debout face aux jurés, Arvide s'est excusé. Il a même avoué que s'il ne s'était pas fait arrêter, il comptait nous tuer Nina et moi. Je n'ai pas prêté attention à son couplet tragique sur les motivations de ses pulsions envers les enfants. J'ai seulement entendu que nous n'étions pas les seuls.

Les avocats lui ont posé des questions sur un petit garçon qu'il aurait connu dans le passé. Je pense que c'est ce même petit garçon à la peau dorée dont la photo était posée sur le bureau de la chambre d'Arvide. Mathilda aussi avait été victime de viols. Plusieurs autres prénoms sont sortis, jusqu'à celui de sa propre fille...

Il a été dit par l'ex-femme que sa fille s'était retrouvée dans le lit conjugal de ses parents, avec la main de son père sur son sexe.

Arvide a aussi mis en cause la responsabilité de ma mère, indiquant qu'elle me frappait régulièrement, raison pour laquelle je venais me réfugier chez lui. Personne n'a prêté attention à cette phrase. C'était pourtant la clé de l'énigme. Arvide venait de dire tout haut le nom du véritable coupable.

Le procès était assez stressant. Chaque jour où nous étions convoquées, ma mère me rappelait qu'à cause de moi, elle ne pouvait profiter pleinement de son

accouchement. Que s'il arrivait quelque chose à mon frère, j'en serais l'unique responsable...

Puis la condamnation a été prononcée : quatorze ans de réclusion criminelle. Pourtant, quelques heures avant, il était question de vingt ans.

Ma mère pressait l'avocate quant à la question des dommages et intérêts. Elle voulait surtout savoir quand elle pourrait les recevoir. Il était question d'une somme s'élevant entre 14 000 et 20 000 euros. Arvide devrait également effectuer un versement mensuel depuis sa prison.

Après tout s'est très vite enchaîné. Grâce à ou à cause de l'incompétence de mon avocate, ma mère a pu récupérer la totalité de mes dommages et intérêts, et les encaisser plus rapidement. L'argent en poche, mon petit frère étant né, elle n'avait plus aucun obstacle pour jouir de sa liberté.

Ma mère avait pris le soin d'organiser son départ dans le plus grand secret, laissant notre merde derrière elle. Elle en avait assez des colères d'Éric, de son alcoolisme et de sa passivité face à ce qui l'entourait. Elle voulait vivre, sortir de cette existence qu'elle n'avait au fond jamais désirée.

Son ventre étant vide, nous n'avions désormais plus aucun intérêt pour elle.

La suite est banale. J'ai été déscolarisée de mon collège, où j'ai laissé le souvenir d'une petite fille sale. La petite Syrine est morte là-bas.

De retour à Paris, de retour à la case départ, il était désormais temps pour moi de me concentrer pour devenir une autre.

Ça a commencé par une caresse...

Élise, mon petit frère et moi logions dans un hôtel pendant que ma mère sortait régulièrement. Elle se pavait avec de nouveaux vêtements, sortait tous les soirs avec de nouvelles personnes. À Paris, elle renaissait de ses cendres, oubliant ce qu'elle avait construit par le passé. Nous, ces enfants.

PARTIE 2

LOU

— A la troisième inspiration, vous poussez fort avec moi ! Allez Madame, tenez bon, on y est presque.

Couchée sur le dos, les pieds dans des étriers, je m'apprête à expulser quelque chose dont je n'ai même pas connaissance.

— Mais qu'est-ce que je fais là ? J'ai à peine 17 ans et je suis en train de te donner la vie. Je ne suis moi-même qu'une enfant.

On dit que c'est le plus beau jour dans l'existence d'une mère, mais qu'en est-il de celles qui n'ont pas eu le choix ? Qui ne sont encore que des enfants ? Ou bien de celles qui n'en ont pas eu le désir ?

Cette illusion de l'instinct maternel inné, ancré dans les profondeurs de la biologie féminine, n'est qu'un fruit de l'imagination que crée notre société pour nous diviser. D'un côté, les bonnes mères, de l'autre, moi et des milliers d'autres femmes. Je ne crois pas à cet instinct,

Ça a commencé par une caresse...

je préfère croire en l'amour qui, lui, est universel, qui se construit et se développe avec le temps.

À côté de moi, le père de ma fille, lui non plus, ne sait pas trop ce qu'il fait là. Deux êtres paumés réunis par les mêmes difficultés sociales qui ont décidé de garder cet enfant.

Ma fille est arrivée vite, sans difficultés, je n'ai pas eu à pousser longtemps pour que son petit corps à la peau bleutée se pose sur mon sein. Je la regarde, avec ses grands yeux, et je sens le monde s'écrouler sur moi une seconde fois.

Pourquoi moi ?

Je ne suis qu'un être inachevé, plein de ratures et d'écorchures, et toi, tu es là, toute neuve, vierge de souffrance, ne demandant qu'à être aimée. Mais je suis incapable de t'aimer.

Je n'ai même pas assez d'amour pour moi, pour me maintenir en vie. Quand j'ai appris ta venue, il était trop tard pour nous. Ton destin était déjà scellé au mien. On a toujours le choix, j'ai fait celui de te garder et de t'élever en même temps que moi, qu'importe le déni. Tu as fait le choix de vivre malgré mon ventre vide.

Ma fille, tu seras mon premier amour, le plus douloureux et le plus éprouvant.

Avant de poursuivre le deuxième chapitre de ma vie, il est essentiel pour moi, d'expliquer comment j'en suis arrivée là.

Paris devenait gris sans Élise et sans mon petit frère, qui étaient rentrés chez leurs grands-parents paternels.

Je n'avais que 13 ans. Ma mère m'avait laissée près d'un mois dans un hôtel, en périphérie de banlieue. Dans cet hôtel, j'étais seule et livrée à moi-même. Ma mère venait quelquefois, pour me donner de quoi payer la chambre et me nourrir. Quand elle passait, c'était toujours en coup de vent. Le but était de me maintenir en vie et à l'écart.

La suite est assez floue et je n'ai aucune certitude quant à ce qui a pu se passer pour moi. C'est un souvenir que j'ai travaillé récemment en séance d'EMDR, cette psychothérapie qui, par les mouvements oculaires, cible les mémoires traumatiques des individus.

Dans cet hôtel, il y avait un veilleur de nuit. Ma chambre n'était qu'à quelques mètres de l'accueil et, régulièrement, j'allais discuter avec lui. Des discussions tout à fait banales.

Il devait avoir la trentaine à peine, et ne semblait pas étonné de me savoir seule ici. C'est vrai que depuis Arvide, je n'avais plus peur de rien, je pensais même ne plus avoir conscience du danger, comme si j'avais perdu tout instinct de protection.

Il m'arrivait même de quitter ma chambre et de marcher seule dans la rue en pleine nuit, mais jamais après minuit. Ces balades nocturnes me donnaient la sensation d'être libre, détachée de tous mes maux. La nuit était devenue mon répit, et chaque soir de sortie, je questionnais la lune, rêvant d'un avenir étoilé.

Ce veilleur était gentil avec moi, n'avait jamais de gestes déplacés, nous n'étions même jamais côte à côte, son bureau nous séparait toujours et de temps en temps,

il m'offrait quelque chose à boire. Je me souviens d'une boisson étonnamment rose, impossible à décrire mais agréable.

Ce soir-là, j'ai regagné calmement ma chambre, mais quand je me suis réveillée, deux jours s'étaient écoulés... Je ne comprenais pas comment j'avais pu autant dormir. Tout était flou. Je ne me rappelais même pas m'être couchée et encore moins m'être déshabillée. Je n'avais que ma culotte, qui était tachée de blanc...

Je n'ai rien fait de cette histoire, j'ai simplement essayé de l'oublier. Parfois, à trop creuser, on finit par s'enterrer.

Peu de temps après cet épisode, j'ai été envoyée dans la famille d'Éric, pendant que ma mère était internée en hôpital psychiatrique pour je ne sais quels motifs. Vue comme une intruse, j'étais à l'écart du reste de la famille et devais rester chez une de ses tantes, un peu excentrée, sans possibilité de rendre visite à Élise et à mon petit frère qui y étaient aussi.

La tante d'Éric m'avait laissé une chambre à l'étage et prenait soin de fermer la porte du couloir à clé pour que je ne m'échappe pas. Finalement je l'en remercie, car grâce à elle, je me suis découvert un talent que je ne soupçonnais pas, la discrétion.

Je n'avais qu'une idée en tête : trouver cette clé pour ouvrir la porte du couloir et contacter ma tante Nanina à l'aide de son ordinateur qui était en bas. Je me rappelle très bien cette victoire, c'était le soir de la mort de mon idole Michael Jackson.

Ni une ni deux, à pas de chat, je suis entrée dans ce bureau avec la clé que j'avais réussi à subtiliser quelques heures plus tôt. Je me suis connectée sur Facebook et j'ai envoyé ce message : « Nanina, viens me chercher » !

Quarante-huit heures plus tard, ma tante était là, m'entourant de tout son amour. Enfin, j'étais à ma place.

J'ai eu la sensation étrange que le temps s'était mis en pause ces deux dernières années et qu'enfin, la vie reprenait son cours. Je retrouvais la place que je n'aurais jamais dû quitter, le ventre duquel j'aurais dû naître.

Les trois années qui ont suivi ont été les plus belles de ma vie. J'avais trouvé une famille, une figure paternelle, une autre petite sœur aux cheveux bouclés dorés et une nouvelle ville à conquérir, Bordeaux.

Ici, j'oubliais mon passé et me réinventais. À leurs côtés j'ai appris à vivre et à respirer sans saccades. Des choses banales comme se tenir à table, manger proprement, se doucher chaque jour et changer de sous-vêtements ont été nouvelles pour moi. Je redevenais enfin une enfant dont on se souciait et dont on s'occupait. Je n'avais pas honte d'inviter des gens dans ce nouveau chez-moi où tout était beau, propre et serein.

J'étais dans une plénitude constante. Je pouvais enfin arrêter de tout anticiper, d'être hyper-vigilante. Ma mère disparaissait peu à peu du paysage et, surtout, je ne pensais plus à Arvide. C'est fascinant de trouver en l'amour un pouvoir guérisseur. Je ne souffrais plus.

À l'école j'étais devenue la fille populaire que j'avais toujours voulu être. Je préférais attirer l'attention sur les défauts des autres que sur moi, de peur que l'on

remarque ce que je cachais au fond moi. Je jouais les grandes gueules affirmées qui n'ont peur de rien et qui ont déjà tout vu. Je n'étais pas toujours sympa avec les autres, mais je ne voulais pas redevenir la pauvre fille seule qui n'intéresse personne.

Il était hors de question de revenir en arrière.

J'ai le souvenir de ces moments privilégiés passés avec ma tante, de son amour inconditionnel. Je me rappelle ces soirées où je lui proposais des massages du cuir chevelu contre quelques pièces, on appelait ça les « shcroumf shcroumf ».

À cette époque, j'avais déjà commencé à fumer. Je trouvais dans la cigarette une forme de liberté et d'appartenance. Comme si la clope était le symbole d'un esprit contrarié, d'une âme blessée. Je livrais alors mon passé à chacune de mes bouffées.

Je ne sais pas comment ma tante a fait pour essayer de remettre sur pied l'adolescente morcelée que j'étais. Je l'ai beaucoup fait souffrir, ainsi que mon oncle et, très certainement, Emma par ricochet.

Je n'avais peur de rien, et surtout pas de mourir.

J'avais soif de liberté et j'en avais assez que les adultes décident pour moi, malgré l'amour qu'elle m'a porté, malgré les bases qu'elle m'a données. Je lui dois aussi mon goût pour la lecture et pour l'écriture. Elle a su révéler certaines parties de moi qui n'auraient jamais pris la lumière sans son amour. Je voulais vivre ma vie par mes propres moyens, je n'avais plus confiance en personne, jusqu'au jour où j'ai rencontré le père de ma fille.

Notre rencontre a été banale ; elle nous appartient, ainsi que notre histoire. Pour parler de lui, je parlerai de moi, de ce que je ressentais à ses côtés. Il symbolisait le futur et rien en lui ne me ramenait à ce que j'étais. Il était neuf, avec des yeux rieurs. Avec lui, je me sentais vivante et puissante. Il a comblé mon désir insatiable d'aimer. Je ne l'ai pas choisi, l'aimer, c'était vivre. Je n'aimerai plus jamais comme ça. Il n'y a pas de fatalité dans cette phrase. Il y a cependant différents amours et différentes façons d'aimer. Il a su me montrer des qualités différentes de celles qu'autrefois, je mettais en avant pour me faire apprécier. Malgré toutes les difficultés qui pouvaient nous éloigner, je lui suis reconnaissante d'avoir fait naître en moi la femme.

Je faisais régulièrement le mur pour le rejoindre le soir. J'ai même fugué quelques jours, laissant ma tante, mon oncle et Emma dans une angoisse terrible de ne pas savoir où j'étais.

J'ai attendu de passer mon brevet pour décider de fuir avec lui et ne plus revenir. Malgré mes bêtises, ma tante avait réussi à faire de moi une élève studieuse, parfois un peu trop. J'ai développé une quête de perfection dans tout ce que je faisais. Comme si mes résultats reflétaient ma légitimité. Je me définissais à travers mes notes. Aujourd'hui encore, je suis cette personne qui n'atteint sa satisfaction que par le résultat.

J'ai besoin de contrôler les choses et les situations. Je fonctionne à la récompense, en essayant de garder un équilibre entre action et résultat. Par exemple, je sais que j'ai écrit suffisamment pour pouvoir m'octroyer une cigarette, cette clope que je suis censée arrêter depuis

trois ans. Travailler suffisamment pour mériter sa récompense, cela s'applique à n'importe quelle chose de mon quotidien.

À cette période de ma vie, je me sentais bien, j'avais mis de côté mon passé pour vivre mes premiers émois. J'avais tout d'une adolescente ordinaire à quelques détails près. Je fumais en cachette.

J'étais souvent invitée aux anniversaires, j'ai même eu le droit de passer des soirées avec mes copains de classe. C'est d'ailleurs à cette période que j'ai rencontré mes deux meilleures amies, Camille et Alexiane. Camille était une grande brune aux cheveux longs et bouclés, son visage portait la trace de son enfance. Elle portait toute la tendresse du monde. Alexiane, elle, était blonde, avec une crinière indomptable, tout comme Camille. Elle était la première à vouloir protéger les plus faibles, avec une soif insatiable de justice. Elle n'aimait pas beaucoup que je prenne certaines personnes à partie par mesquinerie.

Alexiane a souvent couvert mes bêtises, elle est allée jusqu'à mentir à la police lors d'une de mes fugues. Je lui avais fait promettre de ne rien dire, elle seule savait où j'étais. Sa famille était aussi très présente pour moi. Elle l'est toujours. J'aime à me dire que je suis un peu comme une seconde fille pour ses parents et je pense qu'ils seraient d'accord avec cette affirmation.

Alexiane, je ne l'ai pas choisie, je l'ai aimée sans condition, tout comme aujourd'hui. Avec, Camille c'était différent. C'est le temps qui nous a rapprochées. Comme si les femmes que nous étions devenues s'étaient rencontrées pour ne former qu'une seule et même personne.

Je veille sur elle tout comme elle, sur moi. Chacune comprenait les difficultés de l'autre sans que nous ayons besoin de les expliquer car nous partagions la même sensibilité, qui nous caractérise encore à ce jour.

Malgré tout l'amour que je recevais, j'avais besoin de créer mon monde avec celui que j'aimais et en qui j'avais toute confiance, à cette époque. C'est la veille des résultats de mon brevet que j'ai décidé de partir avec lui. Cette nuit-là, j'ai fait le mur. J'ai usé de tous les arguments possibles pour le convaincre de partir avec moi. Il a essayé à plusieurs reprises de me dissuader mais ma décision était déjà prise. Nous avons erré d'hôtels à sa voiture dans laquelle nous dormions. J'étais insouciante et je n'imaginai pas l'inquiétude dans laquelle je plongeais ma tante.

Pour lui éviter toute poursuite, j'appelais régulièrement la police pour prévenir que je n'avais été enlevée mais que j'étais partie avec lui de mon plein gré, car à cette époque, j'étais mineure et lui, majeur.

Ma tante avait porté plainte contre lui mais à cette époque, ma tante n'avait pas ma garde, ma responsabilité revenait donc à ma mère.

Ensemble, nous avons galéré. C'était digne d'un film. On n'avait rien mais on s'aimait. On a dû faire pas mal de bêtises pour vivre cachés. Il n'avait pas de travail et moi, je sortais tout juste de l'école, j'avais 16 ans à peine. C'est fou comme à cet âge-là, on se sent tout-puissant, on a le monde pour terrain de jeux. Comme si tout était possible. Lui et moi face au reste du monde.

Ça a commencé par une caresse...

Je me rappelle ces soirées passées dans la voiture à rêver, les yeux ouverts, avec de la mousse de foie étalée sur du pain de mie et quelques serviettes en guise de couvertures. Dès que l'on arrivait à gagner un peu d'argent, on en profitait pour s'offrir une nuit à l'hôtel. Il payait en espèces et je l'attendais dans la voiture. Quelle inconscience ! Mais c'était la première fois que l'on m'écoutait, que je pouvais enfin décider de vivre comme je le souhaitais, sans règles, avec l'amour pour unique loi. Cette période a duré quelques mois avant que je décide de contacter ma mère pour qu'elle lève la plainte de ma tante. Ainsi, nous pourrions vivre normalement.

J'ai donc revu ma mère. J'étais avec lui. Ça a été stérile. Elle avait déménagé chez une de ses amies qui habitait dans les Alpes. Elle y était seule, sans mon frère et sans ma sœur qui vivaient chez leur père. Nous ne sommes restés que quelques jours, assez pour qu'elle puisse convaincre ma tante de retirer sa plainte.

À notre retour à Bordeaux, nous avons eu la surprise de constater que ma mère avait subtilisé le chéquier de mon amoureux et qu'elle s'en était servie pour faire ses courses.

Elle ne changerait pas !

Je n'étais guère étonnée et j'étais surtout profondément désolée pour lui car, son compte étant vide, ses chèques étaient revenus impayés. Sans ressource, nous devions trouver un moyen rapide pour éviter un interdit bancaire. Sa mère a accepté de nous loger le temps que nous trouvions une situation stable et de quoi vivre décemment.

Elle avait une jolie petite maison excentrée et avait eu la gentillesse de m'accueillir malgré la situation dans laquelle j'avais plongé son fils. Elle a vu une gamine abîmée par la vie, qui n'avait plus rien à perdre, sauf lui. Ça n'a pas dû être facile pour elle, deux mondes parallèles se rencontraient. Je n'étais pas très stable et mes émotions prenaient souvent le dessus. La promiscuité dans laquelle nous étions plongés provoquait souvent des conflits et il m'arrivait de m'emporter sans prêter attention à ce qui se passait autour de moi.

Sa mère a dû se sentir comme une invitée dans sa propre maison. Je n'en pouvais plus de cette situation. Mon couple n'en était plus un, je restais souvent seule, sans comprendre comment nous en étions arrivés là. Sans personne à qui parler et me confier, je me suis tournée vers la nourriture. J'y trouvais quelque chose de réconfortant et d'apaisant. Je retrouvais l'origine du monde : mâcher était devenu un substitut du sein maternel. J'étais bien trop lâche pour garder ce que j'engloutissais, alors en parcourant quelques blogs dont le célèbre « Pro ana », j'ai découvert ma nouvelle meilleure amie, la boulimie.

De peur que les toilettes familiales sentent le vomi, je préférais alors me cacher dans le jardin et ouvrir un sac-poubelle avant d'enfoncer mes doigts au fond de ma gorge et d'expulser ce que je venais d'avalier. Cette maladie prenait une place de plus en grande en moi. Il m'arrivait même de me cacher dans le petit bois derrière la maison pour y vomir en cachette.

Je voulais être le plus mince possible, disparaître aux yeux des autres et qu'aucune partie de mon corps ne se

fasse remarquer. Il y a quelque chose de grisant dans cette maladie. L'illusion du contrôle me donnait l'impression d'être forte. J'avais besoin de me remplir pour ressentir la vie. J'aimais la sensation de mon ventre creux et de ma gorge enflée. J'y trouvais sécurité et réconfort, c'était pour moi un moyen d'avoir le contrôle sur quelque chose. Mes crises étaient de plus en plus importantes, il m'arrivait d'organiser ma journée en fonction d'elles. Je choisisais scrupuleusement mes aliments. Il fallait qu'ils soient rapides à manger et, surtout, faciles à expulser. J'évitais d'aller faire mes courses aux mêmes endroits de peur d'être démasquée. Je voyais les regards interrogateurs face aux articles que je déposais sur le tapis de caisse.

Comment un si petit corps pouvait-il rester mince avec toutes ces merdes, riches en sucres et en gras ?

Avant de poursuivre, j'aimerais dire à toutes les personnes atteintes de troubles alimentaires comme la boulimie : sachez que vous n'êtes pas seuls, et surtout pas faibles. Il faut avoir une force mentale redoutable pour survivre avec cette maladie et se réveiller chaque matin avec l'énergie d'affronter sa vie.

Être atteint de troubles alimentaires, c'est se réveiller chaque matin en pensant à sa crise. Organiser sa journée en fonction d'elle. Rester suffisamment discret pour ne pas se faire démasquer. Avoir un nœud à l'estomac avant chaque repas. Subir les effets du *craving* et tenter d'y résister. Supporter les regards inquisiteurs et essayer de les rassurer. Avoir faim, avoir mal, être épuisé après chaque crise et se dire que ce sera la dernière...

C'est une guerre contre soi et surtout contre son cerveau qui agit comme un ordinateur en gardant en mémoire la sensation salvatrice que l'on a lorsqu'on se vide. Notre cerveau nous rappelle uniquement le soulagement éprouvé quand arrive l'instant où l'on bascule, où l'on perd le contrôle et où plus rien autour n'a d'importance.

C'est à l'Hôpital Pellegrin de Bordeaux qu'on m'a annoncé que j'étais enceinte de cinq mois et demi. Il était 14 heures.

Ce jour-là, j'ai appris la définition du déni.

Il était là, lui non plus ne comprenait pas.

Encore une fois, j'ai accusé le coup, sans avoir le choix. Avec le temps, j'avais compris que le choix est un luxe destiné à une infime partie de la population. Parfois, ne pas avoir le choix, c'est se complaire en étant résigné. Je me disais que je trouverais peut-être du bonheur dans cette résignation. Mais sur le moment, je devais me battre pour deux.

J'ai donc laissé mon ventre se déchirer pour que tu puisses grandir. J'étais incapable d'imaginer ce que serait ma vie avec toi. Trois petits mois avant que tu viennes tout bouleverser, ta présence dans mon ventre ne suffisait pas à combler le vide que je ressentais et mes crises ont continué jusqu'à ta naissance.

C'est un 25 mai que tu as poussé ton premier cri et qu'on t'a collé sur ma poitrine. Tu étais toute petite, comme si mon déni t'avait marquée. C'est donc ça qui fait que l'on est mère ? Ce moment asphyxiant dans

une pièce stérile où l'on nous ordonne de pousser pour expulser ?

J'osais à peine te regarder de peur de te faire mal. Mon corps tout entier était prêt à t'accueillir alors que ma tête elle, était incapable de comprendre ce qu'il se passait. Je faisais mine de sourire à tout le monde, je comprenais que c'est que l'on attendait de moi, ce que l'on attendait d'une mère.

J'ai passé dans cet hôpital quelques jours ponctués de visites et de sourires hypocrites. Il y avait dans leurs yeux de la compassion.

À mon retour de l'hôpital j'ai eu la surprise de constater que ma belle-mère nous avait préparé une chambre pour trois, une petite pièce au papier peint bleu qui donnait l'illusion d'un nid douillet. Cette pièce était le symbole d'un nouveau départ. La décoration était discrète mais suffisante. Un grand lit double au milieu, une petite armoire pour ses vêtements classés par taille et un berceau juste à côté de notre lit, pour que je puisse prendre facilement ma fille la nuit, quand elle se réveillerait.

J'ai choisi de lui donner le sein, même si j'ai vivement été influencée dans ce sens. L'expérience de l'allaitement a été assez douloureuse. Je sortais à peine de l'âge où ma poitrine n'était qu'un objet de fantasme pour les hommes qu'il me fallait déjà être une mère. Je voyais dans l'allaitement quelque chose de primaire et puissant. Cette expérience m'a permis de me réapproprier mon corps en attribuant à mes seins une fonction nourricière, comme si je reprenais aux hommes ce qu'ils m'avaient volé.

Je n'étais plus seule, je n'avais plus le droit de m'enfuir ou de baisser les bras. Cette responsabilité me donnait le vertige. On ne nous apprend pas à être maman, je ne savais pas ce que je devais ressentir ni comment il me fallait réagir. J'étais en quelque sorte une « maman mécanique », je faisais tout ce qu'il fallait faire, parfois plus, sans avoir l'intention de le faire.

Je répétais chaque jour les mêmes gestes sans en comprendre le sens. L'arrivée de notre fille avait fini d'achever mon histoire avec son père. Alors qu'elle n'avait que quelques mois, j'ai décidé de partir avec elle dans une unité mère-enfant. Ma tante et son réseau m'ont permis de trouver une place plus rapidement que je l'aurais espéré.

Nous étions toujours à droite ou à gauche, chez des amies ou en structure d'urgence. Je n'avais pas le temps d'être une mère, j'étais sans cesse dans l'urgence. Trouver où dormir, de quoi la nourrir. Occuper notre journée, aller d'association en association. Je détestais le temps qui passait, qui ne me laissait pas assez d'espace pour vivre et souffler.

À cette période, ma tante et moi étions éloignées. J'avais honte de ma situation et de ce gâchis. Je savais que mes bêtises étaient responsables de cet éloignement, je savais quel mal je lui avais fait en partant. Il était encore trop tôt pour revenir...

RENCONTRE AVEC MA FILLE

Je me rappelle notre premier jour au foyer maternel. Il était 20 heures quand le père de ma fille nous a déposées devant l'enceinte du bâtiment. J'avais une énorme poussette bleue de marque Bébé Confort, aussi lourde que moi et chargée d'énormes cabas contenant tout ce j'avais pu récupérer de notre ancienne vie. Devant la porte, j'ai compris que nos chemins se séparaient définitivement et que désormais, c'était seule avec ma fille que je devrais avancer.

Ma poitrine se déchirait à chacun de mes pas, je m'efforçais de contenir mes larmes. Je ne voulais pas flancher devant les femmes qui m'observaient dans ce foyer. On pense souvent que la misère a un visage laid mais là, il n'en était rien. Les mères étaient toutes plus coquettes les unes que les autres, je les entendais rire et bavarder.

Dans l'entrée, je me suis écroulée, laissant la poussette basculer violemment sous le poids de mes sacs. Une jeune femme s'est avancée vers moi pour m'aider à la

relever. Cette femme s'appelait Meriem mais tout le monde l'appelait Myriam. C'est le premier visage que j'ai vu en entrant.

Son attitude émancipatrice m'impressionnait. Elle avait su s'affranchir de tout diktat lié à sa condition de femme musulmane, ce qui lui donnait un air fier et digne. Avec elle, j'ai pris la mesure de ce qu'était une femme racisée, seule avec un enfant dans un monde où l'on préfère nous invisibiliser plutôt que nous regarder.

C'est important pour moi de valoriser ces femmes dont j'ai fait partie, ces femmes que l'on a exclues de la société, qu'on a jugées uniquement sur leur situation, sans chercher à comprendre le pourquoi et le comment. Ces femmes que l'on n'écoute pas, que l'on ne prend pas au sérieux, comme si leur précarité avait eu raison d'elles.

Dans ce foyer, il n'y avait aucun code social. Peu importait d'où tu venais, ce que tu avais fait et pourquoi tu étais là, ce qui comptait, c'était ce que tu étais, tes valeurs et ta loyauté.

Nous étions installées à l'étage, dans le studio numéro 11.

C'était une petite pièce assez rudimentaire d'une vingtaine de mètres carrés avec une salle d'eau. Il y avait le nécessaire pour vivre à peu près convenablement. Lou avait un lit à barreaux sur roulettes et moi, un lit simple avec un matelas couvert d'un plastique gris. Nous avions aussi une kitchenette pour préparer les repas et des toilettes séparées. Nous n'avions pas de télévision. Ça peut paraître superficiel mais la

télévision m'a beaucoup manqué. Lorsqu'on est seul, elle est comme une compagne. Cette petite pièce était l'opportunité, pour ma fille et moi, de nous rencontrer.

Les encadrantes m'avaient expliqué que je pourrais décorer ma chambre au fil du temps. En ce lieu, il y avait des règles à respecter. Ces chambres étaient réservées aux résidentes. Trente-deux studios répartis sur deux étages et aucun de nos studios ne pouvait fermer à clé, laissant l'opportunité aux veilleuses de nuit d'entrer en cas de problème.

Nous avions droit à des visites de 14 heures à 20 heures et tous nos faits et gestes étaient notifiés sur un cahier que consultaient les encadrants du centre de jour comme de nuit. Le midi, nos repas devaient être pris dans un self où nous nous retrouvions avec nos enfants pour manger. Ma première expérience du self a été assez impressionnante. J'arrivais avec ma fille devant ces femmes qui avaient déjà tissé des liens quand je n'étais même pas capable d'en créer avec ma propre fille. Je ne savais pas où m'asseoir, quoi dire, comment les intéresser. Je les ai laissées venir et je me suis contentée de répondre quand j'en avais la force.

La solidarité des résidentes m'a permis de me sentir à l'aise plus vite que je l'aurais espéré. Meriem m'a même proposé de venir regarder la télévision chez elle. Elle était une des rares résidentes à en posséder une et son invitation était un privilège. Elle était l'une des plus anciennes de ce foyer. Tout le monde l'aimait mais elle n'aimait pas tout le monde. Elle avait le don de tisser des liens sans les laisser l'envahir.

Ça a commencé par une caresse...

Ma tante venait régulièrement me rendre visite et veillait à ce que je ne manque de rien. Pour elle, cette étape était essentielle et nécessaire dans la construction de la relation avec ma fille.

Très vite, j'ai rencontré mon éducatrice et celle de Lou, Je ne voyais pas bien comment elles allaient pouvoir nous aider... J'ai eu l'impression d'être observée, jugée, rien de plus. Régulièrement, le centre organisait des activités de groupes réunissant les jeunes mères et leurs enfants. Ces moments avaient l'air d'un atelier de réinsertion que j'ai très vite déserté.

Cette vie en communauté m'étouffait et, le jour, je préférais dormir pour rattraper les nuits blanches que Lou me faisait vivre. Elle ne dormait pas la nuit depuis la séparation avec son père et sa grand-mère. Elle se réveillait en hurlant dans son sommeil, m'appelant de toutes ses forces. Il n'était pas rare qu'on entende aussi la nuit des cris de mamans épuisées et à bout de nerfs dans ce quotidien jonché de galère.

Ma situation financière était quant à elle délicate. Je touchais les aides de l'État avec lesquelles je devais être en mesure de payer notre chambre et de subvenir à nos besoins.

Nos studios étaient régulièrement fouillés par le personnel ou même par la police. Un jour, on a vidé la Blédine de ma fille pour s'assurer que je n'y cachais pas de drogue. Plusieurs femmes du foyer se droguaient. Je ne les juge pas, peut-être que si j'avais aimé ça, j'aurais fait comme elles. Je me suis vue régresser les premiers mois, j'accordais plus d'importance à être appréciée plutôt qu'à essayer de m'en sortir.

Il est difficile de s'élever quand, dans un même endroit, on réunit des personnes ayant les mêmes difficultés sociales. Je commençais à m'éteindre, je jouais les dures. En parlant comme certaines, je me donnais un genre, je cherchais à créer un personnage valorisant à leurs yeux. Heureusement, Meriem jouait pour moi le rôle d'une grande sœur. Souvent, le soir, j'allais dans sa chambre pour parler de tout et de rien en tirant sur une cigarette que l'on aimait partager. Ces moments étaient les seuls qui me ramenaient à la vie, à ce que j'étais réellement. Cet endroit nous aspirait dans un tourbillon sombre dont il était difficile de sortir.

Au foyer, on savait tout de même faire la fête. Pour Noël, on organisait dans le self une fête géante qui nous donnait l'illusion d'être une famille. On avait droit à un beau repas, des cadeaux étaient glissés sous le grand sapin vert et on dansait, chantait et s'amusait toute la soirée. C'était d'ailleurs à moi que revenait le rôle de maîtresse de cérémonie. J'ai toujours aimé faire rire les gens, les rendre heureux.

Malgré notre souffrance, des choses demeuraient intactes chez nous. Noël en faisait partie. Peu à peu, j'ai commencé à m'ouvrir au personnel encadrant. J'ai aussi voulu rencontrer le pédopsychiatre du foyer afin de lui exposer mes difficultés à créer du lien avec ma fille.

C'était la première fois que j'étais face à un soignant avec qui je pouvais évoquer mes craintes, même celles qui me faisaient honte. Je lui ai parlé des violences sexuelles et physiques que j'avais subies par le passé et qui m'avaient conduite à avoir ces craintes avec ma fille.

Ça a commencé par une caresse...

J'avais déjà entendu parler du schéma de reproduction par lequel certaines victimes passent et je ne voulais surtout pas en passer par là. Je lui ai aussi dit qu'il était très difficile pour moi de faire prendre le bain à ma fille sans craindre d'avoir un geste inapproprié.

Je n'ai jamais eu de telles idées mais j'ai toujours eu peur de faire partie de ces terribles statistiques. Comment être sûre que tous ces abus n'avaient pas laissé en moi d'autres séquelles que la souffrance ? Comment savoir si moi aussi, à présent, je n'aurais pas des idées morbides ? Est-ce que je serais capable d'aimer ma fille et de prendre soin d'elle comme n'importe quelle mère qui aime son enfant ?

Cet homme m'a beaucoup rassurée, il a trouvé mon raisonnement sain et conscient. C'était la première fois que je me sentais comprise sans craindre d'être jugée. Ces séances m'ont beaucoup aidée avec Lou.

Peu à peu, j'ai commencé à l'appivoiser tout en acceptant le fait que j'étais sa mère. Je ne dirais pas que mon comportement avec ma fille avait changé du tout au tout mais j'arrivais à trouver du plaisir dans cette maternité. Cette responsabilité me donnait un rôle et donnait un sens à cette existence.

Aimer ma fille n'a pas été naturel pour moi. En disant cela, j'éprouve beaucoup de culpabilité. J'ai l'impression d'avoir échoué exactement comme mon père et ma mère.

Les marques d'affection provoquent souvent un malaise chez moi, et j'attends impatiemment que le moment se

termine pour m'en délivrer. Je n'arrive pas à aimer avec mon corps, alors j'utilise ma tête et mes mots.

Je sais au plus profond de moi que l'amour que j'ai pour elle est abyssal, seulement cet amour côtoie trop mes souffrances. C'est comme si ma fille était, sans le vouloir, le symbole de mes carences. Elle n'y est pour rien, et je sens bien qu'elle sait que sa maman souffre. Je ne le savais pas encore mais l'arrivée de ma fille allait faire jaillir tout ce que j'avais enfoui en moi.

HYPERSEXUALISATION

NÉMÉSIS

*Quand je repense à cette époque,
 Mon cœur se disloque !
 Toutes ces nuits à me travestir...
 Pour dissimuler l'indicible.
 J'ai souhaité me détruire,
 alors que je n'étais qu'une victime.
 — Pourquoi agis-tu ainsi ?
 — Tes comportements sont excessifs...
 — Tu es vraiment trop extravertie.
 — C'est vrai, tu t'es fait violer, tu ne devrais pas être
 aussi dévergondée.
 Allez tous vous faire foutre ! Et laissez-moi SURVIVRE !
 Non, je ne suis pas devenue prude et innocente, comme
 certains l'auraient aimé, après avoir été violée.
 Oui, j'ai rêvé d'être une salope.
 Une salope qui ne jouit pas de sexe, mais qui se nourrit
 d'une quête d'amour.*

Ça a commencé par une caresse...

Vous m'avez réifiée.

*J'ai compris que mon corps serait une arme tournée
vers moi, parfois contre vous,*

*Pour satisfaire ma soif insatiable d'amour dans ce
monde de fou !*

Avant d'expliquer mon cheminement, je voulais vous donner à lire ce poème que j'ai écrit. Sachez qu'il faut être très courageux pour assumer la phase d'hypersexualisation à laquelle les victimes d'agressions sexuelles font souvent face. Il ne s'agit pas d'une vérité absolue, mais c'est la mienne et celle de plusieurs autres. J'ai trouvé dans ce processeur un moyen de reprendre le contrôle de mon corps. Baiser, c'était me sentir exister. Décider, c'était me réapproprier ce qui m'avait été volé. Le sexe n'existe pas, ce qui compte, c'est d'avoir le choix de dire oui ou non.

La pulsion du danger devient une condition essentielle à la survie à ce crime. Dans notre société, on distingue un viol d'une agression sexuelle par l'acte de pénétration. Par ce fait, on détermine une échelle de gravité.

Je ne suis pas d'accord avec ça !

Tout acte commis sur notre corps sans notre consentement devrait être qualifié de crime !

Quand on nous vole une partie de nous, celle-ci ne revient pas, elle meurt. Tout ce que l'on croyait acquis s'effondre. On devient un objet, quelque chose que l'on prend et que l'on manipule à sa guise. Je n'ai que faire des jugements. Juger, c'est ne pas se questionner, c'est avoir peur. La société a peur de ces victimes et, plutôt

que de s'adapter à elles, elle préfère les invisibiliser. Je n'ai eu de cesse de m'adapter tout au long de ma vie, de me justifier pour rassurer autrui.

Reprenons le récit.

Tout doucement, je commençais à entrevoir une porte de sortie, un avenir qui se dessinait timidement. Ce n'était pas celui dont j'avais rêvé pour moi, mais c'était toujours mieux qu'au foyer maternel. Avec quelques CV en poche, j'ai donc parcouru les magasins susceptibles de vouloir de moi. Je n'avais pas beaucoup d'expérience, mais j'avais toujours su me vendre. Très vite, j'ai décroché un essai dans une galerie commerciale en périphérie de Bordeaux, facilement accessible en bus. C'était une boutique qui vendait des abonnements mobiles ainsi que des systèmes de télésurveillance. Je n'ai pas eu à faire beaucoup d'efforts pour convaincre le responsable de m'embaucher. Ce jour-là, perchée sur des talons compensés, je portais une petite robe violette qui laissait voir mes mollets galbés. C'était la fin de l'été et il faisait encore assez chaud pour que je puisse garder mes épaules dénudées.

Le *beauty* privilège ou le bénéfice social que l'on peut tirer de sa beauté. Je ne suis pas spécialement jolie, mais mon physique correspond aisément aux canons de la société. L'économiste Eva Sierminska a publié une étude qui présente le résultat suivant : les personnes jugées comme attirantes gagnent 15 % de plus que les autres. Ses résultats lui font dire qu'il existe une « prime à la beauté » dans la société. Une étude montre également que

les collaborateurs jugés comme « attirants » augmentent les revenus de l'entreprise.

Je savais très bien que le choix de mon responsable était uniquement guidé par mes qualités physiques, et ça m'allait. J'avais besoin de ce job. Surtout, je savais reconnaître dans les yeux d'un homme cette forme de faiblesse dont je savais tirer profit.

Cela ne veut pas dire que j'étais prête à me corrompre, simplement que nous étions dans une relation d'échange. En contrepartie de son aide, j'acceptais volontiers de rire à ses blagues, de me montrer agréable et de sourire à ses compliments parfois douteux. Ce job, c'était mon ticket vers une nouvelle vie loin du foyer, loin de cette misère.

Le matin, je partais tôt pour déposer ma fille chez sa nounou qui vivait juste à côté de mon travail et je ne rentrais jamais avant 19 heures ou 20 heures. Le week-end, je préférais fuir le foyer. J'avais demandé à la grand-mère paternelle de ma fille de la garder un week-end sur deux. Son père n'étant pas présent, elle avait accepté ce rôle. En toute transparence, j'avais besoin de moments à moi. De retrouver, l'espace de quarante-huit heures, une liberté, une forme d'insouciance. Ces moments étaient devenus une condition à mon bien-être.

Très vite, j'ai fait ma deuxième rencontre avec l'alcool. Avant, quand je buvais, c'était pour une occasion particulière, jamais seule, et jamais plus d'une fois dans la semaine. Bref, je n'aimais pas particulièrement ça et, surtout, je ne cherchais pas l'ivresse, je buvais sans intention particulière.

Le plus souvent, quand ma fille n'était pas là, je commençais à m'enivrer seule avec une bouteille de vodka cachée dans une valise ou sous mon matelas, car l'alcool était interdit au foyer. Je demandais à Myriam de me maquiller ou de me donner des conseils sur ma tenue. Mes vêtements n'étaient pas ceux qu'elle porterait, mais elle savait me donner quelques astuces pour me mettre en valeur.

Mon style était assez simple. Je m'habillais sexy et court. Je traitais mon corps comme un objet dont je ne voulais rien cacher. C'était plus facile de mettre mon corps en avant que ma personnalité. Je ne savais pas encore qui j'étais ni pourquoi je vivais cette vie-là, mon corps était mon seul moyen d'expression, celui par lequel je pouvais obtenir ce que ma tête désirait : de l'amour.

Quand je sortais avec des copines – qui n'en étaient pas vraiment en réalité, de simples connaissances, parfois des résidentes du foyer –, il arrivait régulièrement qu'elles se sentent gênées par mes attitudes aguicheuses avec les hommes et mes comportements excessifs. Dès que je buvais, c'est comme si une autre personne prenait le contrôle de ma tête, c'était moi sans être moi. Mon regard changeait, mon discours aussi.

Je ne nie pas la responsabilité de mes actes pour obtenir votre clémence, je relate les faits. L'alcool agitait mon sang, me faisant perdre mes couleurs, j'étais noire sans être dans le noir. Quand je buvais, je pensais devenir cette reine que tous les hommes désirent, mon sexe prenait l'apparence d'un spectre par lequel j'avais le pouvoir de dire oui ou non. Ce sexe me permettait d'assujettir les hommes comme j'avais été assujettie par le

passé par un homme. Ce qui est étrange, c'est que je n'ai jamais eu l'envie ni le désir de coucher avec eux, je voulais simplement les regarder me désirer. C'est très narcissique mais tout à fait logique. Je voulais me réapproprier mon corps en ayant le choix, et utiliser ce corps comme monnaie d'échange à l'amour conditionnel.

Les boîtes de nuit remplissaient mes week-ends de liberté, je ne pouvais pas manquer une opportunité. C'était comme une drogue. Même lorsque mes amies ne voulaient pas sortir, j'y allais seule. La nuit me donnait l'illusion d'être en vie et comme les autres. Dans ces lieux où la débauche est moins jugée qu'ailleurs, je pouvais exprimer tous mes vices sous les lumières tamisées. Je n'avais pas de relations sexuelles à proprement parler avec les hommes que je rencontrais, le sexe à deux me faisait peur, je préférais me mettre à genoux et les laisser baiser ma bouche.

Je ne connaissais pas leur nom, je m'en foutais, je voulais être aimée l'espace de quelques instants en leur donnant la seule chose que je pouvais donner. À cette période, mes troubles alimentaires s'étaient estompés, je ne me faisais plus vomir. J'avais remplacé cette addiction par ces nuits où tout était noir, où ma tête était bien trop pleine de colère pour que je cherche à remplir mon ventre.

Le plus dur dans ces soirées, c'était de me réveiller avec cette culpabilité. Chaque matin était teinté d'angoisse et de larmes. Je repensais à ce que j'avais fait la veille et me demandais comment j'avais pu aller aussi loin. Je n'osais même pas sortir de chez moi de peur que

l'on me reconnaisse : « T'as vu, c'est la fille qui faisait la pute hier soir. »

Je n'avais pas l'intelligence de songer à me faire payer... Je me dégoûtais. Le pire, c'est que certaines des filles avec qui je sortais n'hésitaient pas à me juger ou à me dénigrer. Elles n'avaient pas tort, mais leurs paroles m'achevaient. Je me promettais de ne pas recommencer de plus sortir, je voulais même déménager pour effacer ce que j'avais fait. Je pensais que si je partais, mes démons me laisseraient en paix.

Je ne suis pas seule à faire face à ce cauchemar qui se répète chaque soir et où la bouteille drague le désespoir. C'est le chapitre le plus difficile à assumer de ma courte existence, car je n'étais plus une enfant, je n'étais plus la victime. Pourtant, je recréais ce que j'avais connu par le passé. L'opinion publique voudrait croire que, finalement, j'avais aimé ça. Par mes actes, je donnais raison à mon agresseur et j'annihilais le mal qu'il m'avait fait. La petite fille sale avait fait naître cette femme sale.

Je cherche dans ma mémoire les souvenirs de ma maternité au foyer, mais je n'en trouve pas ou très peu. J'étais en mode mécanique, je me levais aux aurores pour nous préparer, ma fille et moi. Mes samedis étaient réservés au travail. Pendant ce temps, ma fille était chez sa grand-mère et quand j'avais enfin un peu de temps, j'étais trop épuisée pour chercher à lui en consacrer. Je regrette parfois que cette vie nous ait volé des instants précieux, car rien ne me les ramènera. Je ne l'ai pas vue grandir car moi aussi, je devais grandir.

Il n'était pas rare au foyer que certaines femmes arrivent le ventre rond et repartent vides, dépourvues

de leurs chairs, laissant leurs enfants à des organismes sociaux. C'est un passage dans notre vie, il n'y a pas d'entre-deux.

J'ai vu des femmes qui, à l'inverse de ma mère, étaient de bonnes mères, mais incapables de faire les bons choix pour préserver leur progéniture. Je regrette qu'on n'ait pas su leur donner le moyen de garder leurs enfants auprès d'elles.

Chacune d'entre nous avait un passé à affronter, mais nous n'avions pas toutes les mêmes ressources. Je déplore souvent cette inégalité chez l'être humain et me questionne quant à cette capacité à faire face à la vie et à ses événements dramatiques et traumatiques. On regarde son voisin en se demandant : « Pourquoi lui et pas moi ? Qu'a-t-il que je n'ai pas ? » Hiérarchiser les souffrances est une immense erreur, car si la vie m'a appris une chose, c'est que nous ne sommes pas égaux face au traumatisme. L'impact de celui-ci est déterminant en fonction de la structure psychique, culturelle, psychologique de chaque individu. Les gens me font rire quand ils emploient à tort et à travers le terme « empathie ». Se mettre à la place de l'autre n'est pas uniquement une preuve de compassion. L'empathie, c'est la capacité de s'identifier à autrui dans ce qu'il ressent, c'est se mettre dans le corps de l'autre, dans sa vie, dans sa culture, ressentir ses souffrances pour les comprendre. Ce n'est pas simplement « être très émotif ».

Ça faisait déjà plus d'un an que j'étais au foyer maternel. Comme je vous l'ai dit, c'était juste une étape.

Je commençais à réaliser des démarches pour obtenir un logement social avec ma fille. Par l'intermédiaire

d'un collègue de travail, j'ai eu la chance de voir mon dossier passer en priorité.

Ma demande enfin validée, je pouvais entrevoir une porte de sortie. Je profitais de mes jours de repos pour visiter les logements qu'on me proposait. Ils n'étaient pas situés dans les quartiers les plus chaleureux de la ville, mais j'aurais enfin un endroit à moi, où je pourrais fermer ma porte à clé sans que personne puisse y entrer.

Je sentais que la fin de cette période arrivait à grands pas. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais cette sensation faisait naître en moi une forme d'agressivité. Un soir où j'avais encore trop bu, un taxi nous ramenait, Alice et moi. J'avais fait croire au chauffeur que j'avais de quoi payer la course, ce qui était faux, il devait y avoir au moins quinze minutes de trajet et c'est tout juste si j'avais 10 euros en poche. Une fois arrivée, j'ai essayé tant bien que mal de négocier avec quelques blagues, ce qui a vite fait dérapier la situation. J'ai fini par claquer violemment la porte et cracher au visage du conducteur avant de m'enfuir en courant avec Alice. C'était irrespectueux, d'une part parce que tout travail mérite salaire, mais aussi parce qu'on ne crache pas sur les gens. Aujourd'hui, ça me semble logique, mais à l'époque, je me croyais invincible et j'aimais me mettre en danger.

Le départ approchant, j'étais de plus en plus hostile à l'égard du personnel encadrant, j'avais déjà reçu deux avertissements de conduite suite à quelques-unes de mes altercations avec des résidentes. Je savais qu'au troisième, je serais virée avec ma fille.

Les visites d'appartements s'enchaînaient jusqu'au jour où je n'ai plus eu le choix après trois refus. J'ai dû accepter de prendre un logement proche de la gare. Je n'avais pas les moyens de faire la fine bouche, mais les logements que l'on me proposait étaient excentrés, dans des quartiers dont les habitants éprouvaient les mêmes difficultés sociales que moi, ce qui ne m'aiderait pas à m'élever et à trouver une forme de sérénité pour m'émanciper de ce à quoi j'étais destinée, c'est-à-dire, pas grand-chose...

La nuit qui a mis fin à cette période nébuleuse est encore très présente dans mon esprit. Je n'ai pas beaucoup d'efforts à faire pour retrouver la honte et le dégoût qu'elle m'a fait ressentir. Ne voulant pas mêler mes amies à mes nuits obscures, je préférais sortir avec les compagnons « de soir » qu'il m'arrivait de retrouver en boîte ou dans des bars quand j'étais déjà trop ivre pour penser aux lendemains amers.

Ce soir-là, ils étaient quatre ou cinq. Je les connaissais par l'intermédiaire d'une amie, mais il m'arrivait régulièrement de les retrouver quand j'étais seule, dont un en particulier, dont j'étais proche. Ils n'ont jamais été menaçants avec moi, du moins, je n'étais pas assez consciente pour distinguer quoi que ce soit de menaçant dans leur attitude. Bien sûr, je n'étais pas naïve sur leurs intentions, mais elles ne me gênaient pas tant que j'avais l'illusion du contrôle.

Ce soir-là, je les ai retrouvés dans un garage. Je ne me rappelle pas particulièrement leurs visages, je sais seulement qu'ils étaient assez grands. Nous avons beaucoup bu et écouté de la musique, c'était presque

bon enfant. Je ne risquais rien en leur présence, c'est ce que je me disais, car j'avais mes règles. Peu après, nous sommes allés dans une boîte de nuit. Je tenais à peine debout. Au petit matin, je me suis réveillée dans ce même garage, couchée sur une espèce de canapé avec d'atroces douleurs au ventre.

Je me suis empressée de me lever pour changer mon tampon, mais j'ai sorti de mon corps un préservatif usagé. J'étais incapable de me souvenir comment il était arrivé là. Je n'accuse personne. Je porte la responsabilité de mes actes, et j'ai la certitude que je n'ai pas été violée. Cependant je ne serais jamais allée aussi loin si j'avais été sobre.

J'étais loin de mon foyer. J'ai eu tellement honte que j'ai préféré marcher sous la pluie plutôt que prendre les transports. Je n'ai cessé de pleurer sur le chemin. Je me dégoûtais. Je n'étais qu'une merde, une fille sale et dégueulasse qui aime se faire baiser comme quand elle avait 9 ans.

Je ressens la colère sous les touches de mon clavier quand je déglutis. Je crois que je me suis détestée avant d'apprendre à m'aimer. C'est sans doute plus facile de reproduire un sentiment familier que de faire face à un sentiment étranger.

Ma fille ne rentrant que quelques heures plus tard de son week-end, il fallait absolument que je reprenne un aspect normal avant de la retrouver. Sous ma douche, je me suis frottée jusqu'à me faire saigner les cuisses et les avant-bras. Je me suis tapé la tête à coups de poing, violemment, espérant mourir ou marquer suffisamment

mon visage pour avoir une pause. Que l'on remarque ma souffrance et que l'on m'accorde un répit. Je n'en pouvais plus de me battre contre moi-même, de vivre avec ce mal qui me faisait oublier qui je suis et me transformait, la nuit tombée. Qui j'étais, putain ? La victime ou la coupable ? Pourquoi est-ce que je réagissais de cette manière, pourquoi je ne pouvais pas être une simple victime apeurée qui se cache sans causer aucun tort ? Je voulais mourir.

Avec ce livre, je souhaite au plus profond de mon cœur que vous trouviez les clés et les réponses aux maux qui vous tourmentent. N'ayez crainte et n'ayez surtout pas honte de vous-mêmes. Nous n'arriverons jamais au même endroit au même moment, mais nous sommes ici en toute humilité, pour tenter l'expérience de la vie. Pour connaître le bonheur, il faut accepter ses tourments. C'est être courageux que d'oser la vie, d'oser se tromper sur soi et sur les autres. Il y a tant de chemins différents qu'il serait dommage d'emprunter le même que son voisin.

Vous pouvez me juger, condamner certains de mes actes, mais prenons un peu de hauteur et rappelons-nous que nous sommes tous de simples humains qui apprennent la vie sans mode d'emploi.

Il n'a fallu que quelques semaines après cet épisode dramatique pour que je quitte définitivement le foyer. Mon départ a été accéléré par une altercation avec une encadrante au sujet de ma condition et de ma capacité à économiser. Elle ne comprenait pas qu'avec un Smic, une nounou à payer ainsi que mon loyer et l'achat de

meubles je n'arrive pas à mettre d'argent côté. Plutôt que de réagir intelligemment en me justifiant comme j'avais l'habitude de le faire, j'ai préféré la faire sortir de ma chambre, ce qui m'a valu un réveil le lendemain matin à 8 heures. On m'a demandé de quitter le foyer avec ma fille.

Heureusement entre-temps, j'avais obtenu les clés de mon appartement mais je n'avais rien pour le meubler convenablement.

SOLITUDE

Le foyer maternel, c'était comme un coton lesté de plomb, je m'y étais enlisée sans m'en apercevoir. Ce marasme avait quelque chose de confortable, on ne se souciait guère du monde extérieur, on était comme dans une bulle grisâtre. Je n'étais pas préparée à quitter ce nid, à me retrouver seule aux commandes de ma vie tout en élevant ma fille. C'était terrifiant d'avoir une chambre à soi et une clé pour la fermer.

Cet appartement n'était guère ce qu'il y avait de plus récent ou de plus charmant. Le sol de mon salon était couvert de lins différents laissant apparaître des bosses en certains endroits. Outre le sol qui était vert et gondolé, les toilettes étaient dans un sale état, et certaines parties de son papier peint étaient déchirées. C'était un grand appartement à côté de la gare, dans une résidence sociale.

Ma fille et moi avions chacune notre chambre. La cuisine était séparée du salon et une petite fenêtre laissait entrer la lumière. Quant au salon, il formait un arc de cercle avec au mur et cinq fenêtres. Nous étions au

cinquième étage, la résidence n'était pas la plus calme mais il y avait beaucoup d'enfants, ce qui permettrait à Lou de ne pas se retrouver déboussolée.

J'avais acheté la quasi-totalité de mes meubles sur Cdiscount avec l'aide de mon salaire, complété d'un crédit à la consommation. Ce n'était pas la meilleure solution mais c'était la plus efficace. L'appartement me donnait le vertige, je passais tout à coup d'une chambre de vingt mètres carrés à peine à un appartement qui en faisait quatre-vingts... Les premiers temps, je dormais dans le salon, j'y avais installé un matelas au sol, contre le mur de la chambre de Lou. Pour elle, il était tout aussi difficile d'avoir tout à coup une chambre à elle avec un grand lit blanc. C'est une des premières pièces que j'aie meublées.

Je voulais qu'elle ait une véritable chambre d'enfant avec un tapis et des jouets pour s'amuser. Son lit était en bois blanc, ses draps avaient de jolies couleurs ; elle avait aussi quelques jouets au sol et une jolie coiffeuse rose.

Malgré ça, ma fille se réveillait toutes les nuits en hurlant comme si elle avait perdu la conscience de son environnement. Elle paraissait perdue à chaque réveil. Plus tard, j'ai appris qu'il s'agissait de terreurs nocturnes, qui la poursuivraient jusqu'à ses 3 ans.

Quant à moi, j'avais délaissé mes sorties d'ivresse au profit de la nourriture, peu à peu je retombais dans mes travers alimentaires, il n'y avait plus personne pour me surveiller ou frapper à ma porte de manière inopinée. J'avais tout l'espace nécessaire pour laisser entrer ma chère et tendre compagne, la boulimie.

Un soir, alors que ma fille était chez sa mamie, assise sur mon canapé gris, venant tout juste de terminer la crise qui m'avait épuisée, j'ai longuement regardé par la fenêtre en me demandant ce que je risquais si je passais à travers.

Je voulais mourir mais sans souffrir. La vie m'avait déjà fait bien trop de mal.

Même manger était devenu un fardeau. Je pouvais vivre jusqu'à sept crises dans les mauvais jours et seulement deux quand je me sentais bien. Parfois, j'arrivais à les éviter et je restais le ventre vide toute la journée. Alors, « Ana » (Anorexie) prenait le dessus.

Ce n'était plus moi dans le miroir. L'étincelle de mes yeux avait laissé place à une tristesse lourde qui pesait sur mon visage. La maladie avait pris le dessus je pouvais constater les dégâts. Mon cou était gonflé, mes phalanges, abîmées par les passages au fond de ma gorge. Je perdais aussi mes cheveux.

Ma mâchoire me faisait mal, l'acide que je crachais avait gâté mes dents. Le problème, c'est que cette maladie ne vous quitte jamais. Manger pour vivre ou vivre pour manger ? Je me lève en pensant à ma crise et me couche, le ventre vide. Je n'en peux plus d'avoir faim, d'avoir mal. Je voulais endormir la maladie.

Ce soir-là, j'ai fini par regarder une série pour m'apaiser et cesser de penser à la nourriture. J'ai alors découvert que l'alcool pouvait faire taire ma souffrance et apaiser la faim qui tirait mon estomac. Dans cette série, l'alcool était glamour à toute heure, il était réponse à tous les maux de la vie. Les femmes qui en buvaient étaient

insérées dans la société. Le vin avait le pouvoir d'effacer toute contrariété, de la simple dispute au boulot jusqu'au mari infidèle. Le message était clair : boire c'est oublier, c'est s'apaiser et ne plus être seule.

Je me souviens de la première fois que j'ai acheté du vin pour le boire seule. Je n'y connaissais rien et, surtout, je n'en buvais jamais. Je ne trouvais pas ça particulièrement bon mais je trouvais dans cet alcool quelque chose de beau. Les vins sont complexes par leur cépage et leur saveur. Les robes et les couleurs diffèrent. Le vin blanc est généralement plus apprécié par les femmes, notamment le moelleux.

J'ai demandé conseil à la vendeuse du magasin pour trouver un moelleux. J'ai attendu que ma fille soit couchée pour ouvrir cette bouteille, je voulais que le moment soit agréable et qu'il dure, alors j'avais disposé sur une assiette quelques tartinades et un peu de chips. J'ai allumé ma télé et j'ai commencé à boire. Ce n'était pas le goût que je recherchais, mais la sensation. Je pouvais ressentir les muscles de mon corps se relâcher et ma tête se vider. Je buvais le liquide qui remplissait mon verre.

Après ce verre j'ai senti la fatigue arriver et je me suis couchée avec la sensation d'avoir enfin trouvé quelque chose qui me faisait du bien sans trop me faire de mal.

Au début, je vivais ces rendez-vous avec l'alcool une à deux fois par semaine. D'un verre, je passais facilement à trois. Sans que je m'en rende compte, l'alcool était devenu essentiel à ma liste de courses. Chaque fois que j'allais au supermarché, je pensais à prendre une bouteille. Très vite, j'ai commencé à boire tous les

soirs, à la nuit tombée. C'était un rendez-vous quotidien. L'alcool m'aidait aussi à réduire mes crises de boulimie. Avec lui, je ne pensais plus à la faim. Je devenais anorexique, alcoolique, mais au moins, je n'avais plus l'impression d'être une pute.

Les verres sont devenus des bouteilles, puis l'alcool a changé. Le vin était désormais dédié à l'apéro, puis je continuais avec du whisky ou du rhum. Certains soirs, trop enivrée je m'écroulais sur le sol de mon salon avant de gagner discrètement ma chambre.

Ma fille me retrouvait au petit matin dans le canapé, en train de somnoler. Je n'avais pas de gueule de bois mais l'alcool me conservait dans un état mélancolique prolongé et la seule manière d'y échapper était de reprendre un verre. Je ne buvais jamais en journée, seulement le soir après le travail. Je crois même que je préférais boire seule qu'accompagnée. C'était mon refuge, ma chambre à moi.

Je travaillais toujours au même endroit, mais nous étions sous le coup d'un licenciement économique. Je ne savais pas quelle était la meilleure option pour moi alors j'ai préféré partir avec l'argent plutôt que choisir la sécurité avec un maintien de salaire pendant un an.

J'avais 20 ans et je me sentais déjà épuisée par la vie, je pensais qu'une pause me serait bénéfique, que ce serait l'occasion de me réinventer avec un nouveau job. Je me suis rendue chez Pôle emploi pour ouvrir mes droits aux chômages sans avoir qu'il y aurait un délai de latence. Je n'avais pas d'APL et mon loyer était assez élevé. C'était très compliqué de finir les mois sans avoir les placards vides.

Je me suis enlisée. J'ai préféré faire les courses plutôt que payer mes charges. Les loyers se sont accumulés et mon chômage ne suffisait pas à couvrir nos dépenses.

Avec l'aide d'une assistante sociale, j'ai pu obtenir des bons pour manger aux Restos du cœur. Je n'avais plus la possibilité de boire comme avant, ne serait-ce que pour souffler avant un nouveau jour sans lendemain. J'étais prisonnière de cette galère. L'aide de mon entourage ne suffisait pas. Les fêtes et anniversaires faisaient toujours partie du calendrier. Il fallait que je trouve une solution. J'ai pensé à vendre mon corps. Mais cette idée soulève des questions profondes sur la dignité, l'autonomie et la façon dont une société valorise ou invisibilise ses membres. Ce n'est pas seulement une question d'argent rapide ; c'est aussi une confrontation brutale avec ce que signifie être humain dans un monde où tout, même l'intime, peut être monnayé.

Accepter que son corps puisse appartenir à quelqu'un d'autre, ne serait-ce que pour un instant, nécessite une résilience immense. C'est un acte qui force à regarder le monde sans filtre, à comprendre ses ombres et ses déséquilibres : le pouvoir de ceux qui payent et l'impuissance de ceux qui n'ont d'autre option que d'accepter. Ce n'est pas seulement une transaction ; c'est un miroir vers ce que l'humanité contient de plus brut et de plus laid.

Ces hommes et ces femmes qui « donnent une partie d'eux-mêmes » ne sont pas seulement des corps. Ils ont une histoire, une force, mais aussi une douleur que beaucoup préfèrent ne pas voir. Invisibilisés par une société qui exploite leur besoin et juge leurs actes, ils existent

à la marge, dans cet entre-deux où leurs choix sont constamment remis en question, comme si les circonstances n'avaient pas lieu d'être.

Et puis il y a ceux qui paient. Acheter un service ne leur donne pas tous les droits, mais certains semblent se convaincre que c'est le cas. Dans l'intimité de l'échange, ils se sentent peut-être libérés de l'obligation de masquer leurs failles, de leurs désirs, voire de leurs laideurs morales. Cette confrontation avec une vérité humaine brute demande un courage immense à ceux qui, face à eux, offrent leur temps et leur corps. C'est une expérience qui dépasse l'idée d'argent rapide et qui touche à la question de ce que signifie être vu, mais jamais pleinement reconnu.

Je ne suis pas légitime pour juger la prostitution, mais ce que je comprends, c'est l'importance du choix. Quand il existe encore une possibilité de choisir, il reste une part de pouvoir, une affirmation d'autonomie. Mais quand ce choix disparaît, quand il devient une obligation dictée par la survie, c'est la société tout entière qui échoue : elle a permis que l'intime, le sacré, devienne une marchandise comme une autre.

J'ai préféré me mettre à genoux devant la société plutôt que devant un homme. Je pourrais dire que c'est un pléonasme dans cette société patriarcale. J'ai contracté des crédits à droite et à gauche sans même me demander comment j'allais les payer. J'étais dans l'urgence sans avoir le luxe de penser au lendemain. Les mensualités défilaient sans que mon frigo se remplisse, le vide de mon ventre prenait le pas sur ma vie dont je devenais spectatrice.

J'ai commencé à pousser les portes des organismes sociaux pour demander de l'aide. Je devais réunir tous les justificatifs possibles et imaginables pour démontrer dans quelle merde j'étais. J'avais peur. Peur de replonger dans ce système, peur d'être réduite à un dossier, évaluée froidement sans contexte. Peur, surtout, qu'on me juge irresponsable et qu'on m'arrache ma fille.

Grâce à une assistante sociale, j'ai obtenu la carte des Restos du cœur. Je me souviens de cette première fois comme si c'était hier. J'avais pris un sac Monoprix pour faire semblant, pour donner le change. Comme si ça pouvait camoufler ma honte, comme si personne n'allait deviner d'où venait la nourriture que j'allais transporter. Je suis entrée dans un autre monde, celui qu'on préfère ne pas voir. Celui qui dérange, qu'on balaie du regard de peur d'éprouver trop de compassion, de pitié ou, pire, de culpabilité.

Je tiens à dire merci à celles et ceux qui aident les plus précaires. On peut toujours faire mieux, bien sûr, mais il faut savoir reconnaître ce qui existe. Oui, aux Restos du cœur, les dates limites de consommation sont courtes. Oui, on y trouve surtout des produits de première nécessité. Mais quand on n'a plus rien, tout compte.

Avant, je donnais un simple paquet de pâtes aux bénévoles en gilet rose, dans les supermarchés. Parce que c'était facile, parce que je pensais bien faire. Mais la faim ne se limite pas à l'assiette. Elle s'infiltre partout, jusque dans l'intime. Le dentifrice devient un luxe en fin de mois. Le gel douche, le liquide vaisselle... Des détails pour ceux qui donnent. Mais pour

ceux qui reçoivent, ces détails sont une dignité qu'on essaie de préserver. Survivre, ce n'est pas seulement manger.

Aux Restos du cœur, je n'ai pas uniquement reçu des denrées. J'ai aussi pris conscience. Ce jour-là, en franchissant la porte, je suis passée de l'autre côté. J'ai eu la chance que ma fille ne soit plus en bas âge, de ne pas avoir besoin de couches ou de petits pots. Une charge de moins. J'avais des proches prêts à m'aider, mais j'en avais assez de décevoir, de lire dans leurs yeux le reflet de mes échecs.

Aidée par cette même assistante sociale, j'ai entamé des démarches auprès de la Banque de France. Il me fallait trouver une issue aux crédits que j'avais contractés, aux impayés qui s'accumulaient, aux relances d'huissiers qui résonnaient comme une menace constante. Je devais prouver que je n'avais plus les moyens, que ma situation ne me permettait plus de suivre un rythme que je n'avais jamais vraiment pu tenir. J'avais réuni chaque justificatif, détaillé chaque dette pour attester de mon insolvabilité. Une fois les démarches effectuées, il ne me restait plus qu'à attendre que l'on décide pour moi, que l'on juge mon cas. Une convocation au tribunal est finalement arrivée. Un de mes créanciers refusait l'effacement de la dette. J'allais devoir comparaître.

En attendant l'audience, je refusais de rester immobile. J'avais tenté de pousser les portes de Pôle emploi pour financer une reprise d'études avec un projet viable, je voulais passer mon bac en candidat libre à l'université pour tenter de construire un avenir pour ma fille et moi. Je travaillais aussi, comme je pouvais, en enchaînant les

Ça a commencé par une caresse...

petits ménages, en cherchant des missions sur des plateformes, en saisissant chaque opportunité susceptible de m'aider à tenir la tête hors de l'eau.

Le jour J, face à la juge, je n'avais pas seulement un dossier de justificatifs. J'avais des preuves que je me battais, que je ne demandais pas une faveur mais une chance de m'en sortir. Je voulais que le tribunal comprenne qu'il n'existe pas qu'une chance dans la vie mais mille façons d'essayer. Finalement, une partie de mes dettes a été effacée. Pour le reste, j'ai négocié des échéances plus supportables. Ce n'était pas la fin des galères, mais c'était un souffle. Juste assez pour me permettre d'entrevoir un nouveau départ.

PYGMALION

Avec du recul, je constate que sous ce ciel gris, j'ai toujours eu la chance de rencontrer de belles étoiles. J'ai besoin de raconter cette rencontre, celle qui a tout changé. Il y a des âmes qui passent dans nos vies comme une brûlure douce, des âmes capables de nous arracher nos masques, de révéler ce qu'il y a de plus brut, de plus vrai en nous.

Pembé a été cette âme pour moi. Avec lui, j'ai découvert une façon d'aimer qui ne demandait ni pardon ni permission. Il ne m'a pas sauvée, non, ce n'était pas son rôle. Mais il m'a permis d'exister autrement. Avec lui, j'ai appris à être une femme, pas seulement une survivante.

Pembé m'a offert un refuge, un endroit où, pour la première fois, je pouvais me poser sans avoir peur d'être de trop. Avec lui, j'ai pu oublier la petite fille qui était en moi et qui hurlait à l'injustice, qui n'avait jamais cessé de réclamer ce qu'on ne lui avait pas donné. Pour la première fois, elle s'est tue. Pas parce qu'on l'avait fait taire, mais parce qu'elle n'avait plus besoin de crier.

Ça a commencé par une caresse...

Très vite, j'ai appris à aimer, ou plutôt, à comprendre ce que voulait dire aimer. J'ai voulu être la femme parfaite, celle qui ne déçoit pas, celle qui ne fait pas de vagues.

J'étais celle que je voulais qu'il voie avant même d'être moi-même. J'étais encore cette petite fille en quête d'un regard qui veille sur elle, d'une présence qui rassure, d'une promesse qui ne trahit pas. Il m'a fallu du temps pour le voir sans l'idéaliser, pour apprendre ses contours, accepter ses failles.

Pembé m'a donné un foyer, une sécurité, une main courageuse pour me relever, encore et encore.

Grâce à lui, j'ai repris un travail, j'ai diminué l'alcool, j'ai même commencé à reconstruire une vie sociale. On a emménagé ensemble, sa famille est devenue la mienne. Ce nouveau chapitre était une porte de sortie, une échappatoire. J'ai décidé de reprendre mes études. Un défi immense pour moi qui avais arrêté l'école après le brevet.

À 24 ans, je me suis inscrite au DAEU A, un diplôme équivalent au bac littéraire, dans l'espoir d'aller plus loin, d'avoir une chance. La formation coûtait 1 100 euros, une somme énorme pour moi à l'époque, mais je n'ai pas reculé.

En parallèle, j'ai décroché un job chez McDonald's. Vingt-quatre heures par semaine en tant qu'hôtesse de salle et chaque vendredi et samedi matin, je retournais sur les bancs de l'école. J'avais enfin l'impression d'être là où je devais être. Que les choses reprenaient leur cours, qu'il y avait une logique, une progression dans mon existence.

Mais ce n'était pas facile.

J'ai dû rattraper trois années d'études en une seule.

J'ai appris à apprendre, trouvé des stratégies pour combler mes lacunes. Chaque soir, je réécrivais mes cours, je dessinais des schémas pour mieux comprendre. Ces pages, ces mots, ces idées sont devenus ma nourriture. J'avais réussi à sublimer le vide. Et puis, il y a eu les amitiés. Ces rencontres qui m'ont poussée à questionner le monde autrement. J'ai appris à penser par moi-même, à redéfinir ma propre morale. J'étais en immersion, enfermée dans cette bulle entre les cours et le travail, mais c'était un enfermement choisi. Pour la première fois, je me sentais en sécurité.

J'ai décroché mon diplôme. Non sans peine, mais je l'ai fait. J'avais tenu bon, jusqu'au bout. Ce bout de papier n'était pas qu'un diplôme, c'était une victoire. Une réconciliation avec moi-même. Et je ne le savais pas encore, mais il allait donner du sens à tout le reste. J'avais promis, et j'avais accompli ! C'était le début de mon accomplissement personnel, le début d'un nouveau chapitre d'une vie exempte de souffrances.

Je voudrais que tout soit parfait : moi, les autres, la vie. Mais la perfection n'existe pas, et accepter cela, c'est une lutte de chaque instant. C'est dur aussi pour l'entourage qui a l'impression de ne jamais donner assez, que quoi qu'il fasse, il ne sera jamais à la hauteur de mes attentes. De se sentir dévalorisé, parfois même attaqué dans son intégrité. Au fond, je projette sur l'être aimé ce que je ne parviens pas à trouver chez moi.

J'ai aussi choisi d'agir, de détourner mon énergie vers des projets qui me nourrissaient. Reprendre mes études a mis mes désirs et mes interrogations sous silence, au moins pour un temps. J'ai préféré penser à moi plutôt que regarder en arrière. J'ai alors intégré une école de commerce. Comme un sursis, cette formation me donnait deux ans pour faire un choix, deux ans pour avoir encore le droit de douter. Deux ans de plus pour retarder l'instant où il faudrait enfin choisir, où je ne pourrais plus me cacher derrière mes ambitions. Je n'avais plus le temps de penser à l'amour. Il fallait que je garde ma force pour apprendre, pour réussir, pour exceller. C'était une obsession. Encore une.

J'ai noyé mon esprit dans mes fiches, mes cours, mes révisions. J'ai disparu dans mes notes comme on se dissout dans une autre réalité. Ma fille grandissait, plus autonome, moins dépendante de moi. Notre foyer me permettait enfin d'être présente à moi-même, mais souvent au détriment des autres.

Mon vide s'est rempli de gratifications. Mes résultats m'ont offert un miroir où exister aux yeux du monde. Pendant deux ans, je n'ai rien vu d'autre que mon propre reflet, déformé par les chiffres, les classements, les évaluations. Je crois même avoir oublié certains souvenirs heureux, certains instants tendres. J'étais ailleurs, où seule la performance comptait.

Ce sacrifice m'a valu d'être major de promo. Une médaille invisible aux autres mais accrochée à mon être. Une justification. Comme si le simple fait d'avoir réussi me donnait le droit d'exister. Comme si cette victoire venait laver quelque chose en moi. Parfois, j'entends

cette voix dans ma tête qui me dit : « J'ai le droit d'avoir été violée, puisque maintenant, j'ai prouvé ma valeur. Mon viol n'est plus un échec, maintenant que j'ai accompli quelque chose. »

Sans langue de bois : nous nous définissons tous par notre statut social. C'est devenu un langage universel. La question fatidique – « Tu fais quoi dans la vie ? » – scelle notre sort en une fraction de seconde. La réponse dicte l'intérêt que l'on nous porte, le respect qu'on nous accorde. Si elle est valorisante, on nous écoute, on nous sourit, on nous intègre dans la conversation. Si elle ne l'est pas, on nous relègue au silence. Un tiroir oublié.

J'ai longtemps été ce carnet rangé dans un tiroir que personne n'ouvre. Invisible. Insignifiante. Mais désormais, j'avais une réponse. Une phrase qui sonnait bien, qui me donnait enfin l'illusion d'appartenir à ce monde. D'avoir le droit d'être vue et entendue, j'étais légitime.

Je pensais que si je pouvais répondre à cette question, le reste n'aurait que peu d'importance, puis un matin, je me suis réveillée avec un goût étrange dans ma bouche, quelque chose d'amer, comme si la vie dans laquelle j'étais me rejetait. Ou plutôt, c'était moi qui ne voulais plus d'elle.

Je n'étais plus du tout à l'aise dans cette cage confortable. Je ressentais enfin le besoin de vivre à travers moi et non dans les yeux des autres. La première instance à subir cette révolution a été mon couple. Mon accomplissement personnel avait fait naître un déséquilibre dans ma relation, je n'avais plus besoin de mon pygmalion, j'étais devenue mon propre modèle, ma propre main

tendue, et je ne savais plus comment l'aimer autrement que comme un parent.

Notre relation était née sur l'accord implicite d'un amour conditionnel ; il était celui qui me guidait et j'étais celle qui le tourmentait. Je ressentais un conflit personnel gigantesque entre mon besoin de l'aimer et celui de me choisir. C'était comme si la femme que je devenais ne pouvait plus être avec l'homme qu'il était resté.

J'avais changé, évolué, notamment grâce à cet amour qui me rendait à présent prisonnière de cette condition. Je sentais qu'il fallait que je lâche cette main, ces bras, son amour, sa peau, son odeur, ses yeux, lui tout entier pour enfin être à moi.

Je m'en voulais, et je pense qu'aujourd'hui encore j'éprouve une certaine forme de culpabilité, mais j'ai préféré me choisir moi pour une fois.

Mais une chose est certaine, cet amour m'a permis d'être la nouvelle moi.

Après six ans de vie commune, nos chemins se sont séparés, c'était inévitable. Peut-être que nous n'étions pas faits pour durer, peut-être que certaines rencontres ne sont destinées qu'à éclairer un morceau de route. Mais il y a des présences qu'on ne peut pas effacer, des empreintes qui restent, même quand les corps s'éloignent.

De nouveau seule avec ma fille, j'avais terriblement peur de retrouver mes démons. Peur de retomber. Peur de perdre tout ce que j'avais construit avec mon compagnon. Alors, j'ai tout de suite mis en place des stratégies, comme un plan de survie. J'ai décidé de poursuivre

mes études après mon BTS, mais dans un domaine différent. J'ai passé des concours pour entrer en école de communication.

J'avais déjà créé mon compte Instagram, « PlusJamaisSilencieuse », un espace où je déposais mon histoire à travers des poèmes, où je publiais régulièrement des posts à vocation pédagogique sur les violences basées sur le genre, qu'on appelle aussi violences sexistes et sexuelles.

Pourquoi je préfère parler de violences basées sur le genre ? Parce que ces violences ne sont pas des accidents isolés. Elles s'inscrivent dans un système. Un ordre social où le genre fonctionne comme un principe hiérarchique, structurant les rapports de pouvoir.

Dès l'Antiquité, la masculinité s'est construite en opposition à la féminité. Aristote disait que la femme était un *homme manqué*. Une vision ensuite légitimée par la religion, le droit, la culture, créant cette idée d'une hiérarchie naturelle entre les sexes. L'homme, actif, rationnel, dominant, s'impose comme la norme. La femme, elle, est reléguée à la passivité, à l'émotionnel, au silence. Et parce qu'un pouvoir ne se maintient jamais sans violence, la masculinité dominante a toujours eu besoin d'un arsenal de coercition : viols, harcèlements, féminicides.

Des rappels à l'ordre, des mécanismes de contrôle, des sanctions pour celles et ceux qui dérogent aux règles. Même les hommes ne sont pas épargnés : s'écarter du virilisme, c'est risquer la moquerie, l'exclusion, voire la violence.

Ça a commencé par une caresse...

Et puis, il y a ces rouages invisibles qui assurent la continuité du système : la culture du viol, l'impunité des agresseurs, la complicité masculine, le backlash contre les mouvements féministes. Tout est fait pour minimiser, invisibiliser, délégitimer. Alors parler de violences sexistes et sexuelles, ce n'est pas seulement dénoncer des agresseurs. Ce n'est pas faire se succéder des affaires médiatiques, des scandales. C'est parler d'un ordre social, d'un système qui a trop longtemps légitimé la domination masculine.

Et lutter contre ces violences, c'est forcément remettre en question le genre lui-même. Les rapports de pouvoir qui en découlent.

C'est ce que je voulais faire. Ce que je veux toujours faire.

À cette même période, j'ai eu la chance de témoigner par le biais d'une vidéo auprès du média bienveillant « Origine média ». C'était la première fois que je pouvais raconter mon histoire sans craindre qu'elle soit défigurée pour servir des intérêts mercantiles...

C'était dingue, je retrouvais la même sensation de vide que j'avais éprouvée lorsque j'étais sortie du poste de police et que mon secret avait été dévoilé. Un vide salvateur, un vide qui me donnait le vertige, me laissait enfin respirer. Comme si l'air que j'inspirais descendait jusqu'à mon ventre avant de remonter, pur, au-dessus de ma tête.

Je commençais enfin à envisager l'avenir, en étant aux commandes de ma vie. Ça ne signifiait pas accomplir de

grandes choses. Ce que je voulais, c'était être heureuse. Décider était pour moi la seule condition à mon bonheur.

Je m'accomplissais sur le plan intellectuel et social. Je sortais régulièrement quand ma fille n'était pas là, je m'amusais, parfois trop, teintant certains dimanches de mélancolie.

J'étais presque heureuse. Pourquoi presque ? Parce que je suis toujours cette femme obsédée par le contrôle qui, malgré la liberté qu'elle se tue à prouver aux autres, la brandissant comme un drapeau, reste prisonnière de son passé.

Pourtant, d'après mon entourage, je suis solaire, toujours là pour écouter, pour faire rire, pour faire de chaque instant un moment spécial.

C'est épuisant d'être comme ça.

On en vient à se demander qui l'on est vraiment. Une projection de ce que les autres veulent voir de nous, ou une simple parodie ? Quand je me suis sentie prête, j'ai commencé à explorer les relations humaines. J'ai testé les fameuses applications de rencontres. Je n'en ferai pas une satire. Je n'ai rien contre. Je me suis même amusée de toutes ces nuits passées à écrire à des inconnus qui n'avaient aucune importance pour moi, et inversement. J'en ai rencontré quelques-uns. Avec certains, j'ai même franchi le cap du rapport sexuel.

C'est fascinant de se dire à quel point nous, les femmes, nous avons appris à faire plaisir avant de penser à notre plaisir. C'est inscrit dans nos gestes, dans nos silences, dans nos façons de dire oui quand on voudrait dire non.

Ça a commencé par une caresse...

Jusqu'ici, ma sexualité, je ne l'avais jamais pensée comme étant *pour moi*.

Je pensais que moi aussi, un jour, j'aurais ce truc. Ce lâcher-prise. Que je saurais faire l'amour *pour moi*. Comme celles qui disent qu'elles jouissent à en perdre haleine. Ces femmes qui balancent leurs orgasmes comme une victoire. Elles ne se rendent pas compte, parfois, comme elles nous achèvent. Comme elles nous humilient. Tu te demandes si c'est toi le problème. Si tu es cassée. Si la vie a seulement décidé que ce ne serait pas pour toi.

Un jour, alors que je venais demander de l'aide à une spécialiste – une thérapeute –, elle m'a indiqué que j'étais frigide.

Cette réponse m'a assommée.

Alors je me suis remise à boire.

J'ai bu. Je ne pouvais pas faire l'amour sans ces verres. *Mes verres d'amour*. Ceux qui me donnaient le courage de me foutre à poil, de m'éteindre un peu pour réveiller l'autre, l'autre moi. D'oublier, juste un instant, que j'avais été violée. Parce qu'à chaque fois qu'un homme essayait de me toucher le sexe avec ses doigts, avec sa bouche, j'avais ce réflexe. Automatique. Je serrais les cuisses.

Ce sexe que je hais. Ce sexe que je déteste. Ce sexe que je cache. Je faisais tout pour satisfaire l'autre sans jamais chercher ce qui, à moi, pouvait me plaire. J'avais mes parades. Pour éviter qu'ils se sentent mal. Et le pire, c'est que je m'excusais.

Pardon de ne pas m'ouvrir assez. Pardon d'avoir des complexes. Pardon d'être gênée. Pardon de mettre ma

main sur mon sexe pendant que nos corps s'emmêlent. Pardon d'avoir été violée.

À chaque rapport, je perdais. Je me perdais. Et quand, enfin, j'essayais de lâcher prise, il était là. Son poids sur moi. Son visage sous mes paupières. Le goût de son sperme sur ma langue. Encore. Et encore. Et cette voix dans ma tête, qui murmurait ce que ma mère m'avait déjà soufflé : « Tu vois, finalement, tu as aimé ça. Tu n'es qu'une pute. »

C'était terrible, même maintenant que toutes les conditions étaient réunies pour que je sois comme les autres, j'étais différente. J'essayais de feindre l'indifférence face à ces hommes, me persuadant que j'étais capable de prendre le contrôle sur moi et sur ma vie. Je me cachais derrière mon indépendance pour éviter de m'attacher à eux.

M'attacher, c'était admettre que j'étais incapable de leur apporter ce que je n'arrivais pas à trouver. L'impression d'être incomplète, alors je ne me donnais qu'à moitié pour ne pas dévoiler la supercherie. J'étais distante. Froide. Je ne partageais rien de moi. Je les *réifiais* comme j'avais été transformée en objet.

Le sexe, la nourriture, le sport... tout était devenu objet. J'avais troqué la boulimie contre l'obsession du sport. Un garde-fou. Je ne courais pas pour le plaisir. Je courais pour expier. Pour compenser chaque calorie avalée. Pour me pardonner d'avoir mangé.

Mon corps était un temple vulgaire à ma propre obsession. *Parfaite*. Il fallait que je sois parfaite. Que mes cuisses ne se touchent pas. Que mon ventre soit aussi

plat que possible. Qu'il ne soit jamais trop rempli, pour laisser ce vide. Ce vide qui m'empêchait de penser à ce que je ne pouvais pas contrôler.

Pour éviter de tomber à nouveau dans la boulimie, j'ai utilisé le sport comme garde-fou.

Je courais six fois par semaine, toujours la même distance, huit kilomètres, pas plus, pas moins mais toujours plus vite. En dehors de mes courses, je m'entraînais dans une salle de crossfit. Mon corps devait être parfait, mon poids, inchangé : 47 kilos pour 1,62 mètre et chaque matin, le chiffre qu'indiquait ma balance décidait de ma journée.

Malgré tout le chemin parcouru, des choses persistaient. J'étais sans cesse en train de me juger, de me dévaloriser, incapable de savourer ce que j'avais accompli, je pensais déjà à l'après. J'avais besoin du regard des autres comme substitut à celui de ma mère. À l'école, dans le sport, dans mon assiette, dans mon lit, il n'y avait pas de place pour l'imprévu. Tout devait être exactement comme je l'avais décidé.

J'avais besoin de tout anticiper. Je détestais les surprises.

Seule, on va plus vite, c'est vrai, mais j'avais déjà grandi, j'aurais aimé être dans la vie, ici et maintenant.

Je comprenais que les stratégies de survie qui m'avaient tenue debout, qui m'avaient permis d'avancer malgré tout, étaient en train de devenir des chaînes. Peut-être que ce n'étaient pas elles qui se retournaient contre moi mais que c'était moi qui n'en voulais plus. J'avais besoin de les déposer une à une. Ces béquilles qui m'avaient

portée jusque-là, jusque devant vous, à cet instant précis où vous me lisez. Je suis en train de comprendre. Je ne veux plus simplement tenir bon. Je veux vivre.

Vivre pour de vrai. Plus seulement survivre. Pendant près de deux ans, j'ai avancé dans la vie sans certitude, en ayant peur de tout, accrochée à l'illusion du contrôle ; je pensais que le bonheur était une condition à remplir. Être la meilleure, encore et toujours. Avoir les meilleures notes, les plus belles fringues, un corps parfait. Être celle qu'on regarde, qu'on sollicite. Même mes anniversaires devaient être une mise en scène. Il fallait que je sois aimée, que le nombre d'invités fasse illusion. Et bien sûr, que tout soit immortalisé sur mes réseaux.

J'étais connectée à tout et à n'importe qui, mais jamais à moi.

J'allais mieux. Mais ce n'était pas ça, le bonheur. J'étais vidée. Fatiguée. Incapable de rester seule avec moi-même, je vivais pour les autres, jamais pour moi. L'idée même du silence me rendait anxieuse. Il fallait le combler. Toujours.

Jusqu'à ce que mon corps dise stop. Mes genoux ont lâché. Comment allais-je faire ? Comment contrôler mon poids si je ne pouvais plus courir ? Comment maîtriser ce corps et l'idée que je me faisais de lui ?

Petit à petit, la tristesse s'est infiltrée à nouveau en moi, lourde, pesante, poisseuse. Je n'avais plus le choix. Je devais apprendre à rester chez moi, à occuper le temps autrement. Apprendre à prendre soin de moi sans me détruire. Finalement, ce n'était qu'une entorse des

ligaments. Je pouvais encore marcher, faire quelques exercices.

Bien sûr, je n'ai pas écouté les médecins.

Bien sûr, je ne me suis pas assez reposée. Dès que la douleur se faisait plus discrète, je retournais courir. Pour le payer des heures après. Je crois même qu'un jour, j'ai couru à cloche-pied. C'est con, hein ? Mais c'était moi, cette femme-là.

J'ai coupé des ponts, volontairement. Mis fin à certaines amitiés, pris de la distance, parce que j'avais besoin de me retrouver. De me reconnecter à moi, à ce qui comptait vraiment. Alors, souvent, je passais chez ma tante. C'était ma maison. Pas un simple lieu, mais un refuge. Chez elle, je pouvais enfin respirer. Plus besoin de prouver quoi que ce soit, plus besoin de jouer un rôle. Être là, exister dans l'instant, sans artifices. Ce vide que j'avais créé autour de moi m'a permis de faire de la place. De redonner du sens à ce qui en avait réellement.

J'ai cessé de vouloir être à tout prix le centre de l'attention pour revenir à l'essentiel. J'ai commencé à cultiver mes propres goûts, sans mimétisme, sans chercher à me fondre dans ce que l'on attendait de moi. J'ai même essayé d'appriivoiser la solitude, d'être seule avec moi-même sans ressentir le besoin de combler chaque instant par du sport, par des sorties ou par ce besoin de me remplir jusqu'à en vomir.

J'ai décroché mon bac +3 et intégré un master en ressources humaines. Mais pourquoi je continuais ? Assise sur cette chaise, à écouter des discours creux

censés m'apprendre un métier qui, dans ces conditions, n'avait plus aucun sens, j'ai compris l'engrenage des écoles de commerce, ce subtil équilibre entre clientélisme et illusion de méritocratie. Ici, l'étudiant n'est pas un apprenant, il est un client. Celui qui paye pour apprendre. Celui qui paye pour décrocher un diplôme.

Les notes ? Une façade. Une mécanique huilée où un 6 peut devenir un 11 après une commission de revalorisation bienveillante. Où les taux de réussite flirtent avec le ridicule pour justifier des frais de scolarité exorbitants. Je ne remets pas en cause le système éducatif, mais j'accuse le modèle marchand des écoles de commerce, où le niveau importe peu tant qu'on sort la carte bleue.

On ne paye pas pour apprendre à penser, à développer un esprit critique, à se cultiver. On paye pour réciter, exécuter, s'intégrer sans faire de vagues. On nous formate à accepter des contrats sous-payés, à être reconnaissants d'être exploités. Oui, vous avez permis à des étudiants comme moi de poursuivre leurs études. Mais après ? Où sont les promesses d'embauche ? Où est la reconnaissance salariale à la hauteur de ces années d'investissement ?

Alors je suis partie. Je me sentais libre et je retrouvais ce sentiment d'insécurité. Comment allais-je me définir maintenant, qu'allais-je dire aux autres quand ils me demanderaient ce que je faisais dans la vie ? Heureusement, entre-temps j'avais fait la rencontre d'un garçon formidable. Romain. Avec lui, tout était plus tendre, plus doux. Il était l'épaule sur laquelle je pouvais me reposer. Nous étions trois désormais. C'est bête, je crois que je me sers de ce témoignage pour faire passer certains

messages. Certaines choses que je n'ai pas su dire par manque de courage, ou par incapacité. Par peur aussi d'oublier celles et ceux qui m'avaient permis d'arriver là où j'en étais.

Je tiens à remercier cet homme avec qui j'ai passé plus d'une année à rêver de nouveau, le cœur léger. Avec lui, j'ai découvert ce que c'était, d'être dans une famille avec plus de trois personnes. Ma famille à moi, c'était ma fille, ma tante et sa fille, Emma, que je considère comme une sœur aujourd'hui. Cette relation m'a conféré suffisamment de courage pour donner du sens à ma vie. J'ai pu compter sur lui pour m'accompagner dans cette nouvelle aventure. Celle qui me conduit aujourd'hui à être dans vos mains, vous qui lisez mes mots désordonnés. Il m'a fait confiance quand j'ai décidé d'arrêter au milieu de mon cursus. Ma tante également. Tout le monde a cru en moi cette fois-ci, sans que j'aie à justifier mes choix. L'histoire de ce livre est anecdotique. J'ai contacté mon éditeur par le biais d'une écrivaine éditée chez City.

Je lui ai écrit sans être sûre de rien mais avec la profonde conviction que ce que j'avais à dire pouvait être utile, au moins à une personne.

J'ai alors écrit à Frédéric Veille sur les réseaux sociaux. C'est un directeur de collection. J'ai eu la surprise, quelques heures plus tard, de recevoir son appel. Il m'a demandé de lui envoyer ce que j'avais déjà écrit. Il m'a parlé d'un début, j'ai compris qu'il fallait que je lui envoie les vingt premières pages de mon récit. La vérité, c'est que je n'avais qu'une page Word vide, une page que j'avais essayé de remplir sans être jamais satisfaite.

Alors pendant une semaine, j'ai écrit. Jour et nuit. Sept jours plus tard, j'ai envoyé mon texte. Deux semaines après, le verdict tombait. Mon rêve le plus grand, celui que j'avais fini par croire inaccessible, devenait réel. Écrire mon histoire. Avec mes mots.

Entre-temps, j'avais réussi à négocier une nouvelle forme de contrat professionnel avec mon employeur. Je quittais mon master pour écrire tout en restant dans l'entreprise qui m'avait fait confiance pour me prendre en alternance. On avait trouvé une organisation de travail qui me permettrait d'avoir suffisamment de temps pour écrire. Je commençais aussi un vrai travail thérapeutique qui, je l'espérais, porterait ses fruits : l'EMDR.

Cette thérapie ne cherche pas à effacer le traumatisme, mais à le traiter. À le remettre à sa place sans qu'il envahisse tout. Le principe paraît presque étrange quand on l'explique : revisiter le souvenir traumatique tout en suivant des stimulations bilatérales, des mouvements oculaires guidés par le thérapeute, des pressions légères sur les genoux, ou encore des sons alternés d'une oreille à l'autre.

Caroline, ma thérapeute, a d'abord installé un cadre, posé les bases avant de sélectionner les souvenirs que j'allais traiter en séance. L'idée est de permettre au cerveau, par des stimulations, de retraiter l'information, de défiger le souvenir, d'empêcher qu'il se rejoue en boucle comme une scène bloquée sur Repeat, comme un cauchemar dont on ne se réveille jamais. Peu à peu, la charge émotionnelle s'atténue. Ce qui était une douleur brute, vive, incontrôlable devient un souvenir parmi d'autres. Il ne disparaît pas mais il cesse d'être un poison.

L'EMDR ne change pas le passé. Mais cette technique m'a permis d'en faire autre chose. De transformer ces morceaux de souffrance en quelque chose de plus supportable. De moins étouffant.

J'étais sceptique. Moi, traumatisée ? Je ne correspondais pas à l'image que je me faisais d'une victime de trauma. Je n'étais pas submergée par les crises d'angoisse, je ne me réveillais pas en larmes chaque nuit. Je n'étais pas figée. Au contraire, j'étais l'inverse. Debout. Souriante. Dissociation. C'est le mot qu'a employé Caroline. Alors, c'est quoi, la dissociation ? En psychologie, on la définit comme une séparation fonctionnelle entre des éléments psychiques ou mentaux habituellement réunis. Une inhibition du réel, un mécanisme de survie qui met à distance ce qui est insupportable.

J'avais du mal à me reconnaître dans cette définition. Pourtant, c'était exactement ça. C'est cette dissociation qui m'a permis de survivre. Avec le recul, je commence à comprendre. Cette hypervigilance constante. Cette sensation d'être en décalage, comme si mon corps et ma tête n'étaient jamais au même endroit. Comme si parfois, je ne savais plus où j'existais dans l'espace. Comme si j'étais incapable d'habiter mon présent, cherchant à avoir le contrôle de chaque situation. C'est épuisant de vivre comme ça.

Je me rappelle cette première séance. Je revenais de mon footing. J'ai toujours aimé le sport avant mes séances de thérapie. C'est ma manière de faire le vide, d'évacuer le trop-plein en gardant un minimum de contrôle sur ce que je vais dire, ou non.

Dès le début, je lui ai dit que j'étais fatiguée. Fatiguée de parler des conséquences de mon passé. Les réponses, je les connaissais déjà. Ce que je ne savais pas, en revanche, c'était comment me libérer de toutes ces mécaniques que mon cerveau avait mises en place pour survivre, ces schémas que j'avais intégrés sans m'en rendre compte, comme des automatismes de défense. Je ne voulais plus analyser, je voulais agir. Être dans le mouvement. La vie, c'est du mouvement. Pour en faire partie, il faut marcher. On a le droit de tomber. Et moi, je suis tombée des centaines de fois. Mais je n'ai jamais cessé d'essayer.

Enfin, je me sentais comprise et j'avais l'impression que ce travail me permettrait d'avancer. J'avais essayé des dizaines de thérapeutes et de thérapies différentes avant de trouver celle qui me convient. Je suis loin d'être un cas isolé. Gardez espoir.

Les thérapeutes sont des humains comme vous et moi. Ils ne détiennent pas la vérité absolue, ils peuvent se tromper, faire des erreurs, passer à côté de ce dont on a réellement besoin. J'ai compris qu'il ne faut jamais se forcer, qu'aucune thérapie ne peut fonctionner si elle est vécue comme une contrainte. C'est un choix qui nous appartient.

Et j'ai compris autre chose aussi : il n'existe pas une seule manière de guérir.

La thérapie n'est pas l'unique chemin. Il y a ceux qui trouvent leur apaisement dans les mots, dans l'écriture, dans l'art. Il y a ceux qui réparent à travers la musique, le chant, la danse, le corps en mouvement. D'autres trouvent du réconfort dans la nature, dans le silence,

Ça a commencé par une caresse...

dans la spiritualité, dans un engagement plus grand qu'eux-mêmes. Il n'y a pas une seule bonne manière de se reconstruire. La meilleure sera celle qui vous conviendra.

On n'oublie pas. On n'efface pas. Mais on apprend à vivre autrement. On avance sur ce chemin qu'on appelle résilience, un jour après l'autre. C'est ça, encore une fois, le mouvement de la vie.

Je reprenais confiance en moi petit à petit, je commençais enfin à vivre en laissant derrière moi certaines béquilles. Les crises d'angoisse s'estompaient, mes moments de dépersonnalisation devenaient moins fréquents. Romain connaissait mon histoire. Dès le début, j'ai ressenti le besoin de lui donner les clés, de lui dire ce que je pouvais être, parfois. Je ne voulais pas le tacher de mon noir sombre.

Je refusais de l'enfermer dans une illusion, celle de la femme qu'il voyait, toujours pleine de vie, solaire, pétillante. J'étais cette femme-là, oui, mais pas seulement. J'avais besoin qu'il sache.

Mais je lui ai fait une promesse. Celle de continuer à prendre soin de moi. Pour lui, pour nous.

CE QUE JE SUIS RÉELLEMENT

À force d'écrire mon histoire, j'ai fini par l'intégrer. J'ai accepté que ces deux parties de moi n'étaient en réalité qu'une seule et même personne. Cette petite fille que j'avais tant cherché à réconforter à travers les autres, ce n'était que moi-même. Et la seule personne capable de prendre soin d'elle, c'était moi. La femme.

Réunir ces deux entités a bouleversé mon équilibre.

À nouveau, j'ai remis en question mes relations. Pourquoi avais-je fait ces choix-là ? Pour elle, ou pour la femme ?

Je n'arrivais plus à me retrouver dans mon couple. Je sentais qu'une part de moi était ailleurs. Pas dans cette vie. Pas dans cette union que j'avais chérie, portée. Ma sexualité avait pris l'apparence d'un masque, un rôle que je jouais sans plus savoir pourquoi, un écho lointain de ce que j'avais vécu, enfant. Je me dissociais dans mon propre couple.

Ça a commencé par une caresse...

Comme si, enfin, j'avais trouvé ma vérité et que ma situation actuelle m'empêchait d'y accéder. Je n'arrivais plus à sentir la chaleur de son corps sur le mien, ni la tendresse dans ses baisers, ni l'amour dans ses gestes. Je le rejetais comme je me rejetais moi-même.

L'impression d'être un double.

Alors je me suis tue. J'ai pris le temps d'analyser. Est-ce que ce que je ressentais était légitime ? Est-ce que j'étais en train de faire la plus grosse erreur de ma vie en mettant fin à cette relation ?

Mais je ne pouvais pas être égoïste. Le temps devenait mon ennemi. Il fallait choisir. Choisir, c'est aussi se choisir. Au détriment des autres, ou pour eux.

Cette relation a protégé la petite fille en moi, celle qui avait besoin d'être bercée, rassurée, aimée sans condition. Avec lui, j'étais en sécurité. Suffisamment pour être pleinement moi, sans masque, sans efforts.

Si on regarde cette histoire de l'extérieur, c'est celle de deux meilleurs amis qui ont voulu être amants. Je ne nierai jamais que j'ai aimé cet homme. Autant que je l'ai pu. Autant que mes propres démons me l'ont permis. J'ai même réussi à les faire taire pour devenir celle que je voulais être. Pour lui, pour moi, pour nous. Mais chez moi, deux entités cohabitent, en conflit permanent. La femme. La petite fille. Et ce combat intérieur m'a laissée épuisée.

Le choisir lui, c'était choisir la petite fille. Me choisir moi, c'était accepter la femme. Celle qui porte ses cicatrices mais qui avance. Qui fait face. Alors j'ai décidé d'apprendre à prendre soin de cette petite fille sans lui.

De découvrir la femme que j'étais devenue. Celle que j'avais longtemps refusé de voir par peur de ses choix, de ses réactions, de ses désirs.

J'ai choisi d'être cette femme, avec toutes ses imperfections, en acceptant ce que ça impliquait. Et ce choix, je ne l'ai pas fait que pour moi. Je l'ai aussi fait pour lui.

Parce que le garder par confort affectif ou matériel aurait été égoïste. Parce qu'aimer, c'est aussi savoir partir quand on sait qu'on n'est pas la bonne personne pour l'autre. Je voulais qu'il puisse, lui aussi, avoir le droit d'être aimé comme il le méritait. Qu'il trouve une personne capable de lui donner ce que je ne pouvais pas lui offrir. Je ne voulais pas me servir de son amour pour me réparer, pour combler un vide qui ne regardait que moi.

Un homme ne peut pas remplacer une mère.

C'est à moi de devenir mon propre refuge. Je suis reconnaissante pour ces bouts de nous, pour ces rires, ces voyages, ces instants de sincérité brute. Il y a mille façons d'aimer. Merci à lui de m'avoir appris cet autre amour. Au fond, je suis fière. Fière d'avoir eu le courage de briser un équilibre qui me permettait d'exister, mais pas de vivre pleinement.

CHÈRE MÈRE

Vous vous demandez sûrement où sont passés les personnages principaux de mon histoire. Qu'en est-il de ma mère, de ma sœur, des autres enfants qui ont vu le jour pendant que j'essayais de fuir le noir ? Voici mes derniers mots à ma mère. Juillet 2019, 17 h 59 :

Chère mère,

Tu en as le nom, mais certainement pas le rôle. J'ai longuement hésité avant de t'écrire, avant de trouver la manière de te mettre face à tes responsabilités. Même si au fond, je le sais, la vérité, tu la connais. Mais elle est bien trop insupportable à regarder en face.

Pas de paraître, cette fois. Inutile de faire ton numéro de mère éplorée.

Je voulais te crier ma haine, ma rage, mais tu ne mérites aucun de ces sentiments.

Aujourd'hui, il ne reste que la vérité.

J'espère que tu auras le courage nécessaire pour me lire.

Petite, tu étais déjà absente. Je me souviens de cette fameuse Clotilde chez qui je passais mes week-ends pendant que toi, tu enchaînais tes soirées sans pudeur. Déjà, tu n'étais pas dans ton rôle.

Ne t'inquiète pas, je vais être concise. Je n'ai pas trop de temps à t'accorder.

Plan familial : Éric, la drogue, Élodie et l'intrus (moi).

Un foyer « heureux ». Où le calme et le silence devaient régner.

Outre le fait que je devais rester enfermée dans ma chambre dans des conditions d'hygiène déplorable – car n'étant pas propre toi-même, comment aurais-tu pu m'apprendre à l'être ? –, cette maison dégueulasse n'était que le reflet de ce que vous étiez.

Je rêvais déjà d'évasion dès que je franchissais le seuil de la porte. Je me promenais dans la résidence, et c'est ce jour-là que j'ai rencontré Nina. Le deuxième cauchemar a commencé.

Nina, cette jeune fille dont je suis devenue l'amie. Et Arvide, notre voisin.

Tu le connais. Toi aussi.

La première fois que je suis entrée chez lui, j'ai découvert une maison propre, des murs blancs, une atmosphère douce. Rien à voir avec ce qui régnait chez nous.

Il m'a proposé de rester. Il a passé sa main sur mes fesses.

Ce jour-là, j'ai compris qu'il y avait toujours du bon et du mauvais, partout, dans toutes les relations.

J'étais trop petite. Et lui, il savait déjà.

Il savait ce qui se passait chez moi. Il en a profité.
Il en a abusé.

Et toi ? Encore une fois, tu étais une mère de nom,
mais pas de rôle.

C'est important de le préciser.

Tu as laissé ta fille de 9 ans aller chez cet homme
le soir. Dormir chez lui. Vivre chez lui.

Cet homme-là.

Celui qui m'a emmenée à l'hôpital quand j'ai eu
ma double fracture.

Tout ça parce que tu voulais ta tranquillité. Parce
que tu voulais être seule avec Éric et ta fille Élise.
Pendant que tu passais ton temps à faire croire au
monde que tu étais une femme formidable, une
mère exemplaire, Arvide, lui, abusait de moi.

Parfois, je le laissais faire. Parce qu'en échange,
je savais que j'aurais un lit où dormir en sécurité
et un repas.

Il savait si bien qui tu étais.

Tellement bien que, quand je refusais, il me
menaçait.

« Si tu ne veux pas, je raconterai tout à ta mère. »

Et moi, je savais ce que ça voulait dire.

Je savais que tu le prendrais mal.

Alors je disais oui.

Tu as signé une autorisation pour qu'il m'emmène
passer Noël en Norvège.

Jamais tu ne t'es demandé ce qui se passait là-bas.

Tu as laissé faire.

Pendant longtemps, j'ai eu peur de toi.

Très longtemps.

J'allais oublier le meilleur passage.

Ça a commencé par une caresse...

Je ne vais pas prendre la peine d'évoquer tout ce qui s'est passé pendant ces deux ans. Parce que, malgré tout, j'ai encore un peu de respect pour moi-même.

Mais sache que je t'en voudrai toute ma vie.

Et puis est arrivé le jour où les officiers de police ont frappé à ta porte.

Pour te raconter ce qu'ils avaient découvert.

Des vidéos.

De moi.

Je te passe les détails.

Depuis ce jour-là, tu as eu encore moins de respect pour moi.

Forcément.

Maintenant j'étais de retour à la maison.

Il n'y avait plus d'excuses. J'étais à nouveau là.

Alors tu t'es mise en colère.

Tu m'as frappée plus fort.

Tu m'as craché au visage.

Tu as même osé dire qu'il ne fallait pas que j'approche mon frère et ma sœur.

Parce que tu avais peur que j'aie des « vues » sur eux.

Tu me frappais même dans les magasins.

Devant tout le monde.

Même un chien a droit à plus de dignité.

Tu étais en colère.

Parce que j'étais redevenue ton boulet.

Parce que j'étais la « source de tes problèmes ».

Mais la seule source nuisible, celle qui a pourri ma vie, c'est toi.

La preuve ultime que tu as participé à mon agression, c'est que tu as pris l'argent des dommages et intérêts en toute impunité.

Tu l'as dilapidé.

J'ai hésité à te poursuivre en justice.

À te forcer à regarder la vérité en face.

Mais je n'ai pas envie de me replonger dans ce combat.

Peut-être que j'enverrai cette lettre à ton entourage.

Ou peut-être pas.

Mais sache que je sais.

Que je sais réellement qui tu es.

Un monstre.

Une personne sale.

C'est la fin de cette vérité.

Désormais, tu sais que je sais.

Que je n'ai plus rien à te dire.

Tu étais peut-être un passage obligé dans la construction de la femme que je suis aujourd'hui.

Mais nous n'avons rien en commun.

Si ce n'est la science.

Ceci est un adieu.

Et maintenant, à chaque fois que tu te regarderas dans un miroir, tu sauras que je sais

Et ces moments-là seront insoutenables !

Cette lettre est l'unique témoignage de l'histoire qui nous lie, cette femme et moi. Elle représente la première fois où je me suis adressée à elle en ayant pleinement conscience de ce qu'elle avait fait.

Elle a tué l'enfant, mais pas la femme.

Ça a commencé par une caresse...

Élodie a cessé d'essayer d'être ma mère le jour où je suis née. J'ai quitté son ventre, et avec, l'innocence qui caractérise un enfant.

Comment vous décrire ce que c'est que de grandir avec une mère qui ne vous a jamais désirée ? Qui n'a jamais rien vu d'autre en vous qu'un profit ? Qui vous a abandonnée dès vos premiers jours de vie ?

Je ne sais pas quel est le plus terrible : grandir sans maman ou grandir en sachant que la vôtre ne vous a jamais aimée.

Son absence, je la ressens partout. Dans toutes mes relations. Amicales, amoureuses, professionnelles. Je cherche son amour, son regard, son approbation. J'ai toujours eu ce rêve d'être la fille de quelqu'un.

À qui s'identifier quand ceux qui étaient censés être des modèles n'ont fait que piétiner l'estime et l'amour-propre qu'on aurait dû nous inculquer ?

Il y a ce vide béant en plein cœur, que j'ai passé ma vie à combler par toutes les stratégies possibles. À 30 ans, j'essaie d'en faire le deuil.

Je ne sais pas ce qui est le plus terrible, finalement. D'avoir été violée des dizaines de fois. Ou de n'avoir jamais été aimée par sa propre mère.

On parle souvent du rôle du père, de son autorité, de son absence, de son impact sur la construction d'un enfant. Mais qu'en est-il de la mère ? Pourquoi refuse-t-on de voir que son rôle dépasse tout ?

Quand accepterons-nous enfin le fait que les femmes sont des hommes comme les autres ? Qu'elles aussi sont capables de l'indicible ?

J'aimerais dire que ma mère est un monstre, mais les monstres n'existent que dans les cauchemars.

Elle, elle est bien réelle.

Le maternel, c'est le socle sur lequel on construit notre sentiment d'exister, nos rêves, notre pensée. Un écran sur lequel on projette nos fantasmes, un pilier sur lequel notre moi s'adosse, un refuge où déposer nos émotions. Mais c'est aussi un gouffre. Un lieu de régression, un espace d'engloutissement si l'amour vient à manquer.

La mère n'est pas qu'un rôle, elle est un ancrage. Une base.

Une mère remplit des fonctions essentielles pour le psychisme de l'enfant.

Voyez-vous l'importance d'une mère ?

Moi, je voulais simplement que la mienne m'aime. Qu'elle me protège.

Ce n'est pas d'avoir été violée qui me tue. C'est de ne pas avoir été aimée par celle qui aurait dû le faire.

Ma tante n'a jamais cessé de combler ce vide. Mais elle a toujours eu l'honnêteté de me dire qu'elle ne pourrait jamais la remplacer.

C'est comme ça, ça ne s'explique pas.

Une mère, on n'en a qu'une.

J'ai été cet être qui revenait toujours vers son bourreau, jusqu'à ce que je comprenne qu'il fallait que j'arrête d'être sa fille.

C'est drôle, parce qu'en écrivant ce chapitre, je suis en train de pleurer. Je saisis à quel point j'ai souffert de son absence. À quel point j'ai avancé seule. À quel

point j'ai été courageuse d'affronter la vie sans ses bras pour m'encourager. Je crois même que c'est l'une des premières fois où j'en prends vraiment conscience. Putain, ma belle, tu as été forte. J'ai été ce qu'on appelle en 2025 une putain de go capable. Et je m'égare. Parce que ce n'est pas encore la fin de mon livre. Parce que je pleure et je ris en même temps. Parce que vous êtes là, à me lire. Et vous avez devant vous ce que je ressens actuellement...

Élodie a trois enfants : ma sœur Élise et deux garçons avec lesquels je n'ai aucun contact. Je ne les ai pas vus grandir, et au fond, je ne cherche pas à les connaître. Ils n'y sont pour rien. Nous n'avons que le sang en commun.

Élise va bien. Nous échangeons de temps en temps. La vie nous a séparées et elle ne l'a pas épargnée non plus. C'est une jeune femme de 21 ans qui fait tout pour s'en sortir malgré des parents défaillants.

Par respect pour elle et pour eux, je ne parlerai pas de leur vie. D'ailleurs, je ne fais pas vraiment partie de la leur. Mais j'ai une pensée tendre et bienveillante pour Élise. Je sais qu'on ne rattrapera jamais ces années d'absence, mais ma porte lui sera toujours ouverte si elle souhaite m'entendre.

La vie m'a offert une deuxième sœur, Emma. Elle a le même âge qu'Élise. Son visage, sa beauté, son aura me transcendent. Elle sublime le vide. Elle est dans la vie, dans l'instant. Elle est là, près de moi. Avec le temps, on s'est rapprochées. Aujourd'hui, c'est elle que j'appelle ma sœur. C'est fou comme on peut apprendre de l'humain. Emma m'a appris tellement de choses. Sur moi, sur la vie en général. Ce que j'aime chez elle, c'est elle,

Chère mère

tout simplement. Elle est le chaos délicieux de la vie. Elle ne triche pas, elle ne ment pas. Elle est là, entière. Avec elle, avec ma tante et ma fille, nous formons une famille. J'ai aussi eu la chance d'avoir mes amies d'enfance à mes côtés. Des sœurs, elles aussi. Près de quinze ans d'amitié. On s'est vues grandir, évoluer, chuter, se relever, sans jamais laisser le temps nous séparer. À vous, mes sœurs, mes meilleures amies,

Merci.

Merci d'avoir, vous aussi, contribué à combler mon vide.

LE JASMIN

J'ai rencontré mon père au cours de l'été 2024. Après quelques échanges sur Messenger, je lui ai fait part de ma volonté de le voir. J'étais prête. Ce n'était pas la première fois qu'il me le proposait, mais jusqu'ici, je n'avais jamais eu le déclic, ni cette envie.

Au fond, je crois que j'attendais d'être prête émotionnellement à découvrir une autre partie de moi. Je m'étais fait la promesse qu'un jour, j'irais découvrir le jasmin et la terre qui m'avait vue naître. C'est drôle, parce que je n'ai jamais réellement souffert de son absence. Je crois même ne jamais lui en avoir voulu. Comment ressentir le manque de quelque chose que l'on n'a jamais connu ? Après un vol de deux heures, je me suis retrouvée face à lui. Sans savoir quoi dire. Sans savoir quels mots prononcer. Alors je me suis contentée d'un sourire timide, et je suis montée dans sa voiture, aux côtés de son neveu, qui était donc mon cousin. Un jeune garçon adorable.

Je pouvais déjà deviner quelques similitudes dans nos traits. Mon père a la peau claire, légèrement dorée par le soleil. Ses yeux sont d'un marron doux. Nous partageons

le même nez. Son visage semble épargné par le temps. Il ne fait pas son âge. Au fond, je pense qu'il entretient cette illusion. Je devine en lui quelqu'un de soucieux de son apparence. Il parle en chantant, et il est agréable de l'écouter. En l'observant, je peux comprendre comment ma mère a été séduite par cet homme. Le trajet jusqu'à Menzel Temime était long et gênant. J'étais assise à côté d'un parfait inconnu qui disait être mon père. Lui, en revanche, paraissait beaucoup plus à l'aise que moi. Son français était excellent. Ali. C'est son prénom. Directeur d'hôtel en Allemagne, il fait régulièrement des allers-retours en Tunisie pour voir sa famille et suivre l'avancée des travaux d'un immeuble en construction. Mon père est musulman, mais il a connu l'Occident.

Il n'a pas été surpris d'apprendre que je n'étais pas mariée, que je n'étais plus avec le père de ma fille. Moi, je suffoquais dans cette voiture. La chaleur était écrasante. À cette période de l'année, on atteint facilement les 40 degrés. Mes vêtements collaient à ma peau, et moi, j'étais scotchée à la vitre, à regarder les paysages défiler.

C'était donc ici.

Ici que j'avais vu le jour. Sur cette terre de sable orange, parmi ces maisons blanches aux volets bleus, ces rues pleines de bruit et de vie.

Les marchés où l'odeur des épices et du pain chaud se mêle à la poussière. Les rues étroites bordées de figuiers de barbarie. Le bleu du ciel, immense, sans fin.

C'était ici. Et moi, je ne ressentais rien. Ou peut-être un trop-plein d'émotions que je n'arrivais pas à démêler.

À Menzel Temime, ils étaient là. Ma tante Naima, ma cousine Rym, mes grands-parents, Naima et Khalid. C'était comme si, depuis tout ce temps, ils m'avaient attendue. Ils savaient qui j'étais. Mais moi, je ne savais rien d'eux.

Chacun leur tour, ils m'ont serrée dans leurs bras. Je ne savais pas comment réagir. J'ai évité de me poser trop de questions et je les ai enlacés à mon tour.

Je n'avais même pas eu le temps de digérer ces vingt-neuf années passées loin d'eux, pourtant, j'étais là, face à eux, chez eux. Les silences polis laissaient place à une forme de compassion derrière chacun de nos regards. Il y a un langage universel. Celui de l'amour.

Des gestes, des regards tendres, une bienveillance palpable.

Seuls ma tante, mon cousin et ma cousine parlaient français. Nous sommes restés là, deux ou trois heures, autour de la table, mangeant, nous scrutant discrètement. Ma tante m'a posé quelques questions sur ma mère.

—Comment va-t-elle ?

J'ai répondu timidement que tout allait bien. Après le repas, mon père et moi sommes partis dans le jardin de mes grands-parents pour boire le thé. Il m'a confié que la famille n'était pas au courant de ce qui m'était arrivé. Ni de ma relation avec ma mère. Il m'a demandé de ne rien dire.

Pour les protéger. Je comprends. Au fond, c'est mon histoire. Je ne veux pas leur causer du tort. Je ne veux pas qu'ils souffrent pour moi, ni de ce qui m'est arrivé. Je ne veux pas que mon passé interfère dans ces

retrouvailles. Mais c'est difficile de faire comme si de rien n'était quand le sujet de ma mère est abordé. À la fin de la journée, nous avons quitté la maison familiale.

Mon père et moi avons gagné son immeuble en construction. Un magnifique bâtiment de trois étages. Six appartements, au bord de la mer. Celui de mon père, où je dormirais, était au troisième étage. Un espace lumineux, blanc, avec une terrasse qui en faisait le tour. Ma chambre était en face de la sienne. Il n'y avait pas beaucoup de meubles, mais tout le nécessaire pour y vivre confortablement. La décoration était moderne, occidentale. Je crois que mon père n'aime pas vraiment les canapés orientaux ni les tapis berbères.

Il ne vient ici que deux fois par an, posant ses valises quelques semaines avant de repartir en Allemagne où il vit et travaille. Je ne savais pas comment réagir face à cet homme qui, aujourd'hui, revendique son droit de paternité. Je n'arrivais pas à l'appeler « Papa ». Ses marques d'affection me gênaient.

Mais ce qui me gênait encore plus, c'était de devoir marquer une distance. Je ne voulais pas qu'il pense que je le réduisais à un homme comme les autres. Je ne voulais pas qu'il ressente ma crainte ou mon malaise. Mais c'était plus fort que moi. J'ai du mal à voir en un homme autre chose qu'un danger. Même en sachant que ce n'est pas le cas. Il ressent ma pudeur, mon instinct de repli. Il perçoit cette légère hostilité. Mais il comprend.

Mon père a découvert mon histoire à travers les réseaux sociaux. Je lui avais envoyé l'interview que j'avais réalisée quelques années plus tôt pour le média « Origines ». Je voulais qu'il sache. Qu'il fasse face à

ses responsabilités. C'était aussi plus simple comme ça. Plus simple de le lui dire ainsi, plutôt que de décrocher mon téléphone pour lui parler. Longtemps, je l'ai ignoré. Je ne répondais pas à ses appels ni à ses messages. J'ai même bloqué certaines tentatives d'approche. C'était plus facile de l'effacer que d'apprendre à l'aimer.

Cette nuit-là, en me couchant, j'ai ressenti une partie de mon corps se détacher de moi.

Si je devais décrire la sensation que j'ai eue, c'était comme si une pierre s'était décollée de mon estomac, laissant derrière elle un bout de coton, fragile, cautérisant une plaie encore ouverte.

Mon père se levait avant moi chaque matin, préparait mon café, mon petit déjeuner, avant de m'accompagner à la salle de sport à côté de chez ses parents. Il veillait sur moi comme sur le lait sur le feu. Je sentais qu'il avait envie de rattraper toutes ces années perdues.

Peu à peu, la communication se fluidifiait. Nos journées étaient rythmées par les repas chez mes grands-parents, avec ma tante et ses enfants. Nous mangions chez eux le midi après mon sport, puis nous rentrions chez lui. L'après-midi, j'allais à la plage me baigner. La mer était calme, il y avait peu de personnes. Puis je rentrais me doucher avant de partir pour le dîner.

Quand j'en avais le temps, j'écrivais. J'ai écrit un chapitre de ce livre en Tunisie. Dans ce chapitre, je parle de l'odeur du bouquet de jasmin que mon père m'a offert un matin au marché. Je suis heureuse d'avoir écrit une partie de mon histoire sur la terre qui m'a vue naître.

Je suis restée sept jours et six nuits en Tunisie.

Ça a commencé par une caresse...

Le troisième jour, mon père m'a fait la surprise de m'emmener voir la maternité dans laquelle je suis née. C'était à quelques heures de Menzel Temime. Pour ne rien gâcher de cette journée, il avait pris soin de réserver deux chambres d'hôtel, comme pour une petite escapade.

Nous avons passé la journée à nous balader, à acheter des cadeaux pour ma famille et quelques souvenirs. Le soir, nous avons dîné dans un restaurant à Hammamet.

C'était là, c'était le moment. Je ne sais plus comment, mais je lui ai parlé. Je lui ai livré mon histoire. Il s'est mis à pleurer, m'a avoué qu'il n'avait pas pu regarder mon interview en entier, que c'était trop dur pour lui. Trop loin de sa culture et de ses valeurs. Il n'arrivait pas à comprendre comment on pouvait faire du mal à un enfant. Il était si loin de tout ça. Si loin de moi, toutes ces années.

Pour la première fois aussi, il m'a confié la véritable histoire de ma naissance, l'histoire qu'il avait partagée avec ma mère. Les raisons qui m'avaient conduite à voir le jour. La vérité était bien moins belle que ce que m'avait dépeint ma mère. Lui aussi a dit avoir souffert des tourments causés par ma mère. Mais dans une histoire, il y a toujours deux versions.

Ces versions, je préfère les garder pour eux.

Moi, je décide de m'en détacher et de ne me concentrer que sur le présent, sur ces instants, fragiles et éclatants. Certaines questions doivent rester sans réponse. La vérité n'est pas l'unique loi qui doit régir nos conduites. Il ne faut pas se servir de la vérité pour justifier nos comportements ou pour dicter nos choix. Je préfère choisir avec mon cœur. Décider sans être influencée.

Cette soirée est l'une des plus belles que j'aie passées avec lui. Ma fille n'était pas avec moi pendant ce voyage. J'avais besoin de découvrir seule mes racines. C'était mon histoire, mais aussi la sienne, celle que je devais comprendre avant de pouvoir la lui transmettre. La suite de mon voyage a été paisible. Les après-midi au bord de la mer avec Rym et Rayan ont rythmé mes journées. Rym faisait du ping-pong de compétition. Je suis allée la voir jouer. Elle est très douée, incroyablement talentueuse. Vive, pétillante, pleine de sagacité. Rayan, lui, était plus discret. Mais redoutablement intelligent. J'ai aimé jouer aux cartes avec eux le soir, avant les repas. J'ai aimé les écouter chanter en français, les laisser me coiffer, me triturer le visage. C'était drôle. C'était innocent.

Ma tante paternelle est une femme discrète qui se refuse beaucoup de plaisirs. Elle se dévoue à sa famille, à ses élèves, à son mari. C'est drôle, parce que malgré la pudeur de nos échanges, je pouvais lire en elle certains regrets. Elle est de ces femmes qui ne jugent pas celles qui ont osé.

Elle est très belle, très intelligente aussi. Elle a des cheveux courts, d'un marron assez clair, ses pommettes sont rehaussées par de jolies fossettes et ses yeux noisette lui donnent un air innocent. Son visage et son corps ont la forme du coton, on aurait envie qu'elle nous prenne dans ses bras. Elle n'est pas vraiment grande et plutôt menue. Sa féminité s'exprime dans ses gestes et dans chacune de ses attentions aux autres.

J'aimais sa façon de se mouvoir, la manière dont elle prononçait les mots, ses sourires cachés derrière chaque phrase tendre. Mes grands-parents, eux, étaient plus

discrets. Ils ne parlaient pas français. Mais ça ne les empêchait pas de me montrer leur amour autrement. Mon grand-père était directeur d'école, il a beaucoup voyagé, je sais par mon père qu'il aime beaucoup l'Égypte. Ma grand-mère, elle, n'a pas eu la chance de faire des études. Elle a tenu sa famille à bout de bras, portant la charge d'une vie entière sans flancher. Elle a élevé ses enfants avec amour et bienveillance, avec cette force silencieuse que seules certaines femmes possèdent. Je suis partie de Tunisie au petit matin, mon père est allé chercher Rym et Rayan pour m'accompagner à l'aéroport. Je les ai serrés dans mes bras, cachant mon visage mouillé par mes larmes, en leur faisant la promesse que je reviendrais les voir.

Assise dans l'avion, je commençais enfin à comprendre ce qu'il s'était passé.

J'avais fait ce voyage dans le temps, vers mes racines, ce voyage que je pensais ne jamais faire, et pourtant, c'était fini. J'emporte des visages, de l'amour, une culture et, enfin, un début d'ancrage. Je sais mieux d'où vient cette petite fille.

C'est drôle, je sens mes mains trembler sur mon clavier, le glas sonne une seconde fois, mais je ne peux pas terminer cette histoire sans vous expliquer les raisons qui m'ont poussée à écrire ce témoignage. J'ai les bras engourdis et le cœur serré. Ce livre a été une véritable thérapie pour moi. Un projet grâce auquel j'ai donné du sens à toutes les épreuves que j'ai traversées. Tous ces matins passés à laisser mon café refroidir au pied de mon lit pendant que j'allais invoquer cette petite fille. J'ai à

nouveau peur de retrouver le vide. Ce matin, j'ai appelé ma copine Léa. Léa était, au départ, l'amie d'Alexiane.

De fil en aiguille, nous nous sommes rapprochées. Si je devais choisir un adjectif pour la décrire, je choiserais le mot « dévouée ». Elle sera toujours là pour vous écouter et vous soutenir, peu important l'heure, le moment, le contexte. C'est tout naturellement que je l'ai appelée ce matin pour lui parler de mon angoisse. Je lui ai dit que j'avais peur de terminer ce livre. Peur de clore ce chapitre pour en ouvrir un nouveau. Je n'aime pas particulièrement le changement. J'aime ce que je prévois, ce que je peux contrôler. J'aime voir mes habitudes sublimer mon quotidien. Léa m'a rassurée, elle a même émis le projet d'un nouveau livre, si je le souhaitais.

Finalement, j'ai trouvé dans l'écriture une forme de salut. Un espace où mes pensées peuvent s'exprimer en toute quiétude. Plus qu'un moment, écrire, c'est me connecter avec moi-même. C'est aussi trouver un refuge, un endroit dans lequel seules les personnes que j'autorise peuvent entrer. J'y fais vivre les personnages dans ma tête, sans que ceux-ci puissent à nouveau me blesser. Ce livre, je l'ai écrit dans mon lit. Vous souvenez-vous que mon endroit à moi, c'est mon lit ? Il est 13 h 45, ce lundi 10 mars, et je suis allongée, adossée sur trois de mes oreillers, à pianoter sur le clavier.

CONCLUSION

J'aimerais évoquer le viol dans sa globalité. Je pense que le viol est un phénomène systémique dans notre société, et tant qu'on ne sera pas capables d'enlever le voile nébuleux sur ce qu'est un agresseur, tant qu'on continuera à nier l'ampleur du problème, à le fragmenter en cas isolés pour ne pas voir qu'il est enraciné dans le fonctionnement même de notre société, les débats tourneront en rond.

La question du consentement est au cœur du débat sur le viol. L'on a tenté de le réduire à une norme juridique, de dresser une frontière entre ce qui est admissible et ce qui ne l'est pas. Cependant, parler de rapports sexuels égaux ne se limite pas à répondre par « oui » ou « non ».

Dans son ouvrage *La Conversation des sexes. Philosophie du consentement*¹, Manon Garcia examine les aspects juridiques, éthiques et politiques du consentement, soulignant que voir les violences sexuelles uniquement sous l'angle du consentement pose problème.

1 Flammarion, 2021.

Elle note l'importance de reconsidérer le consentement au-delà de sa simple interprétation légale, en prenant en compte les environnements sociaux et les standards sexistes qui orientent nos actions.

À la fin de son ouvrage, Manon Garcia déclare que « la prise en compte de la complexité du consentement nous permet d'explorer nos vies sexuelles dans toute leur profondeur ». Elle voit le consentement sexuel comme « un concept à traiter avec précaution, mais qui porte en lui l'espoir d'une révolution sexuelle qui, cette fois-ci, serait une émancipation universelle ». Ces points de vue offrent une analyse approfondie de la façon dont le consentement peut modifier nos rapports, et de l'importance de favoriser une culture axée sur le respect et l'égalité. Cependant, avant de faire cela, nous devons déconstruire notre perception du viol et des violences sexuelles.

C'est un problème structurel, où les normes de genre permettent une forme de domination masculine au détriment d'une soumission féminine. Comment expliquer cette culture de l'insistance masculine ? Comment justifier qu'un refus ne suffise pas, qu'une résistance doive être physique pour être considérée comme légitime ? On croit que le consentement donne une autorisation, mais notre consentement est biaisé par d'autres facteurs : la peur, la pression sociale, l'éducation, la contrainte économique, le conditionnement sexiste. C'est ce qui explique par exemple les viols conjugaux – autrefois justifiés par la notion de « devoir conjugal », une obligation implicite où la femme était considérée comme soumise aux désirs de son mari.

Nous avons une mauvaise représentation du viol. On l'imagine comme un acte violent et marginal, comme un crime commis dans une ruelle sombre par un inconnu armé d'un couteau. Mais la réalité est tout autre. L'immense majorité des viols sont commis par des proches, par des personnes connues de la victime : un ami, un conjoint, un collègue, un membre de la famille. Les violences sexuelles sont majoritairement commises par des hommes, contre des femmes, des enfants, d'autres hommes et des personnes non binaires. Nous sommes donc bien loin du mythe de l'inconnu dans un parking.

Il est essentiel de comprendre que le viol ne se résume pas au manque de consentement. De nombreuses personnes ont déjà fait l'expérience de relations sexuelles non désirées, malgré un accord initial donné. Un consentement obtenu sous contrainte, dans une situation de domination, par crainte, par épuisement, par routine. Car on nous a instruits pour éviter les conflits, pour ne pas froisser, pour ne pas exprimer de refus trop fermement. Le consentement ne se résume pas juste à un oui, parfois nous n'avons pas d'autre option que de dire oui, il faudrait donc réévaluer cette idée.

Dans cette même logique de minimisation, la pédophilie a toujours existé. Il n'était pas rare d'entendre et de lire certaines personnalités du paysage audiovisuel évoquer en toute impunité leurs crimes, parfois même en s'en léchant les babines. Je pense à certains auteurs célèbres qui décrivent la sensation divine de sodomiser une fillette de 13 ans. Je pense à certains hommes politiques qui décrivent dans leurs mémoires leurs escapades de tourisme sexuel, sans honte ni crainte d'être

inquiétés. Je pense aussi à ceux qui osent dire : « Il est arrivé plusieurs fois que certains gosses ouvrent ma braguette et commencent à me chatouiller. Je réagissais de manière différente selon les circonstances, mais leur désir me posait un problème. Je leur demandais : “Pourquoi ne jouez-vous pas ensemble, pourquoi vous m’avez choisi, moi, et pas les autres gosses ?” Mais s’ils insistaient, je les caressais quand même¹. »

Notre société a constamment essayé de dissimuler cette vérité. Les actes de pédocriminalité ont souvent été perçus comme des excès, des déviances, des égarements, au lieu d’être reconnus pour ce qu’ils sont réellement : des crimes. On défend les agresseurs en les qualifiant de fragiles, de malades, en les disant submergés par leurs pulsions. On cherche des excuses. On préfère détourner le regard, traitant le sujet comme une problématique isolée, comme un incident parmi d’autres.

Mais combien d’enfants sont détruits derrière ces actes ? Combien d’enfants qu’on refuse de croire, qu’on oblige à se taire ? Les pédocriminels sont trop peu condamnés. Leurs peines sont ridicules. Et surtout, on ne fait rien pour empêcher ces crimes d’être commis.

Aujourd’hui, il existe pourtant des dispositifs pour empêcher les pédophiles de passer à l’acte. Certains pays proposent des traitements hormonaux, des suivis psychologiques, des programmes de prévention pour les personnes qui ressentent ces pulsions mais qui ne veulent pas commettre d’acte criminel. En France ces dispositifs sont trop peu présents et l’information est

1 *Le Grand Bazar*, Daniel Cohn-Bendit, Belfond, 1975. Voir : www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/05/14/daniel-cohn-bendit-et-la-pedophilie-les-faits-sur-les-accusations-qui-refont-surface_5461818_4355770.html.

souvent difficile à trouver, il y a par ailleurs les dispositifs d'écoute téléphonique comme « STOP », lancé en novembre 2019 par la Fédération française des centres ressources pour les intervenants auprès des auteurs de violences sexuelles, dans le cadre du plan de lutte contre les violences faites aux enfants.

Ces programmes restent insuffisants, peu connus, et sont souvent jugés comme étant trop laxistes. Parce qu'on préfère punir après, plutôt qu'anticiper. Parce que notre société refuse d'affronter ce problème. Pendant ce temps, les victimes se comptent par milliers. Il est urgent d'arrêter de minimiser la pédocriminalité. Urgent de changer nos lois, de durcir les peines et, surtout, d'offrir de véritables moyens de prévention. Parce que protéger un enfant sera toujours plus important que préserver un agresseur.

Dans mon témoignage, je m'efforce de parler des conséquences de ce crime. J'évoque mes troubles alimentaires, la quête de perfection et de contrôle qui m'a longtemps enfermée, l'hypersexualisation, la peur de l'abandon, la difficulté à éprouver du plaisir dans mes relations sexuelles. J'évoque aussi mon besoin de validation constant, la dissociation dans laquelle j'ai été plongée pendant des années. Je n'ai malheureusement pas de recette miracle pour vous aider à vous reconstruire. Mon seul souhait est de vous déculpabiliser de tous les mécanismes que vous avez créés pour survivre. Parce que oui, c'est bien de cela qu'il s'agit : de survie.

J'aimerais que ce livre puisse ouvrir le débat entre les hommes et les femmes, entre les parents et leurs enfants, entre les institutions et la société civile. J'aimerais que

l'entourage des victimes ait des pistes de réflexion pour être accompagné, pour que l'on arrête d'exiger de nous que nous nous adaptions à une société qui refuse de bouger, et pour que cette société s'adapte enfin à ses citoyens. Je ne veux plus entendre de jugements infondés, dictés par la peur ou l'ignorance. Juger, ce n'est pas questionner. C'est refuser de comprendre. Le jugement est l'un des maux de notre époque, il nous divise au lieu de nous rassembler.

Comment aider un parent à comprendre que son enfant est victime de violences sexuelles ? Je n'ai pas la bonne réponse. Mais je sais qu'il est urgent d'arrêter d'avoir peur de communiquer. Il faut essayer d'ouvrir le dialogue avec nos enfants, les écouter, leur laisser la possibilité de s'exprimer sans les infantiliser, sans leur faire porter un poids qu'ils ne devraient pas avoir à porter trop tôt. Il faut leur expliquer les gestes qui ne sont pas autorisés, leur dire que leur corps leur appartient et que personne n'a le droit d'y toucher. Leur laisser le choix, les responsabiliser à leur niveau, c'est aussi leur donner les outils pour devenir des adultes capables de dire non, capables de ne pas accepter ce qui va à l'encontre de leur bien. Aimer un enfant, c'est d'abord le protéger et lui donner toutes les armes possibles pour affronter le monde, aussi beau et dur soit-il.

Nous avons en France la chance de permettre à certaines écoles de proposer des cours d'éducation au consentement, notamment lorsque le dialogue n'est pas ouvert au sein de la famille. Mais ces dispositifs restent trop rares et sont encore trop souvent jugés, caricaturés, instrumentalisés par ceux qui refusent d'en comprendre

l'intérêt. Je pense notamment aux programmes d'éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle, qui visent à informer sans choquer, à donner aux enfants et aux adolescents des clés pour comprendre leurs émotions, leurs relations aux autres, et les limites à ne jamais franchir.

J'ai vu des tonnes de personnes s'en offusquer, hurler à la perversion, crier au scandale, sans prendre le temps de lire ce que ces cours contiennent. Je ne leur en veux pas, je les comprends. C'est tout un système qui tente d'évoluer avec son temps, qui essaie d'apprendre des erreurs du passé. Ce n'était pas mieux avant. Avant, on n'en parlait pas.

Récemment, j'ai eu la chance de faire la rencontre de Maëlle, membre du pôle média du collectif #Noustoutes.

#Noustoutes est un collectif féministe français fondé en juillet 2018, dédié à la lutte contre les violences sexistes et sexuelles. Le collectif est tourné vers l'action avec deux objectifs principaux : exiger des politiques publiques efficaces contre les violences sexistes et sexuelles en termes de budget et de méthodes ; sensibiliser l'opinion publique aux faits et mécanismes des violences sexistes et sexuelles au travers d'actions, de communications et de formations.

En plus de manifestations, #Noustoutes mène des enquêtes et des campagnes pour dénoncer les violences sexistes et sexuelles. Par exemple, en mars 2020, le collectif a publié une enquête sur le consentement sexuel, recueillant les témoignages de milliers de femmes. Il organise régulièrement des marches et des actions de sensibilisation à travers la France. Par exemple, en

novembre 2018, la première marche #Noustoutes a rassemblé des dizaines de milliers de personnes dans plusieurs villes françaises. En novembre 2019, une seconde marche a réuni environ 150 000 manifestants à travers le pays, selon les organisatrices.

J'aimerais remercier particulièrement Maëlle, pour son temps, sa générosité et sa bienveillance. Quand je l'ai contactée par mail, je n'avais pas d'idée précise de ce que je souhaitais évoquer en conclusion de mon livre. Je voulais recueillir sa voix, ainsi que celles des membres du collectif, afin d'apporter une ouverture. Je ne voulais pas simplement livrer un témoignage bouleversant, je voulais faire de mon histoire un levier de réflexion et d'action, un moyen de questionner notre société et son rapport aux violences sexuelles.

Ce qui m'importait, c'était de mettre en lumière les conséquences du viol, ce crime qui détruit des vies et laisse des cicatrices invisibles. Nous avons échangé par visioconférence et très vite, nous sommes tombées d'accord sur un point essentiel : il fallait démontrer ces conséquences par des données quantifiables et chiffrées. C'est un projet ambitieux, qui, j'espère, verra le jour, et dans lequel j'aimerais m'impliquer pleinement.

Notre volonté, à travers ces échanges, est de réaliser une étude statistique nationale auprès des victimes de violences sexuelles, afin de comprendre leur réalité et d'objectiver les conséquences du viol sur tous les aspects de la vie.

Nous souhaitons interroger différents indicateurs pour dresser un état des lieux précis et complet (voir l'annexe, p. 235).

Cette étude inédite en France permettrait de poser des bases concrètes pour exiger des politiques publiques adaptées aux réalités des victimes. Parce que comprendre l'ampleur des séquelles du viol, c'est aussi mieux lutter contre.

Je ne sais pas si ce projet verra le jour, mais je souhaite profondément m'y inscrire.

Il y a quelque chose que je n'ai jamais perdu, malgré toutes ces épreuves : le sens. J'ai toujours eu à cœur de donner du sens à ce que je faisais. Je crois même que c'est la clé de l'épanouissement personnel. Il y a dans cette démarche une volonté de transformer le laid en beau, de faire de mon histoire un acte d'amour, une main tendue à celles et ceux qui en ont besoin, en remplacement de celle qui m'a tant manqué.

Je suis profondément émue de vous livrer ces dernières lignes. Reconnaisante pour la chance qui m'a été donnée de vous livrer ma vérité. Ce passé m'a appris la vie autrement. Il m'a permis de comprendre l'humain, même dans ce qu'il préfère cacher. Ces épreuves ont fait de moi la femme parfaitement imparfaite que je suis : une femme Barbara Gould.

Vous souvenez-vous de cette publicité des années 2000 où l'on voyait une femme descendre un escalier avec assurance, le regard légèrement espiègle, la démarche fluide et naturelle ? Tout en elle dégageait une force tranquille, une féminité assumée, une beauté sans artifice ni effort. Petite, cette image m'a marquée. Je trouvais cette femme naturellement belle. Elle avait le regard doux et séduisant à la fois, une forme de liberté décomplexée.

Ça a commencé par une caresse...

Il y avait d'autres spots publicitaires sur lesquels elle apparaissait, mais celui-ci était mon préféré.

Ceux qui me connaissent savent que j'ai toujours voulu être cette femme-là. Elle était mon idole. J'avoue être un peu gênée en regardant la publicité aujourd'hui, en comprenant que c'est un homme qui parle pour une femme, qui la définit à sa place. Mais je préfère garder mon souvenir d'enfant, celui qui ne voyait en elle qu'une figure d'inspiration, une femme qui respire la confiance et la légèreté, une perfection au royaume des imperfections, une femme libre, qui s'assume pleinement. Je n'y suis pas encore arrivée. Mais c'est le chemin que je veux emprunter.

Ma fille

J'aimerais remercier une personne en particulier : ma fille, Lou.

Mon amour, ma chair, sans qui tout ceci n'aurait pas de sens si je ne pouvais te le transmettre. Je pensais qu'en devenant mère, ce serait moi qui t'apprendrais la vie. Il en est tout autre. C'est toi qui m'as fait grandir, qui m'as donné la force de me battre. J'ai longtemps vécu cette maternité comme quelque chose de douloureux. L'expérience de mettre un être au monde et de tout faire pour le protéger, de s'inquiéter jour et nuit signifiait pour moi beaucoup de tumultes. Notre rencontre s'est étalée sur les années, au fil du temps, à mesure que je t'apprenais et que toi, tu m'aidais à m'accepter. Ton amour est fondateur. Je n'ai pas eu de maman, mais tu m'apprends à être la tienne. J'ai toujours eu du mal à te parler de

moi, à te laisser entrer dans cette partie nébuleuse. Un jour, tu m'as dit cette phrase : « Maman, tu es comme un cadenas. Si tu ne me donnes pas la clé, je ne pourrai pas te comprendre. »

Alors je t'ai serrée fort contre moi et je t'ai expliqué que ce n'était pas en toi que je n'avais pas confiance, mais à l'inverse, que je n'avais pas encore les mots pour te raconter mon histoire.

La veille de ta rentrée en cinquième, tu as frappé à ma porte. Tu t'es assise sur mon lit et tu m'as avoué avoir écouté mes podcasts, ceux dans lesquels je livre une partie de mon histoire.

Et à nouveau, tu m'as bouleversée avec ces mots : « Maman, je ne suis pas fière de toi juste parce que tu es ma mère, mais surtout pour ce que tu fais. C'est bien d'en parler. »

Je ne veux pas que ce livre soit la clé de mon cadenas. Je ne veux plus que mon histoire me définisse. Je voudrais qu'elle me sublime. La résilience est la clé.

Avec toi, j'apprends à traverser ce cheminement, doux et douloureux à la fois. Je fais l'expérience de la maternité et je commence enfin à trouver du sens à ce rôle.

Longtemps, je me suis sentie coupable de ne pas être comme les autres mamans, de ne pas prendre le temps de te regarder grandir, de ne pas te faire passer en priorité autant que je l'aurais voulu.

Je m'en veux, que la vie ne nous ait pas laissées nous rencontrer autrement.

Quand tu es née, tu as fait jaillir toutes les souffrances cachées derrière mes plaies encore ouvertes. Je devais

être mère et père alors que je n'étais même pas capable de protéger mon propre enfant intérieur. J'étais une enfant qu'on avait forcée à grandir trop vite, et tout à coup, je devenais tes deux parents à la fois.

Je te regardais, si douce et fragile, et pourtant, tu t'es accrochée à moi si fort qu'un jour, j'ai compris que j'aurais la force de t'élever, d'apprendre à t'aimer comme tu le mérites.

Aujourd'hui, tu es à l'aube de tes 13 ans et je suis fière de toi.

Tu es la plus belle des choses au monde.

Tu es toi, unique.

Ta beauté et ton caractère me subjuguent. J'ai du mal à me dire que ta naissance n'était finalement pas mon destin. C'est vrai, tu es restée accrochée à mon ventre quand, moi-même, je n'avais pas conscience que tu étais là. Je suis si fière d'être ta maman. J'aime que tu sois à la fois différente de moi et semblable à moi. J'aime retrouver mes traits sur ton visage. J'aime ta façon singulière de voir le monde et tout ce qui l'entoure. J'aime que tu ne sois pas toujours d'accord avec moi et que tu ne veuilles pas être comme moi. Ta différence est ta richesse. Et je t'emmènerai aussi loin que les étoiles, pour que toi aussi, tu puisses créer ton propre chemin, expérimenter ta propre vie. Je ne suis pas parfaite et tu l'as compris. Tu l'as toujours accepté sans me juger. La vie nous a fait naître ensemble, et aujourd'hui, elle me permet de t'élever. Toi, ma fille, la plus belle histoire de ma vie.

Je t'aime d'un amour infini.

Lettre à Arvide

Il y a encore une chose que j'aimerais faire, ou plutôt dont j'aimerais témoigner. J'ai pris le temps de vous exposer chacun des protagonistes de mon histoire, mais je n'ai jamais pris celui, pour moi, de parler à l'un d'eux. Cet homme qui, avec ma mère, a fini de briser le peu d'innocence qu'il me restait.

Je sais aujourd'hui que cet homme est sorti de prison. Seulement dix ans derrière les barreaux, au lieu des vingt prévus. J'ai retrouvé sa trace sur les réseaux sociaux. Le voir libre a eu l'effet d'un boomerang. J'étais sidérée. Comment pouvait-il reprendre sa vie alors que moi, je continuais de me battre, esclave de mes tourments, de mes cauchemars, de tout ce qu'il avait laissé derrière lui, imprimé dans mon corps et dans mon esprit.

Pourquoi est-ce à moi de payer mes séances de thérapie, vingt ans après ? Pourquoi est-ce moi qui dois encore porter ce fardeau, pendant que lui, libre, peut se reconstruire sans avoir à se justifier ?

J'éprouve un sentiment d'injustice profond et je sais qu'il est partagé par bon nombre de victimes.

Nous ne sommes jamais préparées à voir nos agresseurs sortir. On les imagine comme les monstres cachés dans un placard, ombres tapies dans l'obscurité de notre mémoire, silhouettes diffuses reléguées dans le passé. On sait qu'ils sont là, quelque part, mais tant qu'on ne les voit pas, on peut feindre l'oubli.

Moi, je n'ai eu droit qu'à une lettre froide, écrite en anglais, pour m'avertir qu'Arvide sortait de prison, au motif « d'aide à la réinsertion ».

C'est tout.

J'ai replié la lettre, allumé une cigarette, et je suis partie travailler. J'étais encore chez McDonald's à cette époque. Pembé était là, lui aussi. Nous devions partir en Grèce avec nos enfants. Ce voyage devait me permettre d'effacer cette annonce. Mais comment effacer quelque chose qui s'imprime à l'intérieur de soi ? Je n'ai rien fait de ce sentiment. Pourtant, je voulais être en colère, hurler ma haine au monde entier. Mais je me suis contentée d'imaginer mille scénarios. Je l'imaginais débarquer sur mon lieu de travail, je me voyais attraper un énorme couteau et le lui planter en plein cœur. Parfois, je l'imaginais aussi frapper à ma porte, tout penaud...

Alors, je le prenais dans mes bras, je le consolais, je lui disais que ce n'était pas sa faute, que c'était moi, moi qui étais coupable. Lui ? Lui n'était qu'un pauvre type malade tombé sur une petite allumeuse...

Arvide,

J'ai reçu tes lettres de prison, celles où tu disais m'aimer, où tu prétendais vouloir me pardonner pour le mal que je nous avais fait. Dans certaines, tu t'excusais.

Dans d'autres, tu me témoignais ta colère. Et parfois, c'était de l'amour. Un amour malade.

Je n'ai jamais répondu à ces lettres. Je ne sais même pas comment elles sont arrivées jusqu'à moi, déposées dans ma boîte aux lettres comme si c'était normal.

Comment as-tu pu m'écrire, alors que le système judiciaire est censé protéger les victimes ? Suis-je réellement une victime, alors ?

C'est étrange, Arvide. Je ne ressens pas de colère à ton égard.

Je ne sais même pas si j'en ai ressenti un jour. Pourtant, tu as décidé, en toute impunité, de profiter de mon innocence.

Tu t'es installé dans ma vie de manière méthodique, tu avais conscience de mon cadre familial inexistant et dangereux.

Tu as vite compris que je n'avais personne pour me protéger. Je ne veux pas dire que j'étais la victime idéale, mais toutes les conditions étaient réunies pour que tu puisses abuser de moi.

Tu as fait naître en moi l'idée que mon corps pouvait être un objet de désir alors que je n'avais que 9 ans.

Tu as détruit l'image du beau, ne laissant que le laid.

À cause de toi, mes relations aux autres n'ont été que la résultante d'un acte sexuel.

Je porte sur mon corps les affres de nos séances. Mon sexe, ce sexe que je déteste, ce sexe que je suis incapable d'ouvrir, de regarder, d'offrir sans ressentir à nouveau tes lèvres pincées dessus.

J'ai préféré endosser ton crime et me vêtir de ta culpabilité.

Celle-ci a pris l'apparence d'une ombre sans visage, tapie dans mes organes, et souvent, elle me fait souffrir.

Tu ne peux pas imaginer à quel point ça a été dur de porter ton crime.

Ça a commencé par une caresse...

Tu n'as pas conscience de toutes ces nuits où j'ai pleuré jusqu'à en perdre haleine.

De ces soirées où la pointe d'un couteau est venue effleurer mes poignets.

Des marques que j'ai laissées sur mon corps pour effacer les tiennes. J'avais besoin de ressentir une douleur encore plus forte que celle que tu avais imprimée en moi, mais je n'ai jamais réussi à l'égaliser.

Tu m'as rendue sale et meurtrie.

Toutes mes conduites d'évitement, tous mes comportements autodestructeurs sont une ode à toi, à toutes les fois où tu m'as violée.

Tu m'as rendue laide.

À cause de toi, même mon père reste un homme comme les autres.

Je n'ai jamais eu peur de toi. Je savais lire dans tes yeux ce que tu attendais de moi, et je n'avais pas d'autre option que de te l'offrir.

Tu as changé mon rapport au monde.

Pourtant, malgré mon innocence volée, je ne cesse de crier comme une enfant.

Car oui, tu m'as volé cette partie de moi.

Tu as voulu me faire femme avant que je sois femme.

J'ai dû apprendre à grandir sans fondations, en équilibre sur un fil qui vacille, où mes genoux frêles ne cessent de frôler le vide.

Longtemps, j'ai souhaité mourir pour ne plus avoir à te survivre.

Je n'avais pas d'autre option que de me rendre coupable à ta place.

Tu as inscrit ton ombre en moi, jusque dans mes organes, jusque dans mes silences.

À cause de toi, je n'ai jamais su ce que signifiait posséder mon propre corps, l'aimer, le respecter, l'habiter pleinement.

J'ai longtemps cherché à l'effacer, ce corps. À le gommer sous des couches de souffrance plus grandes encore.

J'ai voulu me faire encore plus mal pour essayer d'effacer la douleur que tu y avais laissée.

Mais rien n'a jamais été suffisant.

Rien n'a jamais été aussi profond que la marque de ton crime.

Tu as tordu mon rapport au désir, tu as déformé mon regard sur l'intime, tu as souillé chaque parcelle de confiance que j'aurais pu avoir envers un autre, envers moi-même.

Tu as transformé mes relations aux autres en un combat permanent entre le besoin d'être aimée et la peur d'être possédée.

Et pourtant, malgré tout ce que tu m'as volé, malgré ce que tu as détruit, une part de moi s'est relevée.

J'ai marché sur ce fil instable, et je suis encore là.

Tu ne m'as pas complètement brisée.

Tu t'y es essayé.

Mais je suis encore là.

J'aimerais te regarder dans les yeux et te dire que même si je suis encore en vie, une partie de moi est morte à l'intérieur de toi.

Je te la laisse.

Ça a commencé par une caresse...

Je te la laisse en espérant qu'elle vienne lentement ronger tes chairs, qu'elle s'accroche à toi comme une ombre, qu'elle t'empêche de respirer sereinement, qu'elle s'infiltre dans chacun de tes silences. J'aimerais que ta bile prenne l'apparence de ta culpabilité et qu'elle t'étouffe, un peu comme la mienne l'a fait pendant tant d'années.

Moi aussi, j'ai eu la gorge nouée, moi aussi j'ai eu le souffle court, incapable de reprendre ma respiration, prisonnière d'un poids invisible à l'œil nu. J'aimerais que tes articulations ressentent chaque douleur que j'ai infligée à mon propre corps pour tenter d'effacer ce que tu y avais inscrit.

Chaque cicatrice que j'ai tracée, chaque fois où mes ongles se sont enfoncés dans ma peau, chaque coup que j'ai donné à ce corps que je ne reconnaissais plus.

Tu vois, j'ai fait de moi mon propre bourreau.

Mon corps est devenu mon instrument de torture.

Parce qu'il portait ton empreinte.

Parce qu'il me rappelait ce que tu avais fait.

Alors j'ai essayé de l'effacer, encore et encore, jusqu'à ne plus rien ressentir.

J'ai tout fait pour ne plus l'entendre crier, pour ne plus sentir son poids, pour ne plus me rappeler qu'autrefois il t'appartenait.

Mais rien n'a suffi.

Car ce que tu m'as pris, personne ne peut me le rendre.

Malgré tout, je suis encore là.

Malgré toi.

Que vas-tu dire à ta famille, à ton fils, à ta fille,
à tes amis ?

Quand ils te regardent, voient-ils l'homme que tu
es vraiment, ou celui que tu leur fais croire que
tu es ?

Leur as-tu dit la vérité, ou bien t'es-tu caché derrière
des mensonges ?

Leur as-tu avoué ce que, moi, je ne t'ai jamais
pardonné ?

Savent-ils ce que tu es ?

Un homme qui viole des enfants.

Un homme qui s'approprie ce qui ne lui appartient
pas.

Un homme qui prend sans jamais se soucier de ce
qu'il laisse derrière lui.

Et toi, quand tu te couches la nuit, est-ce que ton
esprit est apaisé ?

Est-ce que toi aussi, parfois, il t'arrive de voir mon
visage en sanglots ?

Te souviens-tu de toutes ces fois où je t'ai supplié
d'arrêter, où je t'ai dit non, où j'ai pleuré, où j'ai
espéré que quelqu'un viendrait me sauver ?

Te rappelles-tu ces films que tu me forçais à regarder,
pour que je les reproduise sur toi ?

Et tous ces enfants innocents que tu observais sur
ton écran, figés dans une douleur silencieuse ?

Te souviens-tu de Nina ?

Est-ce que tu te rappelles son prénom, son visage,
ce que tu lui as fait, à elle aussi ?

As-tu conscience de toutes les vies que tu as
saccagées ?

Des enfances que tu as volées ?

Ça a commencé par une caresse...

Des cauchemars qui, chaque nuit, reviennent hanter celles et ceux qui ont croisé ton chemin ? Ou bien préfères-tu te raconter une autre histoire ? Une histoire dans laquelle tu ne serais pas responsable. Dans laquelle ce seraient nous, les coupables.

Dans laquelle tout ça n'aurait jamais existé.

Moi, Arvide, je n'ai pas ce luxe.

Moi, je n'ai pas pu oublier.

Chaque jour, je porte ton crime, sur ma peau, jusque dans ma chair.

Mais contrairement à toi, moi, j'ai choisi d'affronter la vérité.

Et cette vérité, un jour ou l'autre, te rattrapera.

Pourtant tu continues d'être en vie quand nous, nous apprenons à survivre à toi.

Arvide, à quoi penses-tu ?

Que se passait-il dans ta tête quand tu laissais tes pulsions t'envahir ?

Qui es-tu, qu'as-tu vécu pour faire vivre l'indicible ? J'aimerais comprendre, au fond. Pas par empathie, pas par pitié. J'aimerais comprendre parce que c'est ce que font les victimes : elles cherchent à donner du sens à ce qui n'en a pas. Elles se demandent pourquoi. Pourquoi moi ? Pourquoi nous ?

Mais je ne suis pas la seule.

Combien d'autres ont croisé ta route ? Combien d'autres portent ton empreinte sur leur corps, dans leur esprit, dans leur histoire ?

Arvide, m'as-tu aimée ?

C'est une question absurde et pourtant, elle me hante.

À cause de toi, l'amour a le goût du doute, l'odeur de la peur, l'apparence d'un masque.

Un masque qui ressemble au tien, acerbe et écoeurant.

J'ai du mal à faire l'amour aux hommes que j'aime.

Je ne sais pas si ce que tu m'as appris était réellement de l'amour ou si ce n'était qu'un leurre, une illusion tissée dans l'ombre de ton crime.

Dans cette lettre, c'est à la fois la femme et la jeune fille qui te questionnent.

Mais aujourd'hui, je comprends.

Je comprends que je ne peux pas attendre de toi une réponse.

Je comprends que c'est à moi de répondre, pour la petite fille que j'ai été.

Tu sais, Arvide, tu as tué une partie de moi.

Mais tu en as fait naître une autre.

Cette femme que je suis devenue.

Cette femme au bouclier.

Celui que j'ai mis tant de temps à forger, celui qui m'a demandé tant de larmes, tant de blessures, tant d'efforts pour enfin me protéger de toi, de ce que tu as abîmé.

Et cette femme, celle qui écrit ces lignes, elle est là. Elle est debout.

Elle est vivante.

Et toi, Arvide, où es-tu vraiment ?

Aujourd'hui, j'ai 30 ans, Arvide, et je m'apprête à sortir mon premier livre.

J'ai eu besoin d'écrire pour ne plus survivre.

Ça a commencé par une caresse...

J'ai eu besoin de mettre des mots sur mon histoire, non pas pour toi, mais pour moi, pour elle, pour toutes celles et tous ceux qui ont croisé la route d'un homme comme toi.

Je suis tout ce que tu n'es pas et tout ce que tu ne seras jamais.

Pourtant, nous partageons une histoire : celle de ton crime.

Ton crime s'inscrit dans mon histoire, dans celle de ma fille.

Mais aujourd'hui, je décide de transformer le laid en beau.

J'ai quitté le noir pour retrouver ce que le jour avait de plus secret.

Je perçois à nouveau les couleurs de l'amour, celui que j'ai eu tant de mal à m'accorder.

Peut-être que tu liras mon livre et qu'à ce moment-là, tu sauras.

Tu sauras qu'aujourd'hui, enfin, je vais bien.

Que je respire à nouveau, le cœur plus léger, même malgré les marques de notre passé.

J'ai l'espoir timide qu'un jour, je pourrai me tenir face à toi, les yeux dans les yeux, et te dire que je te pardonne.

Parce que te pardonner, ce n'est pas t'absoudre.

Te pardonner, c'est ne plus te laisser m'atteindre.

C'est te retirer le pouvoir que tu as eu sur moi pendant trop d'années.

Tu m'as déjà fait bien trop de mal.

Pas seulement à moi, mais à toutes les personnes que la vie a mises sur mon chemin.

Parce que oui, les conséquences, bien qu'elles soient plus lourdes pour moi, s'étendent aussi à ceux qui me chérissent, à ceux qui m'aiment et que j'aime en retour.

Mais aujourd'hui, c'est moi qui écris la fin de cette histoire.

Et cette fin, Arvide, elle ne t'appartient plus.

Adieu, Arvide.

Lundi 17 mars 2025

Je suis encore dans mon lit, ce lit qui a servi de réceptacle à toutes mes peurs, ce lit où j'ai écrit la quasi-totalité de ce livre, ce même lit où j'aime rester des heures, laissant au pied du matelas mes responsabilités. À côté de moi, ma tasse de café froid. Je me sens vide, mais pour une fois, ce vide est agréable. Je dirais même qu'il pourrait enfin laisser place à quelque chose de paisible.

Les pierres qui, autrefois, tapissaient mon estomac, rendant chacun de mes pas lourd, ont disparu. Je me demande de quoi sera faite ma vie à présent. Que ferai-je pour sublimer ce vide qui, aujourd'hui, m'effraie moins ? J'ai la sensation qu'enfin, je peux être mon propre parent. Que l'écriture m'a permis de renouer avec la petite fille que j'étais, de l'écouter, de la comprendre... Et enfin, de la laisser partir sereinement. Pour laisser place à cette nouvelle femme.

Syrine,

J'aimerais dire à la petite Syrine qu'elle a été remarquablement forte.

Qu'elle a dû, à seulement 9 ans, s'adapter aux désirs pervers d'un adulte qui a abusé d'elle.

Ça a commencé par une caresse...

J'aimerais te dire, Syrine, que je ne t'en veux plus.
Aujourd'hui, j'essaie d'accepter ce que tu as dû
faire pour survivre.

Ce n'était pas ta faute. Ce n'était pas toi la
coupable.

Tu as préféré endosser cette responsabilité parce
que tu n'avais pas d'autre option à ce moment-là.
Tu as cherché un coupable, et faute de mieux, tu
as choisi de te condamner toi-même.

L'histoire aurait été plus simple si tu n'avais pas
été moi, et si je n'avais pas été toi.

Si je t'avais regardée d'en haut, avec plus de
hauteur, je t'aurais prise dans mes bras.

Je t'aurais couverte de tout mon amour et, surtout,
je t'aurais dit ces mots que tu n'as jamais entendus
de ma bouche : Je t'aime.

J'aimerais te demander pardon.

Pardon pour le mal que je t'ai infligé, pour ne pas
t'avoir assez écoutée, pour ne pas t'avoir soutenue
comme tu l'aurais mérité.

Pardon de t'avoir rendue coupable alors que ce
n'était pas ta faute.

Pardon de t'avoir abîmée, alors que j'aurais dû
te soigner.

Pardon pour toute cette distance qu'aujourd'hui,
seule l'écriture nous permet de combler.

J'aimerais aussi te remercier.

Te remercier pour tout ce que tu as enduré silen-
cieusement, sans jamais cesser de rêver.

Pour tes sourires, alors que ton âme, elle, portait
en mémoire l'indicible.

Pour tout l'amour que tu as su donner alors que toi-même, tu en étais privée.

Je n'écris pas à la moi du futur, car aujourd'hui, j'essaie enfin d'habiter mon présent.

J'écris pour celle que j'aurais dû aimer plus tôt, pour mieux vivre aujourd'hui.

Syrine, tu peux être fière de la femme que tu es devenue.

Je sais, ce n'est pas dans ton caractère.

Tu ne sais pas savourer le chemin parcouru.

Tu regardes toujours plus loin, toujours plus haut.

Quel nouvel objectif atteindre ?

Comment te rendre fière ?

Comment enfin t'accorder de l'estime ?

Tu as du mal à aimer ce que tu es, simplement, sans en faire des tonnes pour obtenir cette reconnaissance qui t'a tant manqué.

Mais regarde.

Regarde tout ce que tu as déjà accompli.

S'il te plaît, prends le temps, ne serait-ce que quelques minutes, pour apprécier le chemin parcouru avant de chercher un nouveau sommet.

Syrine, écoute ceux qui t'aiment te dire qu'ils t'aiment.

Laisse-les t'aimer comme toi, tu les aimes.

Regarde-toi comme ils te regardent, et vois enfin ce que, moi, aujourd'hui, j'arrive à voir en toi.

Une femme courageuse, généreuse, belle.

Une femme altruiste, qui sait écouter pour comprendre le monde qui l'entoure.

Ça a commencé par une caresse...

Tu n'as de cesse de vouloir être la meilleure, de sublimer tout ce que tu touches, de faire ressortir le meilleur de chacun.

Alors, s'il te plaît, garde un peu de cette force et de cet amour pour toi.

Cesse de chercher tes réponses ailleurs que dans ton cœur.

Tu peux te faire confiance.

Tu as réussi jusqu'ici, alors pourquoi ne pas continuer, tout simplement ?

Tu en auras besoin dans cette nouvelle vie.

Tu feras des erreurs et c'est normal.

Tu apprendras bien plus de celles-ci que de tes réussites.

Tu apprendras à aimer, à aimer sincèrement, sans chercher à être protégée.

J'aimerais pouvoir me regarder dans un miroir un jour et revoir ton visage de petite fille.

Être capable d'associer l'enfant et la femme.

Ne plus rejeter cette partie de moi qui m'a finalement permis d'arriver jusqu'ici.

Car c'est aussi toi, la jeune fille de 9 ans qui as su trouver la force de surmonter toutes ces épreuves, aussi dures soient-elles.

C'est grâce à toi que je suis celle que je suis aujourd'hui.

Je te promets d'apprendre à te regarder avec tendresse et amour.

De te protéger suffisamment pour que tu n'aies plus jamais besoin de crier à l'aide.

Conclusion

De te montrer qu'aujourd'hui, je peux être cette mère qui t'a tant manqué.

Tu peux revenir.

Retrouve ta place dans mon cœur.

Car oui, ce livre, c'est toi qui l'as écrit.

Tu as mis neuf mois à l'écrire.

C'est symbolique, non ?

Ce livre, c'est ta deuxième naissance.

Celle où tu nais à l'abri des souffrances, les yeux pointés vers le soleil.

Tu es née le 11 janvier 1995.

Aujourd'hui, tu nais une seconde fois.

Tu vas aider des personnes qui, comme toi, auront traversé les abîmes pour oser être là.

Dans la vie.

Dans l'instant.

Fragile.

Éclatant.

Parfois, j'aime à me dire que c'était ma mission de vie.

Rien n'arrive par hasard, même si certaines choses sont bien plus douloureuses à surmonter.

Toi, tu as fait le choix, à 9 ans et à 29 ans, d'écrire pour ne plus avoir à apprendre à survivre.

D'écrire pour toi et pour toutes celles et tous ceux qui sauront se reconnaître dans tes lignes.

Bravo, ma belle.

En 2025, on appelle ça une go capable.

À 9 ans, tu voulais être une femme Barbara Gould.

Ça a commencé par une caresse...

Aujourd'hui, tu as réussi à être ces deux femmes,
avec toutes tes imperfections.

Continue d'avancer.

Car ce qu'il y a de plus beau, ce n'est pas la
destination, mais le chemin.

Alors, je vais m'arrêter un instant et vous remercier.

Vous remercier d'avoir pris le temps de me lire,
de comprendre mon chemin de vie, d'accepter qu'il
n'existe pas une seule façon de guérir, mais mille
manières d'essayer. Le chemin est encore long, mais
il est plus beau, plus clair à présent. Vous n'imaginez
pas l'émotion et la joie avec lesquelles je vous partage
mon récit. Avec ce livre, j'avais à cœur de mettre
en lumière les conséquences du viol, de permettre à
celles et ceux qui le liront de se reconnaître, de mieux
accepter les étapes par lesquelles nous sommes passés.
Mais nous n'arriverons pas tous au même endroit au
même moment. Parce que nous avons chacun notre
manière d'affronter le traumatisme. Parce qu'il n'existe
ni hiérarchisation des souffrances, ni mode d'emploi
universel pour s'en relever. Seulement, en parler, c'est
déjà avancer. C'est déjà ouvrir une brèche dans l'obs-
curité. C'est donner des pistes, une chance de se dire
qu'il existe mille histoires, mille victimes, mille façons
de réapprendre à vivre. L'écriture a été ma thérapie.
Mais je ne vous dis pas qu'il faut absolument écrire
pour aller mieux. Je ne vous dis pas non plus qu'il
faut nécessairement parler si ce n'est pas votre souhait.
Mais je peux vous l'affirmer : parler, c'est aussi une
manière de guérir.

Conclusion

C'est accepter que nous avons été victimes, mais que nous ne sommes pas uniquement cela. Faites-vous confiance. Il n'a pas été facile de me détacher de mon passé. Longtemps, je m'y suis accrochée pour justifier mes choix, mes comportements. Aujourd'hui, je décide de lâcher prise sur la partie de mon passé qui me fait souffrir, sans pour autant oublier mes racines. Si c'était à refaire, je ne changerais rien. Ce passé m'a appris la vie autrement. Il m'a permis de comprendre l'humain, même dans ce qu'il préfère cacher. Ces épreuves ont fait de moi la femme que je suis : une femme libre qui s'assume pleinement. Je n'y suis pas encore arrivée. Mais c'est le chemin que je veux emprunter.

Merci...



ANNEXE

Voici l'étude statistique nationale auprès des victimes de violences sexuelles que nous souhaitons.

Leur origine (sociale, géographique, culturelle)

Leur position géographique (milieu rural, urbain, quartiers populaires, etc.)

Leur catégorie socioprofessionnelle (ont-elles pu accéder à des études, à un emploi stable ?)

Leur âge (au moment des faits et aujourd'hui)

Leur situation affective et familiale (sont-elles en couple, célibataires, ont-elles des enfants ?)

Leur métier, leur niveau de revenu (y a-t-il un impact du viol sur leur trajectoire professionnelle ?)

Leur mode de vie (ont-elles connu des addictions, des troubles du comportement alimentaire, de l'isolement social ?)

Leur accès aux soins et au suivi psychologique (ont-elles pu bénéficier d'un accompagnement, combien d'entre elles sont encore en thérapie ?)

Leur engagement dans la société (militantisme, implication associative, résilience par l'action)

Leur perception de la justice (ont-elles porté plainte, ont-elles été reconnues comme victimes par la loi ?)

Leur état de santé physique et mentale (dépressions, anxiété, syndromes post-traumatiques, maladies chroniques liées au stress)

Leur rapport au consentement après une agression (comment leur rapport à la sexualité et aux relations intimes a-t-il évolué ?)

Le type de violence sexuelle subie (viol, attouchements, harcèlement, inceste, exploitation sexuelle...)

Leur relation avec l'agresseur (conjoint, membre de la famille, ami, collègue, inconnu...)

Le nombre d'agressions subies (événement unique ou violences répétées ?)

Le lieu de l'agression (milieu familial, scolaire, professionnel, espace public...)

La durée des violences (violence ponctuelle ou violences sur plusieurs années ?)

Présence d'un syndrome de stress post-traumatique (SSPT) et son intensité

Troubles de l'humeur (dépression, anxiété, attaques de panique)

Troubles dissociatifs (perte de mémoire, sentiment de détachement du corps)

Idées suicidaires et tentatives de suicide

Troubles alimentaires (anorexie, boulimie, hyperphagie)

Troubles du sommeil (insomnies, cauchemars liés au traumatisme)

Hypervigilance et gestion des émotions (angoisses, crises de colère, incapacité à faire confiance)

Addictions développées après l'agression (alcool, drogues, médicaments...)

Difficultés à avoir des relations sexuelles consenties et épanouies

Évitement total de la sexualité ou hypersexualisation

Douleurs ou blocages physiques pendant les rapports

Difficulté à ressentir du plaisir sexuel (anorgasmie, vaginisme...)

Rapport au consentement après l'agression (peur de dire non, soumission, confusion...)

Rapport au corps (honte, rejet du corps, modifications physiques volontaires comme prise ou perte de poids)

Autodévalorisation et sentiment d'être sale ou indigne d'amour

Difficulté à poser des limites avec les autres (personnes envahissantes, manipulation...)

Isolement social (rupture avec la famille, perte d'amis...)

Capacité à créer de nouvelles relations amicales ou amoureuses

Expériences de harcèlement au travail (les victimes sont-elles plus exposées ?)

Discriminations subies après la prise de parole (licenciement, rejet familial, *slut-shaming*...)

Démarches judiciaires engagées ou non (plainte déposée ou non, raisons du non-dépôt...)

Accompagnement par des associations, psychologues ou autres structures

Ça a commencé par une caresse...

Sentiment de justice ou d'injustice après un procès
(si procès il y a eu)

Expérience avec les forces de l'ordre et le système judiciaire (dénî, violences institutionnelles, écoute bienveillante ?)

Accès à des dispositifs de réparation (indemnisation par la Civi, prise en charge des soins...)

Taux de reconnaissance des faits par la justice
(combien de plaintes classées sans suite ? Combien d'auteurs condamnés ?)

Connaissance des notions de consentement et de violences sexuelles avant les faits

Perception des cours d'éducation à la vie affective et sexuelle (ont-ils été utiles ? ont-ils suffi ?)

Impact de l'éducation sur la compréhension et la dénonciation des violences (plus de prévention = plus de protection ?)

Attentes vis-à-vis des politiques publiques et des réformes à mettre en place

Capacité à se reconstruire émotionnellement

Évolution des symptômes post-traumatiques au fil des années

Moyens utilisés pour aller mieux (thérapies, engagement militant, art, sport...)

Rapport au pardon et à la résilience (ont-elles pardonné à l'agresseur ? au système ? à elles-mêmes ?)

Différences de vécu en fonction du genre (y a-t-il des disparités hommes/femmes/non-binaires dans la reconstruction ?)

REMERCIEMENTS

La vie est une tresse, et chaque lien joue sa partition.
Alors j'aimerais remercier toutes les personnes qui ont su
m'accompagner, m'élever, me soutenir.

À toi, Nanina, sans qui cette petite fille n'aurait jamais pu
rêver les yeux ouverts.

À toi, ma fille, qui m'as fait naître une seconde fois.

À mes deux meilleures amies, devenues ma famille.

À ma cousine Emma : malgré nos dix ans d'écart, tu
continues à m'apprendre des choses.

Aux hommes que j'ai aimés, qui m'ont appris à aimer,
justement. À aimer pour de vrai. À comprendre que
l'amour n'est pas une monnaie d'échange, mais un lien, une
ouverture, une tendresse qu'on choisit et qu'on construit.

À Élise, la vie ne nous a pas permis de nous rapprocher,
mais je sais que j'aurais aimé être à tes côtés un peu plus
longtemps.

À vous, qui m'avez réconciliée avec ce corps que j'avais
tant de mal à respecter.

À vous tous, que j'ai eu la chance de croiser sur ma tresse,
je vous dis merci.

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :

City Éditions

 www.city-editions.com

 [@cityeditions](https://www.instagram.com/cityeditions)

 www.facebook.com/cityeditions/

 [@CityEditions](https://twitter.com/CityEditions)

 [@cityeditions](https://www.tiktok.com/@cityeditions)